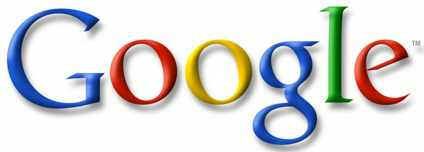
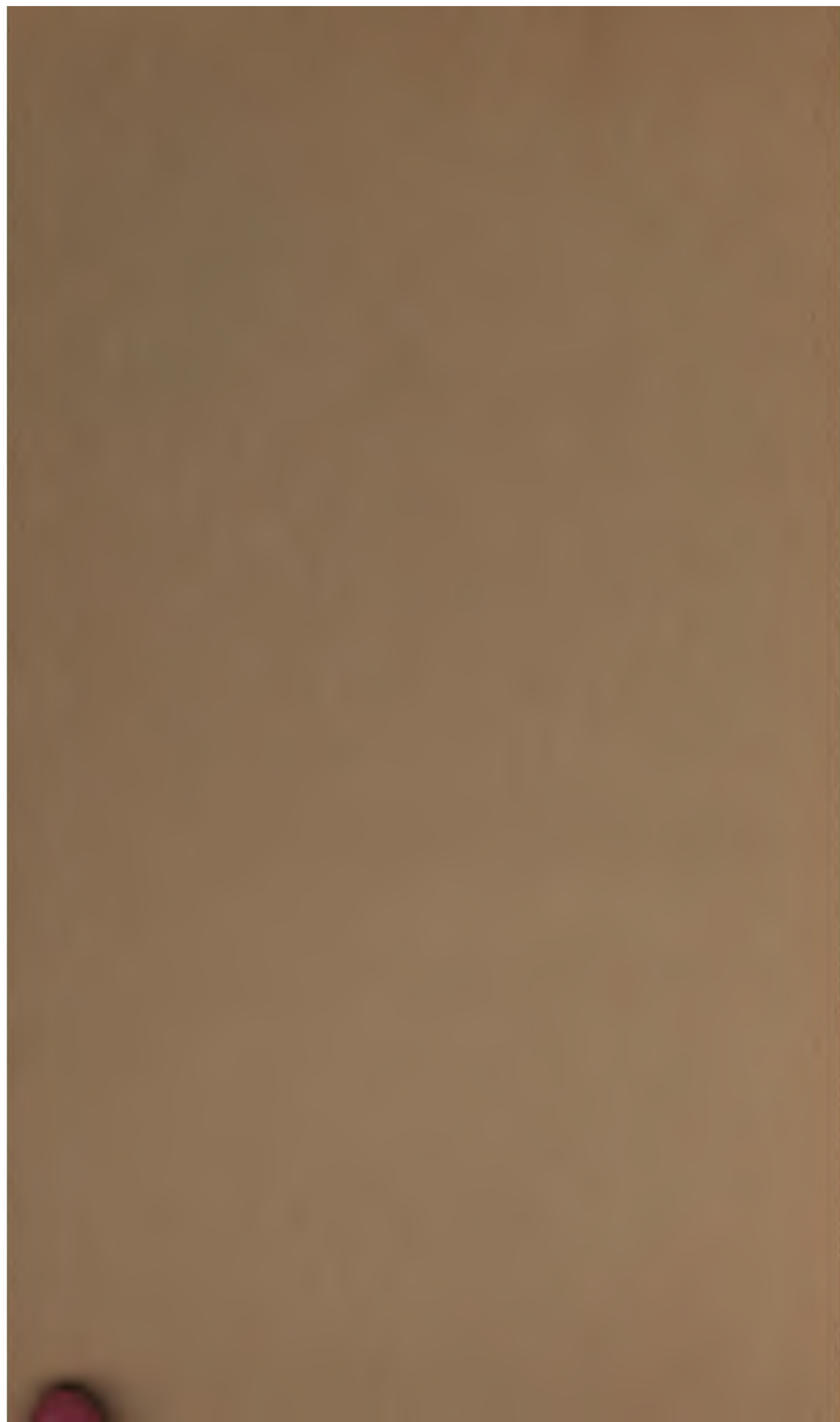

Google





LES FASTES

DE

VERSAILLES

LES FASTES

DE

VERSAILLES

Son Chateau, son Origine, ses Légendes, ses Galeries, ses Parcs, ses Jardins, ses Féeries;
la Cour et les Maîtresses du Grand-Roi;
les Fêtes de Versailles sous Louis XIV et sous la Régence;
le Parc-aux-Cerfs, les Mystères des deux Trianons;

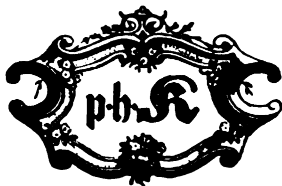
VERSAILLES SOUS LA RÉVOLUTION, L'EMPIRE, LA RESTAURATION

ET SOUS LE RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE

PAR

M. HIPPOLYTE FORTOUL

ÉDITION ILLUSTRÉE



PARIS

P.-H. KRABBE, LIBRAIRE-EDITEUR

12, RUE DE SAVOIE

et 5-7, Galerie Vivienne

M DCCC LII

de ce palais, sans égal dans le monde entier, raconter toutes les grandeurs, toutes les gloires, tous les revers dont ses murs ont été témoins, écrire avec la plume et avec le burin l'histoire de ce monument et des événements qui s'y sont passés, tel a été notre désir.

Dans ce magnifique château de Versailles repose, comme en un sanctuaire, la pensée de Louis XIV; nous avons voulu la mettre dans tout son jour, en publiant l'histoire du lieu où elle est née et où elle a eu son cours. La politique du grand roi, l'art du grand siècle, ont parcouru dans ce palais toutes les phases de leur développement. Après les triomphes du dix-septième siècle sont venus les retours du dix-huitième. La génération qui est encore debout a vu se dénouer, au milieu des orages de la révolution, cette illustre et tragique destinée; et les restaurations qu'on a faites de nos jours à Versailles ont donné une suite et comme un épilogue à ce grand drame historique qui a commencé au milieu des pompes de Louis XIV. C'est à tous ces souvenirs ensemble que nous avons voulu élever un monument.

Les vues du château, les beaux profils de cette construction grandiose, les différents aspects de cette figure vivante de Louis XIV, les royales perspectives qu'on découvre du haut de ses terrasses, les abris majestueux ou charmants qu'on trouve dans ses bosquets, les jeux de

l'eau, de la végétation, de la nature entière asservie par Le Nôtre; puis les intérieurs de ce palais, les appartements où tant de paroles historiques ont été prononcées, les galeries où se sont tenues tant de solennités qui marquent dans la mémoire des hommes; puis les scènes qui se sont passées dans le château, les grandes scènes de la monarchie et les petites scènes de la cour; puis les rois, les reines, les favorites qui ont régné ou obéi dans ce palais, voilà les sujets que nous avons dû représenter et décrire.

Il suffira d'ouvrir ce livre pour se convaincre que les gravures sont des plus belles qu'on ait publiées. Elles ont été exécutées à Londres par les artistes les plus célèbres, d'après des dessins faits sur les lieux mêmes; quant à leur abondance, nous pouvons dire qu'elle surpasse tout ce qu'on a vu.

Dans un livre, comme celui que nous offrons au public, le texte ne pouvait être un accessoire. Pour réaliser complétement notre pensée, ce n'était pas assez d'apporter dans l'exécution matérielle un luxe digne de l'époque que nous voulions ressusciter. Sans rien perdre de ce qu'il y a de brillant, de vif et de pittoresque dans un pareil sujet, l'auteur de l'ouvrage que nous publions s'est efforcé de garder toute la sévérité nécessaire à la grande évocation historique qui lui était confiée; pour

remplir toutes les conditions, il a fait un heureux mélange de poésie et d'histoire qui donne à son œuvre un caractère particulier, et qui la range parmi les productions originales de la littérature contemporaine. S'élever par la pensée à la hauteur d'une véritable méditation historique, reproduire par le style, l'air et le goût des deux derniers siècles, donner par les anecdotes l'intérêt et la couleur qui conviennent à cette sorte de composition, c'était une tâche difficile ; les lecteurs jugeront comment elle a été remplie.



I

INTRODUCTION.

Vue générale.—Les poëmes de pierre. —Les églises, les hôtels-de-ville, les palais. —Westminster, la cathédrale de Cologne, Saint-Pierre de Rome, l'Escurial, Versailles.

Des hauteurs de Satory on a une vue complète de Versailles ; on embrasse d'un seul regard le palais, la ville qu'il semble traîner à sa suite, et les bois qui pressent ses flancs de toutes parts.

Le palais domine du front le paysage au milieu duquel il s'est établi. Du haut de sa terrasse solitaire, comme du haut d'un trône, il contemple avec fierté les flots de collines et de verdure

qui viennent mourir autour de lui; on dirait qu'à l'exemple du roi qui l'a élevé, il s'enorgueillit d'avoir tout réduit et nivelé sous ses pieds.

La pièce d'eau des Suisses, qui baigne les coteaux de Satory, reproduit, pour le plaisir des yeux, les longues lignes architecturales du château; cette eau tranquille dort au pied du monument désert, comme, dans les hautes montagnes, les lacs gardent en silence la base des sommets dévastés par la tempête. Les orages populaires ont battu les flancs de cette demeure des rois, et la foudre des révolutions a découronné sa tête.

L'escalier de l'Orangerie, qu'on aperçoit de face, est la plus imposante avenue qui conduise au palais de Louis XIV; en voyant ses marches colossales, on se demande quelle était donc la génération qui les montait, ou elle avait pris ce besoin de grandeur, et de quelles vastes pensées se nourrissaient les hommes pour qui on avait trouvé les proportions de ce perron gigantesque. Mais ces grands hommes ne sont plus! Les conditions de la vie et de la société sont changées. Une nation toute nouvelle s'agite dans d'autres directions; et ce splendide monument, dont le soleil a eu à peine le temps de dorer les pierres, n'est déjà plus qu'un tombeau.

La solitude convenait admirablement à Versailles. Avant que de somptueuses réparations y eussent rappelé la foule, l'histoire s'était chargée de lui faire une décoration non moins imposante. Les souvenirs étaient attachés aux murs qu'on a couverts de peintures; ils reluisaient aux lambris qu'on a chargés d'or; ils composaient pour cette habitation royale une cour digne



leur histoire, on dirait qu'elles aiment mieux se servir de la pierre que des langues humaines. Où sont les épopées de la civilisation moderne? Elles couvrent le sol de l'Europe.

Voici d'abord les cathédrales qui s'élèvent! La prière des générations du moyen-âge monte au ciel avec les flèches des églises gothiques; la foi religieuse s'épanouit dans cette belle floraison architecturale qui semble porter à Dieu l'espérance et le parfum de toutes les âmes. Ainsi, pendant quatre siècles, le catholicisme s'inscrit à la surface de la terre en caractères gigantesques, et, depuis Cantorbéry jusqu'à Nuremberg, nous voyons sa pensée briller dans les monuments qui perpétueront le souvenir de son culte.

Mais lorsque l'industrie, en fournissant à la bourgeoisie les moyens de se soustraire au joug de la féodalité, eut jeté dans le monde les premières semences de la politique moderne, la liberté voulut à son tour bâtir ses temples et exprimer son principe avec cette admirable langue dont la religion seule s'était servie jusque là. On vit alors la Flandre, dont les villes commerçantes donnèrent le signal de l'émancipation, se couvrir d'hôtels-de-ville. Gand, Ypres, Louvain construisirent des édifices nouveaux qui n'eurent rien à envier aux églises, qui se posèrent hardiment en face d'elles, et où l'on retrouve gravée d'une manière ineffaçable la gloire de leurs municipalités.

Puis il y eut en Europe une lutte de tous les principes et de tous les peuples; les nationalités se heurtèrent; les idées se rencontrèrent et en vinrent aux mains. La Providence fit sortir de cette guerre de trois siècles la civilisation dont nous jouissons

aujourd'hui; mais pour guider les sociétés dans ces longs combats et pour empêcher que, dans la fusion universelle qui s'opérait, on ne vît disparaître les grandes unités et les grands contrastes qui devaient survivre, elle donna aux monarchies une force inconnue et elle remit le sort du monde dans leurs mains jalouses. A leur tour les rois ordonnèrent à l'architecture d'exprimer leur domination et de fixer leur souvenir. L'architecture, qui avait successivement écrit des poëmes religieux et des poëmes démocratiques, écrivit alors des poëmes royaux; et ainsi, après les églises et les hôtels-de-ville, vinrent les palais, nouvelle formule d'une époque nouvelle que la révolution française a terminée.

Parmi toutes ces épopées de pierre il en est quelques-unes qui sont marquées d'un signe particulier de grandeur et de majesté.

Westminster résume à lui seul toute l'histoire du peuple anglais. Les arcades de la vieille église ont des nervures vigoureuses et des ombres sauvages où le génie de la nation est empreint; les tombeaux des rois y sont gardés sous la protection des bannières de l'aristocratie, et, tout auprès de la chapelle qui enferme leurs restes, le parlement, qui a succédé à leur puissance, s'abrite dans les murs d'un cloître. Ainsi toute l'Angleterre se trouve dans l'enceinte de l'abbaye; la religion, les rois, les lords et les communes, tout repose ou s'agite dans le même lieu, et l'ogive traditionnelle jette ses arches respectées au-dessus de tous ces morts et de tous ces vivants qui habitent ensemble.

La cathédrale de Cologne est le plus beau monument que l'art gothique ait consacré au catholicisme. Toute la grandeur et toute la rêverie du génie allemand avaient concouru au plan de cette

œuvre admirable; mais le doute arrête cet élan suprême de la foi, la révolte des esprits interrompt le travail de l'art; la parole que Luther a lancée à travers l'Allemagne, venant à passer devant le porche inachevé de la cathédrale, défend aux flèches de monter plus haut, aux voûtes de se fermer, aux ogives de clore leur courbe. Aussitôt les ouvriers quittent leur tâche pour ne plus la reprendre, et ils abandonnent, au haut de la tour, la grue qui les attendra peut-être jusqu'à la fin des siècles.

Tandis que l'Allemagne laissait sur cet édifice la trace de ses croyances et de ses doutes, la papauté réunissait toutes ses forces pour élever dans Rome un témoignage de son inaltérable puissance. Mais pour construire Saint-Pierre elle fut obligée d'appeler le paganisme à son secours; ainsi elle rendit manifeste l'étrange alliance contre laquelle Luther avait déchaîné sa colère Néanmoins Saint-Pierre est bien la cathédrale de Rome et du monde! Son architecture réunit les formes des plus grandes époques humaines; ses flancs semblent assez vastes pour contenir la population chrétienne du globe; puis, au-dessus de cet immense vaisseau, ouvert aux idées de tous les temps et aux fidèles de tous les lieux, il porte, comme le pape, la couronne catholique. Saint-Pierre, c'est la papauté elle-même, la papauté du seizième siècle, qui pactise avec l'esprit païen, qui affecte cependant la suprématie universelle, qui a le front ceint de la tiare et qui tend les bras pour entourer le monde prêt à lui échapper.

L'Escurial est l'expression d'un autre grand pouvoir dont on ne sait même plus où trouver aujourd'hui le fantôme. Seul, sur cette terre d'Espagne que les révolutions sillonnent sans la fé-

conder, il représente la monarchie dont Philippe II confia la protection à l'esprit monacal. Ce couvent, où le roi avait réservé ses appartements à côté de la cellule des moines, n'est-il pas une fidèle image de la théocratie espagnole? Qu'était l'Espagne elle-même sous la domination de la race de Charles-Quint, si ce n'est un cloître royal? Comme pour rappeler les bûchers de l'inquisition et pour sanctifier leurs affreux sacrifices, l'architecte qui dressa le plan de l'Escurial reçut l'ordre de lui donner la forme du gril de saint Laurent.

Versailles est l'expression de la monarchie telle que Louis XIV l'a conçue; c'est le résumé fidèle de l'œuvre du grand roi. On s'étonne quelquefois que son règne, si fertile en beaux génies, n'ait pas produit de poëme épique. En effet, la poésie revêtit alors toutes les formes, hormis celle-là; mais l'épopée du dix-septième siècle, c'est Versailles. Et quel livre raconta jamais la destinée d'une époque d'une manière plus brillante et plus complète? Quelle gloire n'est pas écrite dans ce palais? quel mystère n'y est pas révélé? La vie héroïque et la vie familière s'y mêlent à chaque pas; derrière ces grandes murailles, au bout de ces grandes galeries, au coin de ces grands appartements, qui sont pleins de la majesté royale, il y a de petits réduits et des passages ignorés qui vous apprennent mille histoires secrètes. Ce palais a deux voix; il parle des choses les plus graves et des choses les plus frivoles; il est à la fois profond comme Tacite et indiscret comme Suétone. Il a des contes de toute espèce à vous faire et des vérités de toute nature à vous dire. Il possède l'art de vous émouvoir et de vous égayer tour à tour, et, comme s'il joignait

le génie de Molière à celui de Corneille, il fait succéder les scènes comiques aux tragédies avec une rapidité merveilleuse. Il a tout vu passer sur ses dalles de marbre, les rois, les poëtes, les ministres, les courtisans, les confesseurs, les maîtresses en titre ou autrement, les reines sans pouvoir et celles qui en avaient trop, les ambassadeurs, les généraux vainqueurs ou vaincus, les petits abbés, les grandes dames, l'épée et la robe, la noblesse, le clergé, même le Tiers, même le peuple, l'honneur, la bassesse, le génie qui est rare, la vertu plus rare encore en ces hauts lieux, l'esprit qui n'y manque pas, la sottise qui y foisonne, le vice qui s'y étale sans pudeur! Toute cette foule s'est promenée pendant deux siècles sous les voûtes dorées, et chaque jour son torrent était plus impétueux, plus mêlé, plus bruyant; chaque jour elle donnait une plus libre carrière à ses passions et à ses fantaisies; chaque jour elle était plus ardente et plus enivrée, et elle parlait plus haut! Et le palais écoutait tout ce qu'elle disait, il voyait tout, il épiait tout, il était seul à savoir ce qu'on cachait à tout le monde, et il a tout retenu, chaque action à son heure, chaque mot à sa place, chaque folie avec sa raison, chaque grandeur avec sa petitesse; et, maintenant que tout cela n'est plus, il en fait d'admirables récits à qui veut l'interroger!

Pendant les deux siècles que la monarchie française a été absolue, il ne s'est rien fait qui n'ait eu sa cause ou son retentissement à Versailles. Toute la politique moderne s'est agitée dans ce palais; tous les coups de canon qu'on tirait en Flandre, en Allemagne et en Espagne, éveillaient ici un écho. Richelieu, qui ouvre la liste des hommes d'État de la monarchie, a passé par là;

Necker, qui la ferme, y a passé aussi. Pendant un siècle c'est à Versailles que la littérature française a rendu hommage; pendant un autre siècle c'est contre Versailles qu'elle a décoché toutes ses flèches. Notre histoire littéraire est donc écrite sur ces murs qui ont reçu nos grands écrivains, depuis Molière jusqu'à Beaumarchais. L'art a créé tout exprès pour Versailles des écoles et des systèmes dont l'influence s'est fait sentir jusqu'à nos jours. C'est pour Versailles que Lebrun était peintre, Coysevox statuaire et Mansard architecte; c'est à Versailles qu'étaient l'oracle du ton et la règle des mœurs; c'est de Versailles que la galanterie, le goût, la dévotion et la mode se répandaient sur Paris et sur tout le reste du royaume. Mais ce n'était pas seulement la France qui était tout entière à Versailles; les nations étrangères ne cessaient d'y envoyer des représentants; les célébrités de l'Europe venaient lui rendre visite, et l'on vit, à plusieurs reprises, des personnages inattendus sortir des régions les plus éloignées de l'Asie pour complimenter le roi qui avait égalé les magnificences et le despotisme de l'Orient.

L'histoire de Versailles c'est l'histoire de la civilisation pendant les deux derniers siècles; ce château est un de ces points culminants du haut desquels la vue se perd dans des perspectives immenses. Comme du sommet des Alpes on aperçoit les forêts qui pendent sur leurs épaules, les fleuves qui s'épanchent de leurs glaciers, les villes qu'elles abritent à leur ombre, les empires qu'elles séparent, ainsi de Versailles on découvre le mouvement des mœurs, des guerres, de la diplomatie, de la littérature, des arts et des pouvoirs qui ont agité l'Europe depuis deux cents

ans. Se mettre au balcon de Versailles c'est regarder le monde entier du haut du trône de Louis XIV.

La révolution a commencé une ère nouvelle et ouvert de nouvelles perspectives. Ce n'est plus du haut de Versailles, mais du haut de Paris, qu'il faut aujourd'hui considérer le monde. Cependant il est utile de conserver cette large vue du passé qu'on a dans le palais de Louis XIV; de là on aperçoit aussi la France grande et glorieuse, et les nations étrangères pleines de respect pour son nom.

En 1653, La Fontaine fut chargé de faire la description du château et des jardins que le surintendant Fouquet venait de construire à Vaux-le-Vicomte. Alors la poésie avait encore les illusions et la fraîche crédulité de la jeunesse; elle prodigua, pour le plaisir du grand seigneur qui l'avait appelée, les inventions que la mythologie autorise; elle donna toute liberté à l'imagination, et s'en alla chercher chez les anciens les plus riants symboles pour décrire un château qu'une grande catastrophe devait bientôt rendre désert. Mais, hélas! le temps est passé de cette gracieuse féerie au milieu de laquelle La Fontaine encadra si bien le *Songe de Vaux*. Tous ces enchantements sont défendus, et plutôt que d'emprunter des ailes au monde de l'inconnu, il faudra désormais que nous étouffions dans celui-ci.

Autrefois les hommes avaient des muses qui marchaient devant eux en chantant; elles savaient le secret de toutes les choses et le leur disaient; elles leur apprenaient les sentiments les plus cachés du cœur et les ressorts intérieurs de la création; elles donnaient une forme visible aux idées que le regard ne peut atteindre; mais

les hommes qu'elles enseignaient les accusèrent un jour d'imposture; ils renièrent ces sublimes menteuses et dédaignèrent les fictions avec lesquelles elles avaient fait l'éducation de leur enfance.

Après les muses, les anges s'élancèrent tout ailés dans l'espace pour renouer la chaîne qui unit le monde visible au monde invisible. Remontant à toute heure l'échelle de la création, ils se firent les messagers des délibérations de Dieu et des désirs de l'homme; ils expliquèrent l'univers une seconde fois en le mettant en communication avec l'infini.

Mais les anges s'en sont allés comme les muses. Le monde se fait vieux; l'imagination, qui est le don de la jeunesse, s'éteint en lui; il traite toutes les rêveries de mensonge, il ne veut plus voir que des superstitions dans les symboles; il ne saurait tolérer les voiles et pense avoir l'œil assez assuré pour contempler l'idéal face à face et sans être ébloui par ses spirituelles lueurs. Cependant la foule, que ses instincts et ses besoins ramènent sans cesse vers la matière, s'habitue à ne voir dans l'univers que ce que ses sens y découvrent; elle prend les apparences pour la réalité elle-même; elle ignore l'âme des choses et ne saisit que l'écorce qui la renferme. Ainsi, non-seulement la poésie s'évanouit, mais la vérité elle-même s'efface. Qui la préservera de l'oubli? qui perpétuera la tradition des mystères? qui entretiendra dans l'univers le souvenir de l'invisible et le vrai sentiment de la vie? La pensée humaine reste désormais chargée de ce culte sacré; seule elle parcourt l'espace que les fantômes de l'imagination ne lui disputent plus, seule elle sonde les sphères élevées, seule elle s'age-

nouille aux pieds du trône de Dieu, seule elle en redescend dans les régions inférieures, seule elle apporte à la terre les ordres du ciel, seule elle délie les idées captives au sein de la matière et qui veulent remonter à leur source divine. Elle est la muse et l'ange de notre civilisation audacieuse et désolée; mais elle n'a plus ni couronne de fleurs ni ailes d'azur; elle n'a plus de tunique de pourpre ni d'armure d'or, elle n'a plus ni lyre harmonieuse ni épée flamboyante. Elle a laissé tomber dans les abîmes le manteau de la poésie que les fictions avaient brodé de mille éclatantes couleurs; seule, triste et abstraite, elle erre parmi les ténèbres de l'univers qui se refroidit!

Ainsi pour reconstruire le palais de Louis XIV et pour faire revivre le monde qui a vécu dans son sein, il faut que nous renoncions à évoquer les divinités des songes; pour parcourir les appartements et les bosquets de Versailles, ce n'est pas une baguette de magicien, c'est un bâton de voyage qu'il nous faut prendre.



II

LES ORIGINES.

Les coteaux de Satory. — Les sires de Versailles. - Légende de Philippe de *Versaliis* — Le prieuré — La cure. — Martial de Léoménie. — Le maréchal de Retz. — Catherine de Médicis — La Saint-Barthélemy.

Quand, du haut de la terrasse, on abaisse le regard sur le paysage qui entoure le palais de Versailles, on ne voit rien sous le ciel que l'art n'ait atteint et façonné. La main de l'homme a touché à tout; elle a tout mesuré, tout aligné, tout transfiguré; elle a imposé des formes régulières aux mouvements du terrain, à l'ombre des arbres, à l'eau des étangs. Si près du château de Louis XIV, la nature n'a pu se soustraire à son despotisme; il

semble que, pour être admise à faire sa cour au grand roi, elle aussi ait dû se soumettre à l'étiquette et prendre la livrée royale. Les révolutions ne l'en ont pas dépouillée ! Aujourd'hui encore ses bassins sont aussi corrects et ses allées aussi bien peignées que si elle devait assister au petit-lever ou voir passer la chasse du roi.

Il est cependant un point où le cercle que Le Nôtre avait tracé autour de Louis XIV s'interrompt pour laisser le regard se reposer sur des bois dont le feuillage s'épanouit en liberté : les coteaux de Satory, qu'on découvre de l'Orangerie, dessinent à l'horizon leurs lignes simples et gracieuses, et, si frêles que soient les arbres qui couronnent leur tête, on éprouve un plaisir infini à les apercevoir, lorsqu'on vient d'admirer les grands charmes emprisonnés dans les bosquets du parc.

Louis XIV avait peut-être quelque raison secrète pour respecter de ce côté la liberté de la nature. Les premières constructions qui furent élevées à Versailles avaient la face tournée vers les bois de Satory. C'était sur leurs petites cimes solitaires que s'arrêtait la vue des seigneurs qui avaient bâti leur manoir en cet endroit, au même temps où Hugues Capet fondait sa dynastie. Louis XIV devait avoir conservé avec plaisir cette échappée par où il plongeait si avant dans le passé ; il devait comparer avec orgueil cet horizon du dixième siècle à celui qu'il s'était fait, et le berceau de sa dynastie au faste et à la grandeur où il l'avait portée.

Le soir, penché sur la terrasse de Versailles, j'ai interrogé ces royales perspectives, et par-delà les souvenirs du grand siècle j'ai

évoqué les souvenirs des siècles antérieurs. Tandis que le jour s'éteignait, que les eaux se voilaient, et que les derniers rayons de la lumière n'hésitaient plus aux bords de l'horizon que pour y tracer une infranchissable limite entre la terre et le ciel, je cherchais dans l'espace les ombres des hommes qui l'avaient peuplé autrefois; j'appelais ces fantômes autour de moi, et je leur prêtais la vie de mon cœur.

Il fut un temps où, à cette heure du soir, on n'entendait dans la vallée de Versailles que la cloche du petit prieuré de Saint-Julien qui sonnait l'*Angelus;* les bûcherons qui liaient leurs fagots dans la forêt s'agenouillaient au bord du sentier; le seigneur s'agenouillait dans son manoir. Toute pensée se recueillait et montait vers Dieu! L'écho religieux de ces solitudes a depuis lors répété bien des bruits profanes, et le temps, qui les a ouvertes de toutes parts, a fait pénétrer les passions les plus tumultueuses dans leur asile autrefois si paisible. Ces bois, où pas un chemin frayé ne menait, sont devenus le centre du monde et le rendez-vous de toutes les grandes routes de l'Europe; où le silence régnait, on a entendu le cri de toutes les fêtes et de toutes les ivresses, et au culte de Dieu on a vu, en ce même endroit, succéder l'idolâtrie d'un homme.

Un peu au-dessus du prieuré de Saint-Julien, les seigneurs de Versailles avaient assis leur donjon féodal. Le plus ancien de ces seigneurs dont il soit fait mention s'appelait *Hugo de Versaliis.* Il était contemporain des premiers rois capétiens. Le manoir et l'église s'élevaient donc ensemble sur le même penchant; le manoir protégeait l'église et tous deux dominaient la vallée

déserte. Ainsi se trouvaient réunis sur ce tertre les éléments qui, à cette époque, composaient toute la société; la religion et la féodalité, qui étaient alors les seules autorités puissantes sur la terre, avaient fait leur nid en commun au milieu de ces forêts où la monarchie vint plus tard s'établir au-dessus d'elles.

Vers la fin du onzième siècle le manoir était habité par un seigneur qui se nommait Philippe, comme le roi qui régnait alors dans Paris. Ce seigneur était dévoré d'un ennui profond et rien ne pouvait le distraire de l'inexplicable tristesse qui s'était emparée de son âme. Il avait pourtant une femme dont la chronique a conservé le nom, et qui s'appelait Helvise; mais il ne trouvait aucun bonheur auprès d'elle. Chaque jour Helvise bénissait son réveil, elle souriait à sa table et égayait toute sa maison; mais elle ne parvenait pas à dissiper l'effroi secret de son mari. Le monde aussi s'ébranlait au même temps comme par un élan universel et imprévu; l'Occident et l'Orient étaient pleins de mouvement, d'aventures et de glorieuses mêlées. Mais la chance des hauts faits d'armes et des lointains exploits ne séduisait pas notre sire; plus il entendait éclater au dehors le tumulte des armées et des nations qui s'agitaient, plus il sentait s'enfoncer dans son cœur le sentiment du néant des choses humaines. Chaque jour on lui annonçait quelque événement qui avait changé la face du monde; lui seul ne changeait pas et restait toujours en proie au même vide et aux mêmes désolations. Quelle était donc la terreur qui s'était emparée de cet esprit? Croyait-il encore, comme les millénaires, que le monde allait finir, et craignait-il d'être surpris par la trompette du dernier jugement? ou bien succombait-il

sous la sainte tristesse que toutes les âmes sérieuses nourrissent?

Et cependant Philippe de Versaliis n'avait qu'à mettre le pied hors de son donjon pour apprendre que les ducs de Normandie, ses voisins, venaient de conquérir le trône d'Angleterre et qu'ils partageaient la terre et l'or des vaincus à qui voulait les suivre et les soutenir! La terre et l'or des Saxons ne le tentaient pas; il n'avait nulle envie d'aller chercher fortune outre-mer; il chevauchait tout seul à travers champs, n'écoutant que sa rêverie.

Un peu plus loin il rencontrait des jeunes gens qui s'en allaient en poussant des cris de joie, et qui lui disaient « que c'était en Italie que le bonheur les attendait, que les Normands seraient bientôt maîtres du Midi comme déjà ils l'étaient du Nord, que les descendants de Tancrède d'Hauteville avaient chassé les Grecs et les Sarrazins de la Pouille, qu'ils fondaient un royaume en Sicile, le pays des enchantements, et que Dieu et le comte Roger feraient prospérer les gens qui leur viendraient en aide. » Le soleil de la Sicile ne l'attirait point; il détournait son cheval de cette bruyante compagnie et le ramenait vers l'Ile de France.

De nouvelles clameurs se faisaient bientôt entendre; une autre compagnie de jeunes seigneurs lui coupait le chemin et lui disait: « Holà! que faites-vous ici à promener votre monture dans des broussailles? Venez avec nous! Ne savez-vous pas que Henri de Bourgogne, le petit-fils de notre roi Robert, est parti pour combattre les Maures d'Espagne? Son épée a été bénie par Dieu; il a chassé les infidèles jusqu'à l'Océan; Alphonse, roi de Castille, lui a donné la main de sa fille, les terres de Galice qu'il a conquises et toutes celles qu'il pourra conquérir. Voilà encore un

royaume qui se fonde dans les Espagnes! Voilà des combats et du butin pour la noblesse de France! » Pour toute réponse il pressait le pas de son cheval et le poussait vers le Midi.

Mais, de ce côté, ce n'était plus seulement d'illustres aventuriers qu'il rencontrait; il se trouvait environné de multitudes immenses qui couraient aux armes. Les nobles et les vilains, les vieillards et les jeunes gens étaient mêlés dans cette foule innombrable et s'en allaient par grandes troupes confuses; les prêtres marchaient en avant, portant la croix d'une main et la massue de l'autre. La terre tremblait sous leurs pas; tous ensemble ils se précipitaient avec une foi si violente qu'il ne semblait pas que rien pût leur résister, et ils s'écriaient: « Dieu le veut! Dieu le veut! Que les seigneurs descendent de leurs donjons, que les bourgeois sortent de leurs villes, que les manants quittent leurs campagnes! le Pape a ordonné la croisade et Pierre-l'Ermite l'a prêchée! Venez-vous-en délivrer le Saint-Sépulcre; venez-vous-en combattre pour le Christ aux lieux où il est mort pour vous; venez-vous-en verser votre sang sur le chemin de sa Passion; venez-vous-en assiéger la porte de l'Orient qui a donné passage à toutes les générations humaines et que Mahomet tient fermée devant nous; venez-vous-en porter la guerre dans le sein même de l'Asie qui nous l'a envoyée et répondre à ses menaces par des coups dont elle ne se relève pas! Venez, traversons les montagnes, traversons les mers, traversons les empires, traversons le monde; affrontons toutes les fatigues, toutes les misères, toutes les morts pour rendre libre la place où le corps du Christ a reposé pendant trois jours! Dieu le veut! Dieu le veut! » Ces

cris retentissaient à son oreille comme le tonnerre; mais ils ne pouvaient déchirer les tristes nuages qui pesaient sur son esprit, et dégageant son cheval du milieu de ces flots de populations qui allaient inonder l'Orient, il regagnait son logis et s'y enfermait plus sombre et plus dévoré que jamais.

A peine y était-il retiré que les seigneurs de l'Ile de France qui n'avaient pas quitté le pays vinrent le trouver pour lui dire « qu'il y avait un coup à faire et un parti à tirer des événements; que le roi Philippe avait été interdit par le Pape à cause de sa cupidité et de ses débauches; que, l'anathème pesant sur lui, il était permis de partager son patrimoine; que les guerres lointaines l'avaient privé de ses défenseurs et qu'on pourrait bien, pendant ce temps, accroître aux dépens de la puissance royale celle des châtellenies. » Il n'en voulut pas écouter davantage, refusa d'entrer dans la ligue de ses amis et les laissa se révolter sans lui contre le roi. Quand il les eut congédiés, il fit fermer la porte avec défense de l'ouvrir à personne.

Bientôt on vint frapper à sa porte close; sans l'ouvrir il demanda du dedans ce qu'on lui voulait, et du dehors on lui répondit: « Les seigneurs vos amis vous font prier, messire, de venir à leur secours; ils sont en pressant danger. Les serfs se révoltent et les villes refusent d'obéir; les bourgeois se rassemblent et demandent à grand bruit des franchises. Faudra-t-il que les seigneurs se laissent dépouiller de leurs droits, et ne voudrez-vous point nous aider à les maintenir? — Allez dire à mes amis, répliqua le seigneur Philippe, qu'ils souffrent que les communes se révoltent contre eux puisqu'ils se révoltent eux-mêmes contre

leur maître! » Là-dessus il remonta dans la salle où il trouva Helvise, sa femme, et il lui dit: « Tout ce que je vois m'attriste; l'injustice est parmi les hommes, la justice est l'œuvre de Dieu et ne règne que dans le ciel. » Puis il donna un dernier baiser à Helvise, fit de riches donations au prieuré de Saint-Julien et se retira dans l'abbaye de Marmoutiers, en Touraine, où il prit le froc.

Quelle singulière légende que celle-là! Conçoit-on qu'un homme soit resté indifférent au spectacle de tant de dynasties puissantes, à l'irruption des croisades, à l'affranchissement des communes, et que, tandis que la vie de l'Europe s'épandait si vivement en dehors, il n'ait éprouvé d'autre besoin que celui de cacher la sienne au fond d'un cloître?

Cependant une population plus nombreuse s'était agglomérée autour du donjon de Versaliis. Composée d'abord de manants nécessaires au service des seigneurs, elle s'était accrue de tous ceux que la culture de la terre ou la richesse des bois voisins y avait attirés. Le petit prieuré de Saint-Julien ne suffisait plus aux besoins de ces nouveaux fidèles, et une église paroissiale avait été fondée pour eux. Ainsi peu à peu un village s'était formé au pied du donjon; à la fin du onzième siècle il comptait déjà un assez bon nombre de feux; il s'étendait sur la pente qui est tournée vers le sud et qui regarde les coteaux de Satory.

Comme à cette époque les clercs étaient propriétaires des églises, il arriva que le prieuré et la cure eurent des maîtres séparés et des sorts différents. La cure, qui relevait d'abord directement du diocèse de Paris, fut cédée par l'évêque Geoffroy

à l'abbaye de Marmoutiers. Un siècle après, sous le règne de Philippe-Auguste, l'abbé de Saint-Magloire de Paris fit, avec celui de Marmoutiers, un échange de bien qui mit l'église paroissiale de Versailles dans ses mains. L'abbaye de Saint-Magloire en fut propriétaire jusqu'au seizième siècle, où elle fut elle-même réunie au diocèse de Paris avec toutes ses dépendances.

Pendant tout ce temps les prieurs de Saint-Julien étaient restés maîtres à peu près absolus de leur prieuré; ils payaient au diocèse quelques redevances qui avaient moins pour objet de l'enrichir que de conserver un signe de leur apparente vassalité. Ainsi, ils devaient fournir à l'église de Notre-Dame de Paris, pour le jour de l'Assomption de la Vierge, une certaine mesure de pigment, sorte de vin épicé qu'on servait à la fin des grands repas et que les chanoines de la cathédrale n'épargnaient sans doute point dans cette solennité. Moyennant ce faible tribut, ils administraient à leur guise les revenus du prieuré. L'indépendance les avait même rendus très présomptueux; au seizième siècle, lorsque la cure de Versailles rentra sous la main du diocèse de Paris, ils prétendirent qu'ils en étaient titulaires primitifs, et, comme tels, en disputèrent la nomination à l'évêque. A leur tour cependant ils cédèrent à la loi de la centralisation; mais ils furent les derniers à la subir. Louis XIII avait déjà détruit l'ancien manoir des seigneurs de Versailles pour donner de la vue à son château, que le prieuré de Saint-Julien jouissait encore de ses priviléges; il conserva même sa liberté, pendant quelque temps, dans le voisinage de Louis XIV! Ce ne fut qu'en 1670 qu'il fut réuni définitivement au diocèse de Paris.

Au seizième siècle la demeure des seigneurs de Versailles présentait un aspect bien différent de celui qu'elle offrait au temps de Philippe de Versailis; elle avait vu décliner peu à peu la foi des anciens temps, elle s'était ouverte à des doctrines nouvelles et abritait des esprits d'une indépendance et d'une énergie autrefois inconnues.

Mais tout était bien changé aussi au dehors; les siècles, en s'écoulant, avaient amené d'autres idées, d'autres principes et d'autres pouvoirs. La religion n'en était plus à ordonner les croisades et à précipiter l'Occident sur l'Orient; sa puissance s'éteignait au milieu des convulsions; le souffle de la papauté ne remuait plus le monde; la face de la terre se rajeunissait sous les vents nouveaux qui s'étaient élevés à l'horizon. La raison avait eu ses bûchers et ses martyrs comme la foi aux premiers siècles, et, quoiqu'elle eût encore le cou sous la hache des bourreaux, cependant on ne pouvait s'empêcher de voir en elle la reine future du monde. En attendant qu'elle pût se saisir de l'empire universel qui lui était promis, une puissance se présentait pour occuper sa place et pour maintenir l'ordre parmi les hommes dans l'interrègne de toutes les autorités spirituelles; cette puissance c'était la monarchie. Humble et cachée à l'origine, elle s'était accrue de tous les malheurs qui avaient dévasté la terre et de toutes les ruines que le temps y avait amoncelées; s'engraissant pendant la guerre des dépouilles des ennemis et pendant la paix de celle des vassaux, elle avait fini par absorber toute la vie qui était autrefois dispersée à la surface du sol et par concentrer en elle la souveraineté. Ainsi elle grandissait tous les jours, à mesure que les

autres pouvoirs déclinaient, et bientôt elle allait être l'unique arbitre des peuples. Cependant, entièrement absorbée par la pensée égoïste de son accroissement, elle ne savait trop comment se guider dans les luttes que l'esprit du passé et celui de l'avenir se livraient sous ses yeux; elle flottait entre les deux partis qui divisaient le monde; elle aurait bien voulu les écraser tous deux et cherchait à les combattre l'un par l'autre. Il fallait pourtant que cette indécision cessât, et le peuple attendait avec anxiété la détermination de la couronne.

Martial de Léoménie, qui possédait la seigneurie de Versailles, était secrétaire d'État et greffier du conseil sous le règne de Charles IX; sur sa demande le roi concéda plusieurs priviléges à Versailles; en 1561 il y établit quatre foires et permit qu'on y tînt marché le jeudi de chaque semaine. Léoménie n'avait point diminué son crédit en manifestant ses opinions; on connaissait ses liaisons avec les réformés; il était l'ami du jeune roi de Navarre, dans lequel il pressentait sans doute le génie politique qui donna à la monarchie l'assiette qu'elle cherchait vainement avant lui. Henri, gardé à la cour de France et observé de près, sortait quelquefois de Paris pour aller courre le cerf à Versailles. Il est probable que la chasse n'était que le prétexte des visites qu'il y faisait, et que dans le château de Léoménie on discutait les chances et les projets de l'avenir. Ainsi on préparait l'avénement des Bourbons dans le lieu même où, cent ans plus tard, Louis XIV érigea la plus éclatante image de leur puissance.

Il y avait au même temps, à la cour de Charles IX, parmi le ramas d'illustres bandits que Catherine de Médicis avait amenés

en France, un Italien plus envieux et plus rusé que tous ses compagnons de fortune : c'était Gondi, maréchal de Retz. Il savait donner à son ambition les apparences du désintéressement et possédait le grand art de cacher le plus méchant cœur sous le manteau de l'honnêteté. Ne trouvant pas que la faveur lui eût fait encore une assez belle part, il cherchait les moyens de l'accroître par sa propre industrie; les querelles de religion lui parurent une occasion excellente; son zèle ne s'épargna point pour les envenimer. Les domaines du secrétaire d'État Léoménie lui faisaient envie; il avait souvent calculé ce qu'ils ajouteraient à sa fortune, et il souhaitait quelque coup d'État et quelque pillage public où il pourrait s'approprier, sous la protection de l'autorité royale, cette belle seigneurie de Versailles qui lui plaisait tant. Il disposait donc de l'oreille des princes pour les pousser aux dernières résolutions et pour les encourager à consolider l'unité du royaume par le sacrifice des têtes les plus élevées et les plus riches.

Cette politique sanglante était du goût de Catherine de Médicis; plus modérée et plus habile autrefois, la reine-mère avait tenté d'opérer une réunion entre les deux Églises; mais le temps de ces bienveillantes dispositions était passé; les factions qui aspiraient à gouverner avaient pris le parti de rendre la violence nécessaire pour atteindre promptement leur but. Catherine ne voulait céder l'autorité à personne, et, pour se mettre au niveau des fureurs de la cour, elle n'eut qu'à lâcher la bride à ses passions italiennes. Lorsque le maréchal de Retz lui donna l'idée de faire égorger la moitié de la France il ne la trouva ni surprise ni

et signe une cession de son bien au maréchal. Le prévôt lui fait alors observer qu'il ne peut le garder chez lui, où on le découvrirait; le mieux est qu'on le conduise en prison, où il sera sous la sauvegarde de l'État et d'où on le fera bientôt sortir. Léoménie s'y laisse mener; dès qu'on l'y a enfermé on l'avertit qu'il faut qu'il se prépare à mourir. Il implore la pitié et offre, pour l'obtenir, sa charge de greffier du conseil dont il ne s'était pas encore démis; les misérables qui le tenaient entre leurs mains acceptent son offre et l'égorgent.

Quatre jours après, le 28 août, on célébrait à Versailles la fête solennelle de Saint-Julien, patron du lieu, hautement vénéré. Gondi, comte de Retz, seigneur de Versailles, put venir prendre place à l'église sous le dais.

L'histoire de Versailles touche à toutes les grandes choses du passé. Nous avons rencontré à son origine la légende du moyen-âge; voici qu'avant de quitter son berceau nous trouvons ses commencements liés aux terribles tragédies qui signalèrent l'ère moderne. Ainsi s'annonçait la prédestination de ce lieu, et déjà, au milieu de ces premières catastrophes, nous venons de voir l'image d'une reine se dresser menaçante devant nos yeux. L'ombre de Catherine de Médicis plane sur Versailles; elle est là à sa place et a dû s'y trouver satisfaite; elle a pu s'y convaincre que les femmes n'avaient pas laissé perdre les traditions de son génie; car les femmes furent toutes-puissantes dans ce palais de la monarchie; souveraines véritables, elles en firent la principale gloire et y décidèrent les plus extrêmes décadences.

III

RÈGNE DE LOUIS XIII.

Vue prise de la place d'Armes.— Architecture du temps de Louis XIII.—Chasse du roi.— Découverte de la butte de Versailles.— Le moulin à vent.—Le pavillon. — Le château. — La journée des Dupes.

En entrant à Versailles par l'avenue de Paris on aperçoit le palais qui s'élève au sommet de l'horizon. Les maisons, éparses çà et là et cachées derrière les arbres de la grande allée, ont moins l'air de former une ville que d'accompagner le monument qui se dresse loin d'elles et au-dessus d'elles. Pour lui, il vit majestueusement à l'écart; tous ses angles se détachent dans la lumière; les lignes élevées de son architecture couronnent la

perspective; elles la ferment si bien qu'on dirait que c'est l'endroit où la terre et le ciel se rencontrent et qu'il n'y a plus rien au-delà. C'est ainsi qu'on trouve dans certaines vallées des Alpes des pics inattendus qui arrêtent la vue tout à coup, et qui, du haut de leur solitude, semblent dire au voyageur qui veut aller plus loin qu'il est arrivé au bout du monde!

En approchant de la place d'armes, où la ville vient mourir au pied des grilles du château, on distingue les diverses parties dont se compose cette imposante masse de constructions; on voit clairement le mouvement des lignes et l'ordonnance des édifices. Au milieu de toutes ces ailes qui s'ouvrent et s'appuient les unes sur les autres, on découvre dans le point central et sur le plan le plus reculé un morceau d'une architecture particulière. Vainement les maçonneries voisines ont agrandi leurs proportions et étendu leur cercle autour de lui; leurs grands bras n'ont pu l'étouffer. Il est, auprès d'elles, petit, modeste et réduit; mais il a un caractère sérieux qui attire le regard bien plus sûrement que leurs hautes murailles blanches ne peuvent faire; il brille parmi elles comme un petit diamant de prix enchâssé dans un métal qu'on a pu prodiguer. Voilà ce qui reste du château que Louis XIII avait fait bâtir à Versailles.

L'architecture du temps de Louis XIII respire un parfum de vieille gentilhommerie qui ne lui a guère survécu. Après lui, la royauté a imposé à toutes choses sa livrée solennelle et uniforme; mais dans les monuments de briques de la première moitié du dix-septième siècle on voit briller encore l'aristocratie des anciens jours, une aristocratie de bon aloi, sans faste au

qu'il rencontrait; il courait tout le jour, au hasard, dans des forêts non battues, avec la plus petite suite de chiens et de chevaux qu'il pouvait avoir; il faisait ainsi, non pas une chasse royale comme depuis, avec grand fracas de fanfares, de voitures et de piqueurs, mais une bonne chasse de gentilhomme désœuvré qui voulait passer le temps d'une manière honorable, et qui n'avait d'autre envie que de rentrer chez lui bien fatigué et bien incapable de songer à tous les soucis de la vie.

En revenant à Saint-Germain, le soir, il rencontrait quelques jeunes femmes qui déridaient son front sans faire battre son cœur; il jetait sur mademoiselle de La Fayette un regard dont le trouble n'allait pas jusqu'au désir; s'il s'enhardissait jusqu'à lier conversation avec mademoiselle de Hautefort, ce n'était que pour lui parler de sa chasse, de ses chiens, de ses oiseaux de proie; mais il lui fallait saluer sa mère qu'il n'aimait pas et sa femme qu'il estimait peu; il lui fallait recevoir son ministre qu'il redoutait, et dont il autorisait l'administration bien plus qu'il ne l'approuvait. L'ennui alors le reprenait de plus belle; il regrettait de n'avoir pas fait durer plus longtemps ses courses solitaires dans les bois et de n'avoir pas quelque part un abri écarté où il pût dormir une bonne nuit, sans inquiétude, entre la chasse de la veille et celle du lendemain.

Chassant ainsi en compagnie de son ennui et s'aventurant de colline en colline, il découvrit une petite butte isolée au pied de laquelle les forêts qui bornent à l'ouest la plaine de Paris semblaient s'être donné rendez-vous. Dans la vallée qui s'ouvrait autour d'elle les bois pendaient de tous les coteaux voisins. Ici

et élevé, sa pensée rencontrait de tous côtés des objets qui flattaient ses préoccupations ordinaires.

Le crépuscule a dans les bois quelque chose de plus mystérieux et de plus sombre que partout ailleurs; c'est un spectacle où les âmes chagrines trouvent de ces plaisirs tristes et fins qui sont les seuls qu'elles puissent goûter. Les arbres se détachent admirablement dans le ciel couchant; les délicatesses infinies de leurs feuillages se laissent plus facilement saisir par cette lueur sereine que la lumière laisse après elle et qui éclaire le regard sans l'offenser; si le moindre souffle vient agiter leurs têtes, la broderie qui les couronne se mêle et recompose en un instant mille dessins charmants où l'œil cherche la trace des êtres qu'il aime; alors l'imagination s'égare à son gré, sans trouver d'obstacle qui la refroidisse et qui l'arrête. La pensée règne en souveraine sur le monde; elle joue avec les formes extérieures, et met à plaisir sous chacune d'elles l'objet de sa fantaisie.

Puis, à mesure que les clartés qui traînent dans le ciel s'éteignent, tous les abris percés sous les bois se rétrécissent, toutes les ouvertures se ferment; la forêt a l'air de presser ses branches les unes contre les autres et de les replier comme les oiseaux qui serrent leurs ailes sur leurs flancs avant de s'endormir; l'âme se resserre aussi avec une joie douloureuse et se retire plus avant en elle-même.

Enfin l'ombre s'étend de plus en plus, les voiles qu'elle jette sur les bois changent par degrés leur couleur et les font passer des teintes les plus douces aux tons les plus vigoureux; en quelques instants cette singulière transformation s'opère; des collines

qui n'offraient à l'œil que des perspectives riantes prennent une figure dure et sauvage; les rayons les plus suaves de la lumière jouaient tout à l'heure sur leurs cimes agrestes et y appelaient de gracieux fantômes, mais voilà qu'elles deviennent austères et âpres au regard; une force inconnue semble se répandre en elles et exagérer tous leurs angles; elles se relèvent avec une énergie surprenante, et les apparitions les plus sévères se dressent à leur sommet. « Ainsi en est-il de la vie, se dit l'âme souffrante suspendue au bord de ce spectacle; le plaisir traîne après lui son ombre! »

Mais qui régnait sur la butte de Versailles au moment où Louis XIII y posa le pied? Était-ce encore le manoir du seigneur qui tenait le haut de ce point de vue royal? Le seigneur avait bâti son manoir au-dessus de l'église, comme nous l'avons vu. Depuis lors, au-dessus du manoir du seigneur, un moulin s'était élevé; il représentait, à côté des deux autres anciens éléments de la société, l'industrie plébéienne, qui devenait chaque jour plus considérable; il agitait ses bras au-dessus du pignon du château et de la flèche de l'église.

Lorsque Louis XIII ne voulait pas rentrer le soir à Saint-Germain, il aimait mieux coucher dans ce moulin que de demander l'hospitalité aux descendants du comte de Retz, qui avaient conservé la propriété du château. En 1624 il fit bâtir, à l'ombre de ses ailes, un pavillon de chasse dont on voit encore une partie dans la rue de la Pompe, à l'angle de l'avenue de Saint-Cloud. Pendant trois ans il s'abrita en cet endroit.

Y a-t-il rien qui soit plus triste qu'un moulin à vent? il étend ses bras dans le vide, il les tient en croix pendant des jours en-

tiers et donne à tous les insectes le temps d'y tisser leurs toiles : quand il se met à les remuer il a l'air de s'agiter pour tuer les heures qui sont longues. Il se perche sur les coteaux pelés; il y vit seul, nu, chauve et couvert de poussière : on voit le jour au travers de son corps, la misère sur sa face grêle, une aride solitude autour de lui; les plantes meurent sous ses pieds : les oiseaux ne voltigent jamais sur sa tête. Comme si le roi ne pouvait tolérer cette vivante image de son ennui, il envoya prier Jean de Soisy, qui en avait la propriété, de vouloir bien la lui vendre à bon prix; le marché conclu, il fit abattre le moulin et asseoir sur ses ruines les fondements du château actuel.

La demeure nouvelle que Louis XIII fit construire en 1627 formait un carré parfait dont chaque côté regardait de face un des points cardinaux. Les quatre ailes égales étaient terminées par quatre pavillons dont la saillie interrompait seule la ligne uniforme des bâtiments; chacune n'avait que vingt-deux toises d'étendue; celle qui était tournée vers le levant était percée d'arcades et ornée d'un frontispice; elle supportait une terrasse découverte et servait à clore la cour de marbre qui occupait le milieu de l'édifice.

On aimait en ce temps-là les horizons fermés et les petites proportions, et ce goût n'est pas à dédaigner. C'était aussi le goût de l'antiquité, qui ne mettait pas la grandeur dans une ambitieuse étendue des lignes et du regard. La pensée avait alors une juste mesure; elle allait à son but avec moins de faste et elle imprimait à tous les monuments cette honnête réserve qui convient aux œuvres des hommes sérieux.

qui, armé de ses longs souvenirs féodaux, semblait protester contre les constructions récentes de la monarchie. L'or livra au roi cet ennemi. Par contrat du 8 avril 1632 et moyennant soixante mille livres, J.-F. de Gondi, oncle du fameux cardinal de Retz, vendit son château à Louis XIII qui en fit disparaître jusqu'aux derniers vestiges. Ainsi s'accomplissaient partout les plans que Richelieu avait conçus.

Mais Richelieu, qui faisait tout fléchir devant son génie, plia une fois le genou devant le roi dans une occasion décisive, et ce fut le château de Versailles qui vit le véritable maître des destinées de la France s'humilier devant l'esclave royal auquel il imposait toutes ses volontés.

Les femmes furent l'ornement de la cour de Louis XIV; mais elles ne semèrent que le trouble dans celle de son père. Marie de Médicis avait puisé à Florence ce besoin de l'intrigue qu'une autre reine en avait déjà rapporté; mais ce qui était génie chez Catherine n'était que confusion chez Marie. Puis Richelieu était un adversaire dangereux; il savait aussi fouler aux pieds tous les respects qui l'écartaient de son but, et ce pouvait être lui faire plaisir que de le forcer à être ingrat. Marie de Médicis n'avait pas jugé assez à fond le cardinal; elle l'éleva sans le connaître, et, après l'avoir introduit dans le gouvernement, trouvant qu'il y était contraire à son autorité, elle crut qu'elle l'en chasserait aussi facilement qu'elle l'y avait fait admettre. N'y réussissant point par l'adresse, elle ne se contint pas et employa la violence. En présence du roi elle accabla le ministre d'accusations et d'injures. Richelieu ne pensa point qu'il dût dresser son front contre

l'orage; il demanda au roi la permission de quitter son service; il ne se la vit point refuser. La reine-mère resta à Paris pour recevoir les compliments et les adulations de la cour, et Louis XIII se retira à Versailles pour consulter son génie dans le seul endroit où il eût jamais parlé.

Dans la nuit même le cardinal Lavalette fit informer Richelieu qu'il eût à se rendre à Versailles. Richelieu ne s'y fit pas attendre; mais plus il avait l'âme haute et assurée, plus il feignit un air incertain et soumis. Il amena avec lui Boutillier, l'un de ses collègues, comme pour s'en appuyer. Louis XIII l'attendait dans la compagnie de Saint-Simon, qui avait gagné son titre de duc et pair aux chasses royales. Dès qu'il le vit entrer, il l'embrassa avec une politesse qui n'était pas encore exempte de crainte; mais Richelieu se jeta à ses pieds, demanda de nouveau la permission de se retirer, et comme le roi le pria de continuer à le servir, il se mit à pleurer, disant « qu'après tout ce qui s'était passé il ne pouvait accepter l'honneur de demeurer plus longtemps auprès de Sa Majesté. » Le roi alors lui en exprima l'ordre exprès que le cardinal voulait se faire donner; il lui assigna pour logement l'appartement du comte de Soissons, et sur-le-champ les mesures furent prises pour punir les chefs du parti qui appuyait les mécontentements de la reine-mère. Cette journée fut appelée *la Journée des Dupes;* elle eut dans la suite de grands résultats. Marie de Médicis paya de l'exil les injures devant lesquelles Richelieu avait courbé son front, et le ministre, tenant désormais la tête haute en face de tous ses ennemis, établit si bien la monarchie que six ans de révolte et de guerre civile

ne purent l'ébranler, et que Louis XIV en put déployer tout l'orgueil là même où Richelieu l'avait affermie par ses feintes humilités.



Louis XIV. à la Chasse

IV

AVÈNEMENT DE LOUIS XIV.

La chasse du roi. — Anne d'Autriche et Mazarin. — La Fronde. — La littérature française. — Mort de Mazarin. — Fouquet et Colbert. — Fête du château de Vaux. — Disgrâce de Fouquet.

Louis XIV, dans sa jeunesse, venait quelquefois chasser au château que son père avait fait bâtir; mais sa chasse ne ressemblait guère à celles que Versailles avait vues vingt ans auparavant. Le nouveau roi ne perdait pas toute la journée à poursuivre le gibier en petite et intime compagnie; il ne s'abaissait pas aux détails ordinaires et ne compromettait pas la sérénité de sa pensée dans des soins trop vulgaires ou dans des fatigues trop bruyantes;

il ne s'aventurait pas dans des bois inconnus et sans chemins frayés; il n'aimait pas l'imprévu et ne pouvait souffrir les obstacles; il ne se donnait pas non plus la peine de pousser lui-même la bête en plaine, ni de frapper aux brisées lorsqu'elle était rentrée dans les taillis; il trouvait tous ces mouvements indignes de lui. S'il chassait, ce n'était pas qu'il éprouvât, comme son père, le besoin de distraire ses ennuis et de les fatiguer; il voulait au contraire montrer en cela sa magnificence et son inaltérable grandeur, ainsi que dans toutes les autres choses: d'un plaisir il avait fait une cérémonie.

Sa chasse, ce n'était plus, comme celle de Louis XIII, la chasse d'un gentilhomme désœuvré, c'était la chasse du roi; et la chasse du roi c'était, comme le petit lever du roi, une solennité toute monarchique! Il fallait des titres rares, des honneurs particuliers, des dignités exceptionnelles pour y être admis; on y venait de droit et par rang, comme à toutes les représentations. La troupe des compagnons de la chasse du roi étant considérable et en grande tenue, on avait fait percer des chemins dans les forêts pour qu'elle pût s'y avancer facilement et sans désordre. Les meutes aussi étaient plus nombreuses et autrement disciplinées; comme les armées, elles ne recevaient les ordres du roi que par l'intermédiaire des officiers.

Pour le roi, il arrivait à la chasse comme sur un champ de bataille, calme, après avoir réglé le plan de la journée; il marquait non-seulement le lieu où on courrait le cerf, mais encore celui où on le tuerait. Il venait dans ses voitures jusqu'à l'endroit désigné; à son approche les fanfares retentissaient dans les car-

retours, et sonnaient bien plus pour lui que pour le cerf. Lorsqu'il montait a cheval on avait déjà donné la bête aux chiens; il n'avait donc qu'à épier l'instant où elle débouchait. Quelquefois ce moment tardait et le cerf faisait attendre Louis XIV, tout grand roi qu'il était; mais enfin il paraissait, et, tandis que les chiens le coupaient et le pressaient de toutes parts, le roi l'ajustait à l'aise. Il commençait à son gré cette belle expérience; puis, lorsqu'il avait suffisamment exercé sa souveraineté sur les bêtes de ses forêts, il remontait dans ses voitures et il rentrait au château aussi magnifique et aussi tranquille que lorsqu'il en était sorti. Tout s'était passé selon les prévoyances royales; pas un seul instant on n'avait dérogé aux lois de l'étiquette; en revenant au palais on n'avait pas à reprendre, sur le seuil, l'air d'apparat qu'on n'avait jamais quitté, et pour saluer les dames de la cour le roi n'avait pas besoin de recomposer le sourire qui n'avait point cessé d'errer sur ses lèvres.

Ainsi Louis XIV portait déjà partout son esprit de régularité et de faste; dans les plus petites choses il voulait qu'on reconnût le sceau de la majesté royale. La monarchie était à ses yeux une religion dont il était lui-même à la fois le dieu et le prêtre; plein de cette idolâtrie il ne croyait pas qu'il pût rien faire qui fût indifférent, et la moindre de ses actions lui paraissait solennelle et sacrée.

Du reste, la chasse a toujours été une affaire importante pour les rois de France; c'était pour eux une tradition des anciens jours, un ressouvenir des forêts de la Germanie, d'où les ancêtres étaient sortis. On comprend bien que Louis XIV ait voulu consa-

crer, par un cérémonial particulier, cet exercice favori des chefs qui amenèrent les Francs sur la terre gauloise. Lorsqu'il entendait les cors retentir autour de lui, le hennissement des chevaux leur répondre, les meutes innombrables se précipiter de toutes parts sur le cerf, et le pauvre animal effaré fendre comme un trait l'air, les broussailles, les étangs, et jeter un lointain et mortel cri de douleur sous la balle royale qui l'avait frappé, il pouvait se reporter, par la pensée, au temps où ses prédécesseurs chassaient dans les bois de la Souabe, et se figurer qu'il rendait hommage au génie de la monarchie.

Le cérémonial de la chasse royale, imaginé par Louis XIV, a été scrupuleusement respecté par ses successeurs; tous les cas avaient été prévus, toutes les règles ont été observées. Napoléon lui-même, lorsqu'il voulut établir sous un nom nouveau le despotisme monarchique, se soumit avec une complaisance puérile aux prescriptions de cette étiquette surannée. Un jour, dans les dernières années de l'empire, on entendit crier: « Tayaut! tayaut! » dans le bois de Boulogne; la foule se rassemble à la Porte-Maillot, vers laquelle les piqueurs se dirigeaient. Un cerf tout sanglant sort des taillis et vient expirer au pied d'un arbre; on l'avait blessé en voulant le pousser hors du bois pour le jeter devant l'empereur qui l'attendait. Mais c'était la règle que, dans la chasse royale, la bête ne devait mourir que de la main du roi; il fallait donc que l'empereur fît essuyer son feu à celle-ci. Les valets font aussitôt ranger la foule sur deux lignes; Napoléon s'avance, et, de cette main qui traça tant de plans de batailles et qui signa tant de traités glorieux, il déchargea sa carabine, à six

pas, dans le ventre d'une bête morte. Parmi la foule qui l'entourait il y avait un jeune homme qui n'était encore que commis obscur dans un ministère, et qui depuis est devenu un grand poëte et l'un des esprits les plus élevés et les plus politiques de notre siècle. Ce jeune homme s'appelait Béranger; il voyait Napoléon pour la première fois; c'était une singulière occasion pour faire connaissance avec le héros d'Aboukir et de Marengo.

Si la chasse de Louis XIV ne ressemblait plus à celle de Louis XIII, ce n'est pas seulement que les goûts de ces deux hommes fussent différents; les temps aussi étaient bien changés et les événements avaient amené de grandes innovations dans les mœurs et dans le gouvernement de la France. Entre les deux chasses il s'était passé bien des choses importantes: le peuple avait voulu faire une révolution, mais il l'avait manquée, et la monarchie était parvenue à la tourner à son profit.

Louis XIII avait suivi de près Richelieu dans la tombe, comme s'il était de la destinée du roi d'obéir en tout à celle du ministre, et de ne pouvoir être affranchi de sa domination même par la mort. Il avait laissé deux princes en enfance, et, pour administrer l'État pendant la minorité de son successeur, une femme qui n'avait pas attendu d'être régente pour montrer son humeur et la manière dont elle entendait le pouvoir. Anne d'Autriche avait été élevée à l'école de Marie de Médicis, qui, en la mettant dès l'origine dans ses intérêts, avait eu le temps de façonner son caractère et de former ses idées; une Espagnole ne devait pas avoir de la peine à comprendre une Italienne, elle devait même pousser plus loin encore les théories de puissance absolue et de despotisme.

Ces deux femmes ensemble s'accoutumèrent à regarder le royaume de France comme une maison où elles devaient commander sans contrôle et sans obstacle. Il est rare que les femmes qui ont été investies de l'autorité ne l'aient point portée au plus haut point où elles pouvaient atteindre; ces êtres faibles, que nous croyons faits pour obéir, deviennent ordinairement plus impérieux et plus forts que nous lorsque les circonstances mettent le gouvernement dans leurs mains.

Si Marie de Médicis n'avait point conservé sur son fils l'autorité qu'elle avait eue dans les commencements, c'est qu'elle avait voulu qu'elle fût publique et violente. Anne d'Autriche, qui fut témoin de sa disgrâce et qui la sut éviter, prit exemple sur elle; pour mieux réaliser les souhaits de son ambition, elle commença par les maîtriser et par traiter avec eux. Elle comprit que Marie de Médicis s'était perdue pour avoir voulu chasser Richelieu après avoir fait sa fortune; aussi, loin de vouloir détruire celle de Mazarin, qui aspirait à succéder au cardinal-ministre, et qui, marchant en tout sur ses traces, n'avait pas manqué de se rendre redoutable à la reine, elle lui donna sa pleine confiance au moment où l'on croyait qu'elle allait le punir, par une défaveur publique, des hostilités qu'il lui avait montrées; elle resserra cette union par les liens les plus intimes et les plus forts, de manière à la rendre indissoluble. Quand elle eut ainsi obligé son rival à être son serviteur et partagé sa toute-puissance pour l'affermir, elle songea à réaliser, au profit de la royauté, les plans de nivellement et d'unité que Richelieu avaient conçus dans l'intérêt de la nation.

Mais les temps devenaient difficiles. L'Europe entière était en feu; la réforme qui avait agité la France au siècle précédent bouleversait dans ce moment l'Allemagne, toujours lente à s'ébranler, mais toujours terrible au combat. Il y avait près de trente ans que la guerre durait; le sort des autres nations et l'équilibre du monde moderne dépendaient de ces interminables batailles. La France était intéressée à y prendre une part active. Henri IV, qui détermina tout le mouvement politique de son siècle, avait décidé d'intervenir au-delà du Rhin, et c'était pour l'arrêter que la maison d'Autriche lui avait envoyé Ravaillac. Mais Richelieu n'avait point laissé son projet inaccompli; il avait eu soin que les troupes françaises se joignissent contre la maison de Charles-Quint aux attaques des Saxons et ensuite à l'invasion des Suédois. Toutes ces campagnes d'Allemagne avaient vidé les coffres de l'État; les négociations et les besoins secrets de la diplomatie avaient épuisé son crédit. Mazarin restait donc chargé d'une double et terrible tâche; il fallait qu'il terminât la guerre de Trente-Ans à l'avantage de la France et qu'il réparât la ruine des finances publiques.

D'autres questions politiques venaient compliquer ces embarras. Je ne sais quel épanouissement de liberté inouïe se faisait chez les autres peuples; des idées jusqu'alors inconnues, secondées par les événements, surgissaient de toutes parts: la Hollande avait constitué sa démocratie malgré les efforts de l'Espagne; l'Angleterre avait proclamé la république et osé dresser l'échafaud pour un roi; au même temps, à Naples, un pêcheur avait été investi de la souveraineté, et avait gardé pendant quelques jours

la pourpre royale sur ses épaules populaires; enfin le trône de Portugal s'était relevé comme pour servir de contre-poids au despotisme espagnol, qui, au commencement du siècle, menaçait encore de dominer l'Europe entière. Le retentissement de toutes ces grandes et nouvelles choses se fit sentir en France, et la Fronde éclata.

La Fronde n'était pas seulement une guerre de chansons; c'était une révolution populaire dans son principe, qui pouvait être grave dans ses résultats et qu'on n'a prise en plaisanterie que parce qu'elle a échoué. Elle souleva des passions vives, fit sortir de la foule des personnages extraordinaires, et développa des idées qui, après avoir été obligées de se travestir sous des formes détournées, finirent cependant par triompher.

Toute la littérature du grand siècle se trempa dans ces orages et y prit cette connaissance vraie des affaires et des hommes qui la distingue éminemment. La Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*, était un des héros de la Fronde; Pascal s'inspira d'elle, Molière commença pendant qu'elle régnait et fut bientôt un admirable représentant de son esprit, Saint-Évremont lui dut son enjouement et son exil, Bussy-Rabutin le feu de son audace, madame de Sévigné les grâces vives de sa causerie, La Fontaine les libertés et la profondeur de sa raison. Corneille, qui jusque-là avait peint les personnages les plus héroïques de l'antiquité et des temps modernes, apprit d'elle à mettre en scène les intrigues de cour et à développer les discussions politiques; Boileau lui-même, qui travaillait alors chez maître Patru, Frondeur passionné, puisa dans ses troubles un sentiment démocratique qui

ne s'effaça jamais entièrement de son âme et qui produisit l'épître à Dangeau sur *la noblesse*, œuvre presque aussi hardie que le *Tartufe;* Bossuet put juger, pendant ses alternatives, du néant de toutes les grandeurs que son éloquente voix accompagna plus tard dans la tombe. Ainsi la Fronde fut une excellente école où s'éleva tout ce que le génie de la nation a produit de plus grand et de plus beau. La Fronde ne mourut donc pas; elle continua à vivre dans toute la littérature française.

Mais en énumérant les hommes que la Fronde a formés, nous en avons oublié un, Louis XIV! L'insurrection et la guerre civile se chargèrent de faire l'éducation de ce prince que sa mère et le cardinal négligeaient beaucoup. Contraint par l'émeute à fuir de Paris, il vit le sort de sa couronne remis au hasard des combats et la monarchie réduite à deux doigts de sa perte. Un moment il put douter s'il finirait sa vie sur le trône ou hors de France. L'épée de Turenne décida la question à Gien et rouvrit au roi le chemin de Paris que Condé venait lui disputer. Au milieu de ces chances extrêmes, Louis XIV put s'instruire dans le gouvernement; mais il ne profita des leçons qu'il leur dut que pour léguer des dangers plus grands à ses successeurs.

Louis XIV se montra de bonne heure jaloux de l'exercice de l'autorité royale; il voua une haine implacable, non-seulement aux factions qui avaient voulu porter atteinte à ses prérogatives, mais encore aux grands personnages qui la voulaient servir avec trop d'éclat. Après que les dissensions eurent été apaisées dans la nation, il s'attacha à les rendre impossibles à la cour. Pour cela faire, il voulut tout niveler sous lui et soumettre à une

même obéissance le peuple, les grands seigneurs et les ministres. Les ministres avaient fait de la monarchie ce qu'elle était; ils l'avaient élevée sur les ruines de l'aristocratie; à leur tour ils allaient être immolés au salut de cette insatiable puissance. Louis XIV pensait que la royauté n'était rien si la personne du roi n'était pas tout; il ne pouvait souffrir qu'il y eût dans la nation d'autre existence nécessaire que la sienne, et lorsqu'il eut pris cette délibération avec lui-même, il s'écria un jour dans la solitaire exaltation de son orgueil : « L'État, c'est moi! »

Cependant Mazarin, tant qu'il vécut, conserva le titre de premier ministre et les apparences de la toute-puissance. Le traité des Pyrénées qu'il signa et qui donna à la France, parmi les monarchies européennes, le rang que l'Espagne avait sous Charles-Quint, le rendit jusqu'au dernier jour l'arbitre suprême du gouvernement. Mais la reconnaissance pesait à Louis XIV si elle le contraignait à la soumission, et lorsque enfin Mazarin fut mort, le 9 mars 1661, il se trouva heureux d'être seul et souverain maitre. Il tint aussitôt avec Fouquet, Letellier et Lyonne, un conseil qui dura trois jours. La reine-mère n'y fut pas appelée; elle ne dissimula point son dépit et dit tout haut: *Je me doutais bien qu'il serait ingrat et voudrait faire le capable.*

Mais il ne manquait pas d'ambitions qui se remuaient avec plus ou moins d'éclat pour se saisir de la place que Mazarin laissait vacante. On pensait que la volonté de gouverner par lui-même, que Louis XIV avait montrée, ne tiendrait pas longtemps; on savait quel empire l'amour avait pris sur lui; on citait le nom de toutes les femmes qu'il avait aimées, et on comptait sur

les maitresses qui avaient déjà remplacé la reine dans son cœur pour le détourner des affaires et pour éteindre dans le plaisir ses grandes résolutions.

Parmi les hommes qui aspiraient a attirer à eux la direction du pouvoir, il y en avait deux qui avaient plus de chances que les autres. L'un était déjà tout-puissant; il avait rendu de grands services pendant les troubles de la Fronde; il avait relevé le crédit de l'État en compromettant tous ses biens; il était surintendant général des finances et disposait du trésor personnellement par sa signature, sans contrôle; il n'avait donc plus qu'un pas à faire et qu'un degré à monter pour arriver au but de ses désirs, et il semblait que, si quelqu'un devait succéder a Mazarin, c'était Fouquet.

Mais il y avait dans les bureaux, et presque dans la maison du cardinal, un homme encore obscur, qui s'appelait Colbert; pendant la Fronde il avait rendu des services, non pas à l'État mais au cardinal, qui en mourant l'avait nommé son exécuteur testamentaire et l'avait recommandé au roi. Il n'avait pas de titre public ni de responsabilité officielle; c'était un de ces esprits à qui Dieu donne l'intelligence qui conçoit les idées, et la faiblesse qui fait qu'on aime mieux les réaliser sous le nom d'autrui que sous le sien; instrument précieux pour un maître qui voulait garder les apparences du pouvoir. Du reste, il était fin et sec comme tous les gens qui n'ont pas l'audace de leur génie et qui savent qu'ils ont besoin de plier pour faire triompher leurs projets. Colbert avait appris de Mazarin à dissimuler; il vit l'ambition de Fouquet, jugea le caractère du roi, et attendit.

Cependant Fouquet songeait aux moyens de gagner les bonnes grâces de Louis XIV comme il avait conquis autrefois celles de la reine-mère. Il pensa réussir en s'abandonnant de plus en plus aux prodigalités et à la magnificence dont Anne d'Autriche avait pour ainsi dire apporté le goût en France. Que pouvait-il faire de mieux pour plaire à un roi jeune, qui s'annonçait avec un tempérament fougueux et sur qui la volupté avait eu déjà tant de prise? Il voulut l'entourer de toutes les séductions du luxe et des arts; protecteur généreux de la littérature nouvelle qui succédait aux coteries de l'hôtel de Rambouillet, il pouvait disposer des meilleurs et des plus élégants esprits qui faisaient l'ornement de la France; il pouvait mettre aux pieds de Louis XIV la clientelle de beaux génies et de grands artistes qu'il avait rassemblée, et lui offrir la perspective d'arriver à la postérité, couronné de cette glorieuse auréole poétique qui ceint le front de Périclès, d'Auguste et de Léon X. Tout en lui préparant cette illustration, il pouvait être le serviteur de ses plaisirs et les partager; n'avait-il pas tous les goûts qui convenaient au ministre d'un roi de vingt-trois ans? ne pouvait-il pas faire avec lui assaut de luxe et de galanterie? ne semblait-il pas que le caractère de Fouquet eût été composé tout exprès pour la situation dans laquelle il se trouvait?

Si Louis XIV avait subi la domination de Fouquet, quelle eût été la physionomie générale de son siècle? Le génie de La Fontaine, poëte favori du surintendant, en donne à peu près la mesure. Dans cette époque, La Fontaine eût disputé la prééminence à Boileau et l'eût sans doute emporté sur lui. La poésie

se fût façonnée à son exemple qui est resté sans imitateurs; elle eût été plus galante, plus inventive, moins sèche, plus fidèle à la langue de Marot et de Montaigne; l'époque tout entière, comme la poésie, eût été plus semblable au seizième siècle, et en eût conservé davantage les naïves traditions. Mais le dix-septième siècle avait autre chose à faire que de copier son devancier.

Fouquet était en grande faveur, mais il méditait de mettre le comble à sa fortune. Il voulut décider sa destinée promptement, par un coup d'éclat qui l'élèverait au-dessus de tout le monde et qui fixerait irrévocablement sa place au premier rang. Il prit un parti conforme en tout à son caractère, et c'est par une fête que cet homme magnifique crut qu'il arriverait à la toute-puissance. Il y avait à peine quatre mois que Mazarin était mort, lorsqu'il invita le roi et la cour à un divertissement qu'il avait préparé dans son château de Vaux. Ce château, que le surintendant venait de faire construire dans le voisinage de Melun, avait une si grande réputation de richesse et d'élégance qu'on assurait que Saint-Germain et Fontainebleau n'en approchaient pas : il avait coûté dix-huit millions. Les jardins étaient l'essai d'un jeune homme qui s'appelait Le Nôtre, et qui promettait de surpasser en ce genre les Italiens qui paraissaient l'avoir poussé à la perfection; jamais on n'avait rien vu de si majestueux et de si grandement réglé. Quant au château, on y avait prodigué les marbres, les balustrades, les colonnes : c'était un prodige de luxe et de nouveauté. Un peintre, jeune aussi, récemment arrivé de Rome, et qui s'appelait Charles Lebrun, en

avait orné l'intérieur : on disait que les tableaux qu'il y avait faits allaient déterminer une révolution dans l'art et créer enfin une véritable école de peinture que la France pût opposer aux glorieuses écoles des nations étrangères.

C'est dans la soirée du 17 août 1661 que la cour rendit visite à ce château. Le roi, la reine-mère, Monsieur, Madame, quantité de princes et de seigneurs s'y trouvèrent ; la reine n'y put venir à cause de sa grossesse. On commença par visiter les jardins ; la cour regarda avec un grand plaisir les eaux, à qui l'on avait donné des formes très variées et très agréables. Il semblait que le roi partageât le contentement général ; cependant il s'était arrêté devant les armes de Fouquet qui se voyaient partout et qui portaient un écureuil avec cette devise : *Quò non ascendam?* et tout en continuant sa promenade au milieu des gerbes d'eau qui jaillissaient de toutes parts et des courtisans qui se récriaient qu'on n'avait jamais rien vu d'aussi beau, il s'adressait à lui-même la parole et conversait avec son secret génie :

« Quoi ! je ne serais pas maître, je ne serais pas sans rival, je ne serais pas roi ! Je souffrirais un luxe plus grand que celui de ma cour, un palais plus somptueux que les miens, un homme plus riche que moi ! Je subirais la tutelle d'un prodigue, et j'accepterais ces honteuses chaînes dans lesquelles on veut m'enlacer !

« Non, je serai roi, je serai seul dans mon royaume... Il me semble qu'on m'ôte ma puissance quand sans moi on en peut avoir... Tout ce qui se trouve dans l'étendue de mes États, de quelque nature qu'il soit, m'appartient à même titre. Il faut

que tout ce qui est en France soit à moi ou ne soit pas. Les deniers qui demeurent entre les mains des trésoriers, ceux que je laisse dans le commerce de mes peuples sont à moi aussi bien que ceux que je tiens dans ma cassette. Je suis seigneur absolu, et j'ai naturellement la disposition pleine et libre de tous les biens qui sont possédés, aussi bien par les seigneurs que par le peuple. Ils ont la possession, moi, j'ai la propriété. La vie même de mes sujets est mon propre bien, et je ne dois la conserver que parce qu'elle m'appartient... Que ferai-je donc de la vie et des biens de cet homme-ci qui ose se croire mon égal?

« Je suis la nation entière et chaque particulier ne représente qu'un seul individu envers moi qui les représente tous. Qu'ai-je besoin des lois? qui pourrait me les imposer? La nation ne fait pas corps en France; elle réside tout entière dans ma personne... Comment donc traiterai-je cet atome qui ose se comparer à l'univers?

« L'assujettissement qui met le souverain dans la nécessité de prendre la loi de ses peuples est la dernière calamité où puisse tomber un homme de notre rang; mais celle qui nous peut forcer à avoir un premier ministre n'est guère plus tolérable... Non, je ne la subirai pas; je te briserai toi et les tiens, je ruinerai ta maison, je ferai ton palais désert; l'herbe poussera sur le monument que tu voulais élever jusqu'au ciel... Toi et ta demeure anéantis, je ne serai pas encore assez vengé; je veux effacer jusqu'au souvenir de ton luxe, de ta fête et de ton château... Non seulement je serai roi, mais je serai le plus grand roi qui ait été, je déploierai les plus magnifiques pompes que l'œil humain ait

vues; je donnerai des fêtes plus belles que tout ce que les poëtes ont rêvé; je bâtirai des palais plus splendides que ceux que la féerie pourrait réaliser; je créerai, par ma seule force, tout un monde qui ne relèvera que de moi et où je serai maître absolu! »

On a écrit que Colbert, qui était présent à cette fête, y donna avis à Louis XIV que Fouquet avait proposé deux cent mille francs à mademoiselle de La Vallière pour faire succomber sa vertu. Le roi aimait dès lors cette demoiselle; néanmoins il contint encore sa colère qui était au plus haut point; il mangea de fort bonne grâce au souper qui fut servi après la promenade et dont madame Fouquet fit les honneurs d'une manière parfaite. Après le souper il se rendit avec un visage très serein à la comédie qu'on avait apprêtée et pour laquelle on avait dressé le théâtre au bas d'une grande allée de sapins. Torelli en avait fait les machines et Lebrun avait bien voulu en peindre lui-même les décorations.

Molière donna la première représentation de sa comédie des *Fâcheux;* Pélisson, qui était employé dans les bureaux de Fouquet, en avait fait le prologue. La comédie eut un grand succès; Ménage trouva que c'était une des plus belles que Molière pût écrire; les vers en étaient parfaits, les caractères heureux et vivement tracés. Le roi fut très charmé, il voulut en témoigner sa satisfaction à Molière, et comme il le complimentait, M. de Soyecourt, le plus grand chasseur de France, venant à passer, il ajouta: *Voilà un original que vous n'avez pas encore copié!* Molière prit dans cette indication le sujet de la nouvelle scène

du chasseur qu'il voulut ajouter à sa comédie et il se mit aussitôt a y travailler.

Dès que le spectacle fut terminé on courut au feu qui fut très admiré. Pendant que les pétards combattaient avec l'eau des bassins et que les fusées se frayaient dans l'air mille chemins étincelants, La Fontaine, rangé dans un coin, songeait au plaisir qu'il aurait à écrire les détails de ces fêtes à son ami de Maucroix qui était à Rome; il assemblait déjà les rimes dont il voulait accommoder sa prose çà et là, et il rêvait pour son cher protecteur « une fortune à lasser la renommée. » Tout à coup au bruit du feu succéda celui des tambours; car le roi voulant s'en retourner à Fontainebleau cette nuit, les mousquetaires avaient été commandés. Toutefois Louis XIV ne montra rien qui pût dissiper les naïfs enchantements du bonhomme; avant de partir il pria Fouquet d'être du voyage que la cour allait faire en Bretagne.

Le surintendant s'y rendit, il fut arrêté à Nantes quelques jours après, transféré successivement à Angers, à Vincennes, et enfin à la Bastille. Son procès fut fait au Parlement, pardevant une chambre composée des parents et des amis de Colbert. L'instruction dura trois ans; au bout de ce temps Fouquet fut condamné au bannissement. Louis XIV ne se laissa fléchir ni par les prières de mademoiselle de La Vallière ni par les vers de La Fontaine. Il avait dit: « Si on prononce la mort, je laisserai faire. » Il trouva que les parlementaires avaient mal servi sa colère; il aggrava la peine et changea le bannissement en une prison rigoureuse et éternelle. Avant que d'y être conduit,

Fouquet put apprendre que le roi venait de donner des ordres pour faire que Versailles surpassât, non-seulement le château de Vaux, mais tous les palais du monde; que Le Nôtre avait été chargé de dessiner les jardins et Lebrun de décorer les appartements; qu'on avait déjà donné dans ce palais des fêtes sans pareilles pour lesquelles Molière avait fait aussi des comédies, et qu'enfin Louis XIV avait concentré autour de sa personne tout cet éclat du luxe, de l'art et du génie que le malheureux surintendant avait eu la coupable pensée de vouloir partager avec lui.



V

MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE

Rendez-vous à Versailles. — Les filles de la reine. – Olympe et Marie Mancini. — Henriette d'Angleterre. — Le bosquet. — Les couches. — Bussy-Rabutin. — Les plaisirs de l'île enchantée. — Louis XIV et Molière. — La paix et la guerre. — Retraite de la duchesse de la Vallière.

L'amour de Louis XIV pour mademoiselle de La Vallière fut d'abord tenu secret; le mystère dont on l'enveloppa fut cause que le roi fit de fréquentes promenades à Versailles. Sous prétexte de visiter les constructions qu'il avait ordonnées, il se dérobait à la cour et venait au rendez-vous qu'il avait donné ou reçu. Les charmants souvenirs dont il peuplait le château l'y rap-

pelaient souvent; quelquefois il y prolongeait son séjour, et il y passa plusieurs fois des saisons entières. La cour alors n'y était pas nombreuse ni à son aise; mais il savait tirer parti de cette gêne pour être heureux. Ainsi ce palais fut inauguré par une passion pleine de fraicheur, de scrupule et de noblesse. Dès l'origine l'amour s'y établit en maître à côté du trône; mais il n'y ramena jamais ces premiers jours de bonheur élevé et de voluptés combattues.

Louis XIV n'en était pas au début de ses galanteries; il avait eu déjà de nombreuses bonnes fortunes dont le vieux château de Saint-Germain garde encore les traces. Il avait adressé ses hommages aux filles de la reine; il trouvait parmi elles des facilités qui ne le rebutaient pas; et, même lorsque des passions violentes s'étaient emparées de son cœur, il ne cessait pas de chercher de temps à autre aventure de ce côté. Madame de Navailles, qui, en qualité de dame d'honneur, avait la surveillance des filles de la reine, apprit qu'on avait secrètement percé une porte dans leur chambre, qui donnait sur un petit degré par lequel le roi y montait la nuit, et que le jour cette porte était cachée par le dossier d'un lit. Elle tint sur cela conseil avec son mari, et, après avoir prévu toute la colère qui les allait assaillir, elle prit si bien son temps pendant le jeu et le souper de la reine que la porte fut exactement murée et qu'il n'y parut pas. La nuit, le roi, pensant entrer par ce petit degré, fut bien étonné de ne plus trouver de porte; il tâte, il cherche, il ne comprend pas comment il s'est mépris, et découvre enfin qu'elle est devenue muraille. Le lendemain il envoya demander à M. et à madame de Navailles la

riette d'Angleterre, petite-fille d'Henri IV, fille de Charles Ier, avait été mariée à Monsieur, duc d'Orléans. Mais le frère du roi avait poussé jusqu'à la plus honteuse débauche ce goût du plaisir que le sang d'Anne d'Autriche avait transmis à ses enfants. Délaissée par son mari, Henriette n'avait reçu ni de la nature ni de l'éducation ce qu'il fallait pour résister à l'influence d'une cour galante. Elle accueillit l'amour du roi; mais comment soustraire aux yeux de la cour et de la reine-mère, qui avait de bonnes raisons pour tout soupçonner, cette intrigue dont tant de motifs aggravaient la faute? Il fut convenu entre les deux amants que, pour expliquer ses assiduités auprès de sa belle-sœur, le roi feindrait de s'attacher à l'une des filles d'honneur de cette princesse.

Cependant, après une fête magnifique, un soir, assez tard, Louis XIV parcourait avec Beringhen, son premier écuyer, le parc de Fontainebleau; il avait vu quatre filles de Madame se diriger vers un bosquet; il les suivit et se cacha derrière un arbre d'où, s'il ne voyait pas les jeunes personnes, il pouvait au moins entendre leur conversation. Elles se récriaient sur la magnificence du ballet qu'elles venaient de voir, et partageaient leur admiration aux seigneurs qui y avaient dansé; l'une préférait le marquis d'Alincourt, l'autre M. d'Armagnac, celle-ci M. de Guiche; on parla de tout le monde, excepté du roi. Il y avait une de ces quatre demoiselles qui n'avait rien dit et qui rêvait à l'écart. On la pressa de donner son avis : « Hélas! dit-elle en laissant échapper un soupir, est-il possible qu'on puisse voir ces hommes quand ils sont auprès du roi?—Il faut donc, s'écrièrent

ses compagnes, être roi pour vous plaire? — Non, répondit-elle, la couronne n'ajoute rien aux charmes de sa personne; elle en diminue même le danger : il serait trop redoutable s'il n'était pas roi! » Louis ne se fit pas voir; mais toute la nuit il entendit le son de cette voix qui l'avait préféré à tous les hommes. Le lendemain il courut chez Madame. Il aperçut parmi ses filles une physionomie noble, douce, si intéressante qu'il souhaita lui devoir ce qu'il avait entendu la nuit précédente. Avec quelle joie il reconnut la voix qui avait éveillé au fond de son cœur un sentiment jusqu'alors inconnu! Cette demoiselle s'appelait Louise-Françoise de la Beaume Leblanc de La Vallière; elle était née en Touraine, le 6 août 1644, de parents peu fortunés et de petite noblesse. Ce fut elle que le roi choisit pour couvrir la cour qu'il faisait à sa belle-sœur.

Mademoiselle de La Vallière n'était pas de ces beautés toutes parfaites qu'on peut admirer sans les aimer; elle avait le teint beau, les cheveux blonds, le sourire agréable, les yeux bleus, le regard si tendre et en même temps si modeste qu'il gagnait le cœur et l'estime au même moment. Ces qualités étaient mêlées de défauts qui ajoutaient quelque chose de piquant à ses grâces; elle était d'une taille médiocre, elle boitait, elle avait la bouche grande, elle était marquée de la petite vérole. Elle avait l'esprit solide, orné et vif; mais il paraît qu'elle ne se mettait pas en peine de ces ingénieux détours de la pensée et de ces raffinements de vue et d'ambition qui étaient alors en grande mode; elle était sincère, fidèle, éloignée de toute coquetterie, et plus capable que personne d'un grand attachement. Elle était plus

attentive à songer à ce qu'elle aimait qu'à lui plaire, toute renfermée en elle-même et dans sa passion, qui a été la seule de sa vie.

Telle était la femme qui occupa la pensée de Louis XIV aux meilleures années de sa vie; c'était pour elle qu'il voulait orner Versailles; c'était elle qui était l'âme de tous les enchantements qu'il prodiguait dans ce palais féerique qui commençait à sortir de terre. Mais, comme toutes les magiciennes, elle demeurait invisible. Louis XIV eût bien voulu déclarer l'amour qu'il avait pour elle; mais il en était encore à forcer le sien à se livrer. Prête à succomber, et préférant l'honneur à cette passion, qui était pourtant si profonde et si ardente en son cœur, La Vallière quitta la cour et alla s'enfermer dans un couvent à Chaillot. Louis ne tarda pas à l'y suivre. Il arrive, demande La Vallière, et lui dit : « Vous avez bien peu de soin de ceux qui vous aiment! » La Vallière ne répond que par ses larmes; le roi l'arrache malgré elle de cette retraite, la ramène en triomphe, et prie Madame, en la lui présentant, de la considérer à l'avenir comme une fille qui lui était plus chère que la vie. « Oui, lui répond Henriette avec l'ironie que la jalousie lui inspirait, je la traiterai comme une fille à vous. » Vaincue enfin, La Vallière refuse encore de couvrir sa faiblesse des titres éclatants par lesquels Louis XIV veut rendre son amour public; tandis que les rivales vont en foule au-devant de cette honte officielle, elle cache de plus en plus son bonheur traversé par les remords. Elle met toujours l'honneur avant toutes choses, et s'expose à mourir plutôt que de laisser soupçonner sa fragilité.

Pour ôter tout soupçon à la reine, devant laquelle elle ne paraissait jamais sans trouble et sans émotion, elle avait pris un appartement par lequel il fallait que cette princesse passât pour aller à la messe. Le 2 octobre 1666, à minuit, La Vallière avait mis au monde son premier enfant que le roi avait reçu dans ses bras; midi approche; la reine va passer pour se rendre à la chapelle. Que faire? La Vallière fait garnir son appartement de tubéreuses, de fleurs d'oranger, et d'autres odeurs mortelles pour les femmes en couche, et n'est point encore contente de ce terrible expédient. La reine entre; on lui apprend que La Vallière a été toute la nuit tourmentée d'une violente colique; elle s'approche du lit, couverte d'une jupe parfumée de peaux d'Espagne, elle s'y arrête, et entretient la malade de son état. Le bruit se répand à la cour que la favorite est accouchée, et c'est la reine elle-même qui le détruit en contant ce qu'elle a vu. Le lendemain, La Vallière se lève, s'habille et reçoit la reine lorsqu'elle va à la messe et lorsqu'elle en sort.

Cependant la modestie de cette femme aimable fut moins épargnée que l'orgueil des favorites sans vergogne qui lui succédèrent. Il lui arriva, pour comble de malheur, qu'un esprit sans modération vint jeter au travers de ses amours les spirituelles boutades de son humeur entreprenante. Le comte Bussy-Rabutin, qui aurait admirablement trouvé l'emploi de son génie à la tête d'une armée et au milieu des aventures de la guerre, étant condamné à l'oisiveté par la paix, chercha d'autres périls qui pussent satisfaire son tempérament audacieux et remuant; il se mit donc à écrire les anecdotes amoureuses de son temps avec toute

la crudité d'un soldat; il dévoila les galanteries les plus secrètes de la cour, et prit la liberté, alors inouie, de placer au premier rang l'amour du roi pour mademoiselle de La Vallière. Il ne se borna pas au rôle d'historien; non content d'être indiscret, il se permit l'ironie, et sur l'une des passions les plus vraies et les plus réservées de cette époque, il épancha toute la verve et tout le persiflage de son esprit militaire. La Bastille punit l'auteur de l'*Histoire amoureuse des Gaules*, mais elle ne put étouffer le scandale qu'il avait soulevé; ne sachant comment l'effacer, le roi voulut le légitimer. Il força mademoiselle de La Vallière à prendre un logement à l'hôtel Biron qu'il lui donna; il acheta pour elle la terre de Vaujour en Touraine et la baronnie de Saint-Christophe en Anjou; il lui conféra le titre de duchesse, et reconnut mademoiselle de Blois qu'il avait eue d'elle. Mais tant d'honneurs, au lieu de la rassurer, ne faisaient que la troubler davantage; elle était tentée de se plaindre d'être trop aimée, elle qui croyait habituellement ne pas aimer assez. « Elle était honteuse d'être maîtresse, d'être mère, d'être duchesse, a dit madame de Sévigné, et jamais il n'y en aura sur ce moule. »

Louis XIV emprunta à l'amour de mademoiselle La Vallière une exaltation chevaleresque qu'il n'avait point encore montrée, et un élan de grandeur qu'il ne poussa jamais plus loin. Il fit pour elle, à Paris, dans la cour des Tuileries, un carrousel magnifique qui dura plusieurs jours. Mais c'est à Versailles qu'il donna les plus beaux divertissements dont son règne ait laissé le souvenir. La Vallière en était encore l'objet secret; Anne d'Autriche, Marie-Thérèse et Henriette s'attribuaient l'honneur de

ces fêtes, qui s'adressaient à une jeune fille que l'amour avait élevée au-dessus d'elles.

Le mercredi 7 mai 1664, la cour arriva à Versailles pour jouir des fêtes qu'on y avait préparées. L'idée en avait été donnée par le duc de Saint-Aignan; un Italien nommé Vigarani s'était chargé d'en achever le plan avec lui : l'imagination de l'Arioste devait en faire tous les frais. Comme par enchantement Versailles devint le palais d'Alcine, et les seigneurs de la cour furent transformés en paladins. Ces divertissements composèrent ainsi une sorte de grand poëme dramatique qu'on joua pendant trois jours, et auquel on donna pour titre : *les Plaisirs de l'Ile enchantée.*

Le premier acte ou la première journée de ce drame offrit aux yeux de la cour un carrousel magnifique. La lice était dans un bosquet où de grandes allées aboutissaient, entre de hautes palissades, par quatre portiques de trente-cinq pieds d'élévation, ornés de plusieurs festons enrichis d'or et de diverses peintures avec les armes de Sa Majesté. Les dames étaient assises sous des arcs de triomphe qui garnissaient les côtés. Le roi, portant le costume de Roger, et tout couvert de diamants, fit son entrée, précédé des hérauts d'armes, des pages et des écuyers, tous richement équipés, et suivi des chevaliers qui devaient lui disputer le prix. Après la cavalcade on vit paraître un char colossal, représentant celui du Soleil entouré des Ages d'or, d'argent, de fer et d'airain, des Saisons, des Heures, etc... Les plus importants de ces personnages mythologiques vinrent tour à tour débiter aux reines des vers que le président de Périgny et Bense-

d'un bouffon, et, pour qu'on doutât moins de l'analogie, il en voulut remplir le rôle. Mais il prit soin de faire dire à la cour quelle espèce de bouffon il était :

> Par son titre de fou tu crois bien le connaître ;
> Mais sache qu'il l'est moins qu'il ne le veut paraître,
> Et que, malgré l'emploi qu'il exerce aujourd'hui,
> Il a plus de bon sens que tel qui rit de lui.

Voilà comment Molière comprenait sa dignité ! Commandé pour divertir les courtisans, il sentait qu'il méritait tout autre chose que la gaîté qu'il inspirait ; du haut du théâtre sur lequel il grimaçait par ordre du roi, il promenait l'œil d'un philosophe sur la foule brillante qui l'applaudissait ; et, entre deux éclats de rire, il lui adressait à la dérobée un mélancolique regard qui semblait lui dire : «Tu es plus folle que moi !» Et c'est ainsi que sont les poëtes ! Le monde les estime selon le degré d'amusement qu'ils lui procurent. Mais ces bouffons dont on accueille toutes les paroles par un sourire sont les plus sérieux et souvent les plus tristes des hommes ; c'est dans leur âme que les maux de la société font leurs plus profondes blessures, et la raison dernière de toutes choses est en eux.

La troisième journée de la fête se passa autour de l'étang dans lequel s'élevait le palais d'Alcine. Le temps se montra un peu contraire ; il fit un grand vent qui faillit empêcher les divertissements qu'on attendait. Mais on plaça, presque en un instant, de hautes toiles et des bâtiments de bois qui abritèrent les spectateurs, et à la place des quatre mille bougies qui ne pouvaient ré-

sister au vent, on alluma un nombre prodigieux de torches et de flambeaux de cire blanche. C'est au milieu de cette illumination extraordinaire que le palais d'Alcine montra ses enchantements à la cour, et finit par vomir un magnifique feu d'artifice qui éclaira sa destruction.

Les plaisirs de l'île enchantée furent terminés à ce point; mais le roi voulut prolonger encore les fêtes, et il retint la cour. Le lendemain, qui était samedi, 10 mai, il fit courir *la teste*, sorte de jeu nouveau qui était venu d'Allemagne : la lice fut placée dans la cour de marbre; la reine elle-même fournit le prix, qui était une rose de diamant. Les dames se mirent au balcon, et, appuyées sur la balustrade de fer doré qui faisait alors le tour du palais, elles jugèrent des coups. Au premier assaut le roi fut vainqueur; il proposa de nouveau le prix qu'il avait remporté; le marquis de Coaslin le gagna au marquis de Soyecourt.

La matinée du dimanche se passa en causerie; on parla des coups de la veille, et on fit un pari pour le lendemain; puis on alla, avec le roi, visiter la ménagerie qui était située à une extrémité du parc, dans un endroit où Louis XIII élevait ses chiens et ses oiseaux de chasse; on y admira des bêtes de toutes les façons. Le soir on eut le divertissement d'une comédie que les fêtes de Vaux avaient rendue célèbre; Molière joua *les Fâcheux*, et on jugea que la scène du chasseur était la plus belle, parce qu'on savait que le roi en avait donné l'idée.

Le lundi, les dames tirèrent une grande loterie, après quoi on vida les paris de la veille. Ce fut le duc de Saint-Aignan qui gagna. Le soir, le roi fit jouer les trois premiers actes de *Tartufe*,

que Molière n'avait pas encore achevé. Quoique la cour fût alors livrée tout entière à la galanterie, on trouva bien grande la hardiesse du poëte. Les vers furent jugés très beaux et les scènes admirablement conduites; mais Louis XIV, tout en prodiguant ses éloges à Molière, défendit de donner au public la représentation qu'il venait de voir, « parce que, dit-il, il est fort difficile de faire la différence des vrais et des faux dévots. » Pauvre Molière! s'il avait composé *la Princesse d'Elide*, s'il avait fait l'éloge du prince, s'il avait justifié son amour, s'il avait divinisé sa maîtresse, s'il avait pris lui-même dans la pièce un rôle de bouffon et d'entremetteur, c'était pour faire passer *Tartufe* sous la protection des bonnes grâces royales. Il vit donc toute sa peine perdue, et toute l'humiliation à laquelle il s'était soumis inutile. Il ne se découragea pas néanmoins et n'abandonna pas l'œuvre capitale de sa vie et de son siècle; il compta sur son génie et sur son habileté pour vaincre les répugnances du roi.

Le mardi fut employé à courre les testes, dont le roi remporta encore le prix. Et Molière fournit encore les divertissements de la soirée; il représenta *le Mariage forcé*, comédie-ballet, dans laquelle le roi avait dansé le 29 janvier de la même année. Ainsi Louis XIV et Molière étaient les héros de ces fêtes. Pendant le jour c'était le roi qui faisait l'admiration de sa cour par son grand air de noblesse, par ses travestissements somptueux, par ses habits de parade chargés d'or et de diamants, par ses triomphes sans contestation, par tout l'éclat de sa personne et de son rang. Mais le soir cette majesté faisait place à un autre; elle se couchait avec le soleil auquel les poëtes la comparaient sans cesse;

un astre non moins éblouissant montait à l'horizon : Molière faisait briller la lumière et la raison de son génie; c'était la splendeur de l'esprit qui succédait à celle de la puissance. Dieu, par une compensation admirable, avait attaché ces deux hommes l'un à l'autre, et il avait mis à côté du roi qui voulait emprisonner la société dans une forme irrévocable, le poëte qui sapait les fondements sur lesquels elle reposait; à côté du souverain absolu, le philosophe qui propageait par ses ironies la liberté de penser, d'où est sortie la liberté politique.

Mademoiselle de La Vallière présida à l'époque la plus brillante du règne de Louis XIV. Ce déploiement inouï de luxe auquel nous venons d'assister était l'expression du plus haut état de grandeur auquel la monarchie soit parvenue. Sans troubler la paix le roi avait fait courber toutes les nations devant la France. Il avait forcé le roi d'Espagne et le pape lui-même à lui faire réparation et à envoyer leurs ministres s'humilier devant son trône. En attendant qu'il trouvât une occasion grande et utile de faire la guerre, il avait songé à acquérir toute la gloire que la paix peut donner; il laissait donc Colbert exécuter, à l'ombre de l'autorité royale, les plans qu'il avait conçus pour la prospérité intérieure de la nation. Les finances étaient réformées, les impôts diminués, les dépenses réglées. On donnait des encouragements aux arts, aux lettres, à cette civilisation élégante qui a toujours eu en France son foyer le plus vif; on créait du même coup deux puissances presque inconnues chez nous, la marine et l'industrie; on fondait toutes les manufactures qui font aujourd'hui notre richesse; on joignait les deux mers par un premier travail de

canalisation; le génie humain domptait la nature sur tous les points, et contraignait la matière à devenir un instrument d'intelligence.

L'éclat de la victoire ne manqua pas non plus à cette époque. Le roi n'était pas encore content de la position que le traité de Westphalie et la paix des Pyrénées faisaient à la France; il rêvait pour elle des limites plus étendues et voulait les pousser jusqu'au Rhin. Il avait tout préparé pour réaliser son projet; il avait disposé dans ce but ses ressources et ses armées. En 1666, la mort de Philippe IV, roi d'Espagne, donna le signal qu'il attendait; aussitôt il entre en campagne à la tête de ses troupes, ayant pour lieutenants Turenne, Vauban et Louvois; il donne pour motif de la guerre les indemnités qui lui étaient dues pour la dot de Marie-Thérèse, et, sous ce prétexte, il envahit la Flandre et la Franche-Comté. Tout était si bien prévu qu'une campagne suffit à la conquête de chacune de ces deux provinces. Mais la Hollande, voyant approcher de sa frontière une puissance si redoutable, cherche contre elle des alliés en Europe et intervient dans la guerre. La paix se signe à Aix-la-Chapelle, le 2 mai 1668. Louis XIV garde la Flandre et cède la Franche-Comté, après avoir démantelé ses principales places de manière à pouvoir s'en ressaisir à toute heure. Puis, la guerre finie, il fait bâtir l'hôtel des Invalides pour les soldats qu'elle a mutilés, et couronne ainsi ses conquêtes par un admirable monument qui, du haut de son dôme étincelant, parle tout à la fois de gloire et d'humanité.

C'est par ces grandes choses que l'amant de mademoiselle de

le martyre que sa rivale et sa conscience lui faisaient souffrir. Enfin, sans que rien pût changer sa résolution, elle se retira aux Carmélites et y fit profession. La cour assista à cette cérémonie; ce fut la reine elle-même qui donna le voile, et Bossuet se fit entendre. Sous le nom de *sœur Louise de la Miséricorde*, elle passa trente-six ans au cloître dans les exercices de la pénitence la plus sévère. Elle mourut, le 6 juin 1710, âgée de soixante-cinq ans. Elle avait eu deux enfants du roi, mademoiselle de Blois, qui fut mariée au prince de Conti, et le comte de Vermandois, amiral de France, tué en Flandre à l'âge de 16 ans. Lorsque Bossuet annonça à La Vallière la mort de son fils elle s'écria : « Pourquoi faut-il que j'aie à pleurer sa mort avant d'avoir achevé de pleurer sa naissance ! »



VI

MADAME DE MONTESPAN.

Le favori sans mérite. — La favorite, le ministre et le poëte. — Le voyage des trois reines. — Le feu aux frontières et à la cour. — La Hollande, l'Allemagne, l'Espagne. — Madame de Lude, madame de Guiche, madame de Soubise, mademoiselle de Fontange, la veuve Scarron. — Fin de madame de Montespan.

Louis XIV faisait toujours bâtir à Versailles; il élevait longuement ce somptueux palais, il l'ornait avec une patiente magnificence pour le rendre digne de loger sa monarchie. C'était là sa pensée la plus chère, la plus personnelle et la plus tenace; il la caressait avec une affection persévérante; il était inconstant en amours et changeait souvent de maîtresse, mais il était fidèle

à son palais; il songeait à lui jour et nuit, il le parait avec la prodigalité d'un amant passionné, il ne trouvait jamais qu'il l'eût assez enrichi ni qu'il l'aimât trop.

La cour n'était pas de son avis; elle trouvait que Versailles était un lieu ingrat, et elle appelait le château *le favori sans mérite*. Colbert était plus sévère: il se plaignait qu'on dépensât trop d'argent pour ce favori, et il osa remontrer au roi qu'il avait tort de le préférer au Louvre, qui méritait bien mieux la faveur et qui pourtant était négligé. Le roi laissait dire la cour et Colbert, il poursuivait son œuvre sans se détourner; il continuait à façonner, pour sa majesté, le vêtement monumental qui lui manquait, et à reconstruire en pierre, à la surface de la terre, un autre lui-même qui survécût à sa personne mortelle et qui pût en perpétuer le souvenir jusqu'aux générations les plus reculées.

Versailles était l'asile préféré de tous les plaisirs du roi. Les femmes ne captivaient pas Louis XIV si elles ne parvenaient point à se faire fêter dans son palais; après avoir subjugué son âme il leur restait à franchir en reines le seuil de Versailles. Ses passions s'épanouissaient plus librement en cet endroit, comme s'il s'y fût trouvé chez lui plus que partout ailleurs. Il y fixait ses rendez-vous les plus désirés; ainsi le favori cachait sous son magnifique manteau l'illustre impudeur des favorites.

De toutes les femmes qui entrèrent en souveraines à Versailles, la marquise de Montespan fut sans contredit la plus brillante et la plus fière. Sa taille était élevée, ses traits parfaitement réguliers, son teint éblouissant; elle avait le regard vif,

un air spirituel qu'elle ne démentait point; l'énergie de son esprit se montrait dans la tournure puissante de sa beauté. Elle était pleine de contrastes, légère et hautaine, et jetait pardessus tout une négligence voluptueuse. Ses goûts étaient des passions, ses passions des orages; tous ses sentiments dégénéraient en délire. Elle avait ce qu'il fallait pour le rang où elle parvint, mille qualités et pas une vertu; du reste elle était d'une des plus anciennes familles de France, fille du duc de Mortemart. Elle parut à la cour après le mariage de la marquise de Thiange, sa sœur aînée, et sous sa protection; elle s'y était annoncée d'abord d'une façon très réservée, et on assure qu'elle avait dit en parlant de mademoiselle de La Vallière : « Si j'étais assez malheureuse pour que pareille chose m'arrivât, je me cacherais pour le reste de mes jours. »

Née en 1641, Athénaïs de Mortemart fut mariée en 1663 au marquis de Montespan, qui n'avait rien qui pût satisfaire son imagination ardente. Le marquis n'avait encore montré de goût que pour le jeu; son mariage ne put l'en distraire; il passait les nuits dans les tripots et livrait sa femme à toutes les séductions auxquelles son esprit, sa jeunesse et l'air de galanterie qu'on respirait à la cour pouvaient l'exposer. Lauzun sut la charmer, et, bien qu'il fût en grande faveur et l'un des plus hardis fanfarons de son temps, son amour ne compromit pas trop ouvertement la marquise de Montespan, qui se présenta ainsi au roi avec une réputation de vertu.

Le désir de briller et une ambition commune triomphant de sa retenue, madame de Montespan subjugua Louis XIV, au temps

où la douceur de La Vallière commençait à lui paraître fade. La Vallière vit tout ce manége, reçut l'ordre de se résigner et obéit. Quant à Lauzun, il se retira discrètement devant le maître et porta son amour plus haut, jusqu'à la grande Mademoiselle, cousine germaine du roi. Mais le marquis de Montespan fit éclater sa jalousie tardive; il commença par battre sa femme, puis prit le grand deuil et se présenta à Versailles où la cour était; l'usage défendait qu'on parût dans ce costume devant le roi. Les huissiers de la chambre, par respect pour sa femme, le laissèrent entrer. Louis XIV étonné lui demanda de qui il portait le deuil; il répondit : « De ma femme, sire. » Le roi lui tourna le dos et lui fit donner ordre de quitter la cour, et Paris bientôt après. C'était le mercredi des Cendres, et un plaisant dit que, le carême ayant commencé, il était dans l'ordre qu'on ne donnât à la cour que des farces tragiques.

Dès lors l'amour de Louis XIV pour madame de Montespan fut une chose publique. L'appartement de la marquise était peu éloigné de celui du roi, et souvent il arrivait que, sur un signe de lui, ils se dérobaient l'un et l'autre au cercle de la reine. Cependant la favorite s'efforçait encore de cacher aux yeux, sinon son amour, du moins les preuves de sa faiblesse, et elle inventa, pour déguiser ses grossesses, les robes volantes, sous lesquelles la taille disparaissait complétement; mais sa pudeur ne lui imposa pas désormais de grands sacrifices. L'orgueil qui régnait dans son âme, et qui y était même plus fort que l'amour, la débarrassa bien vite des dernières vénérations qui lui restaient; son audace se changea en insolence : elle fut cruelle

fut quelquefois aussi cruelle. Son goût le faisait pencher pour la guerre; le besoin de dominer l'y poussait. Jaloux de l'influence de Colbert, il comprit qu'il ne la pouvait détruire qu'en rendant le ministère de la guerre plus important que celui des finances; il ne songea donc qu'à exagérer la manie de conquêtes qui tourmentait Louis XIV, et il le précipita avec passion dans une suite de campagnes qui se terminèrent par d'effroyables désastres.

La passion fut le mot d'ordre de toute cette époque; au théâtre elle remplaça l'ironie, et, après les comédies de Molière qui corrigeaient les mœurs, on vit paraître les tragédies de Racine qui les échauffèrent. Le grand Corneille, qui écrivait encore, ne pouvait plus résister à cette invasion. Vainement il avait essayé de ramener au théâtre les inspirations héroïques de sa jeunesse; on trouvait que sa force dégénérait en barbarie. En 1670 il eut l'imprudence de descendre sur le terrain où triomphait son jeune rival, et de composer *Bérénice* à la prière d'Henriette d'Angleterre, qui voyait dans l'histoire de cette reine l'image de son amour pour le roi.

Madame de Montespan et Louvois étaient d'un caractère à sympathiser, et ils s'entendirent fort bien. Le ministre avait aussi sa favorite, qui était la femme d'un de ses commis, nommé Dufrénoi; il voulut la produire à la cour et fut appuyé par madame de Montespan. Sur les instances de la marquise le roi créa la charge de dame du lit de la reine pour madame Dufrénoi, et lui donna les grandes entrées comme aux femmes présentées.

Cependant le roi songeait à renouveler la guerre contre la

Hollande, et il avait conçu un vaste plan pour entraîner dans la ruine de cette puissance celle du protestantisme et du peu de liberté politique qu'il y avait alors en Europe. L'Angleterre seule pouvait s'opposer à ce dessein; aussi Louis XIV voulut, avant que d'ouvrir la campagne, s'assurer de l'adhésion de son roi, Charles II, qui après la mort de Cromwell était remonté sur le trône périlleux de son père, avait apporté dans son royaume les goûts et les idées du pays où sa jeunesse s'était passée. Il parodiait de l'autre côté du détroit les grandeurs et les goûts de la cour de France. Il ne s'agissait donc que de lui dépêcher un ambassadeur qui n'éveillât ni les soupçons des ennemis ni les susceptibilités du peuple anglais, et qui lui fît conclure secrètement un traité auquel il était tout prêt à donner les mains. Henriette d'Angleterre, sa sœur, fut choisie pour lui en porter les articles, et voici comment on couvrit ce voyage.

Le roi partit de Paris sous prétexte de visiter les places de la Flandre et le port de Dunkerque qu'il avait acheté de l'Angleterre; il emmena avec lui toute la cour, qui fit de cette expédition une sorte de triomphe. Madame de Montespan fut, comme on pense, de la partie, mais quelle place lui donna-t-on? Le roi la fit monter dans son carrosse, à côté d'Henriette et en face de Marie-Thérèse. Le peuple, qui accourait sur le passage de ce brillant cortége, saluait ces trois reines d'acclamations égales. Enhardi par l'enthousiasme général, Louis XIV donna des gardes à madame de Montespan.

Quand on fut arrivé à Dunkerque, Henriette se trouva trop près de l'Angleterre pour n'avoir pas envie d'aller embrasser le

roi son frère. Une flotte anglaise était toute prête pour la transporter. La princesse, ayant les yeux remplis des larmes qu'elle avait versées pendant son dernier entretien avec le roi, se jeta au cou de la reine qui la tint longtemps embrassée. Le roi mit fin à cette scène en disant : « Ce n'est pas une séparation éternelle, nous la reverrons bientôt. » Alors Henriette reprit sa sérénité et s'embarqua avec un air tranquille qui imposa silence à tout le monde sur les dangers de l'élément qui l'enlevait. La cour resta sur le port aussi longtemps qu'on put se faire des signes. Tout à coup le roi prit la reine par le bras d'un côté et madame de Montespan de l'autre. Ce fut le signal du départ. Il ne paraît pas que les hommes devant qui ces choses se passaient les trouvassent étranges !

Au bout de dix jours Henriette revint en France, et rapporta à Louis XIV le traité auquel il attachait tant d'importance; mais le roi n'eut pas le temps de lui témoigner sa gratitude. Le dimanche 29 juin 1670 on entendit retentir dans le palais de Saint-Cloud le cri que Bossuet a rendu éternel : *Madame se meurt! Madame est morte.*

Ce sinistre événement n'interrompit pas les galanteries de la cour, qui étaient devenues désordonnées et extrêmes. Ce n'était plus le temps des fraiches sensations et des entreprises hardies où l'on acquérait la gloire à découvert. Dans les conseils du roi comme dans ses plaisirs il y avait je ne sais quoi de sombre; les intrigues avaient remplacé l'amour, les raffinements de la diplomatie avaient succédé aux généreuses témérités de la conquête; les projets de guerre se croisaient comme les aventures,

et l'on sentait au fond de toute cette époque un besoin de mouvement qui trahissait l'ivresse bien plus que la force.

C'est en 1672 que Louis XIV recommença la guerre, et l'on peut dire que depuis lors il ne cessa de la faire, bien qu'il ait signé, à différentes époques, des traités qui semblaient devoir la terminer, mais qui n'avaient pas même l'effet de la suspendre. Les plans de monarchie universelle qu'il avait formés et le projet qu'il avait conçu d'élever sa dynastie à l'autorité suprême où la race de Charles-Quint n'avait pu se tenir, et plus haut encore, ne suffisent pas pour le justifier; ce dessein lui était inspiré par un orgueil insensé, et la grandeur de la France n'y était comptée qu'après celle de sa personne. La patrie épuisa ses veines et sa bourse dans les longues campagnes que ce rêve lui fit entreprendre; la Providence montra qu'elles troublaient injustement le repos de l'Europe, et finit par les remplir de nos désastres; et la postérité répètera de siècle en siècle, sur les ruines de l'œuvre de Louis XIV, les impartiales et terribles accusations de l'histoire. Mais il faut que le blâme qui s'élève contre lui retombe aussi sur le marquis de Louvois, qui enfonçait dans l'âme du roi l'aiguillon de ses colères, et sur madame de Montespan, qui l'irritait encore par les emportements de sa passion et de son humeur.

Louis XIV marcha d'abord contre la Hollande, qui était alors en Europe le représentant le plus avancé de la liberté. Pour tenir dans un petit continent, les bourgeois des Provinces-Unies n'en étaient pas moins redoutables : ils avaient bravé la tyrannie de Philippe II et fatigué sa puissance; ils avaient

conquis leur indépendance contre les forces de la race de Charles-Quint; ils l'avaient fécondée par le plus miraculeux développement d'industrie dont les hommes aient donné l'exemple. Fidèles champions de la liberté, il leur a été donné de la soutenir en face des deux monarques les plus absolus des temps modernes; après l'avoir fait triompher de Philippe II, ils osèrent la défendre contre Louis XIV. Le roi ne put faire moins que de les honorer de ses craintes, et pour les attaquer il prit avec lui Turenne et Condé, les deux plus grands généraux et les plus heureux que la France eût encore produits.

Il entra ainsi en campagne, et traversa violemment les frontières de la Hollande, sans avoir d'autre motif que l'envie de reculer les siennes. La république néerlandaise se débattit alors tout ensemble contre la guerre étrangère et la guerre civile; elle faillit périr; un héroïque désespoir la sauva. Le prince d'Orange, qui avait concentré le pouvoir en ses mains, fit ouvrir toutes les écluses et percer toutes les digues; la Hollande fut submergée, et ce qu'elle n'avait pu gagner en répandant le sang de ses concitoyens, elle l'obtint en faisant déborder ses canaux; elle contraignit Louis XIV à reculer devant l'inondation. Elle eut aussitôt quelque temps pour respirer; elle n'en profita que pour envoyer au roi des ambassadeurs qui lui proposèrent la paix à des conditions très avantageuses. Arnauld de Pomponne, ministre des affaires étrangères, pressait le roi de les accepter; mais ce n'était pas le compte de Louvois, qui veillait toujours pour attiser le feu. Les propositions furent rejetées, et le roi déclara qu'il ne s'arrêterait que lorsqu'il aurait fait disparaître

la Hollande du rang des nations. Cette féroce ambition réveilla toutes les puissances de l'Allemagne et les alarma; les maisons d'Autriche et l'Espagne s'unirent aux princes protestants du Nord pour secourir la Hollande et pour préserver le dernier asile de la liberté.

Alors la guerre s'éparpilla et se propagea en tous sens; elle devint générale et interminable, elle se répandit à la fois sur toutes nos frontières, et, comme si le champ n'était pas encore assez vaste, elle envahit la mer. Il sembla d'abord que Louis XIV n'eût pas à redouter la coalition qu'il avait provoquée. Il laissa Condé dans la Flandre pour tenir tête à la grande armée des alliés; il confia à Turenne le soin de garder la Lorraine et l'Alsace qu'on lui disputait encore; il envoya Schomberg pour protéger le Roussillon contre les Espagnols; il remit à Duquesne et au duc de Vivone, frère de madame de Montespan, le commandement de notre marine, dont ils maintinrent la supériorité dans la Méditerranée. On eût dit que tout ce mouvement ne contentait pas encore son génie, qui ne savait ni rester en place ni perdre de son calme; il eut le désir de montrer que les menaces de l'Europe et les affaires qu'elle lui suscitait de toutes parts ne l'empêchaient pas de songer à agrandir toujours son royaume. Il se mit donc à la tête d'un corps d'armée et envahit une seconde fois la Franche-Comté; tandis que ses généraux défendaient ses frontières, il les étendit.

Cependant toutes les campagnes ne ressemblèrent pas à celle-là; la suivante n'eut pour résultat que de faire périr Turenne et de fatiguer Condé, qui ne reparut plus à la tête des armées. Le

génie de Vauban, qui était dans son grand éclat, eut à s'exercer aux siéges de toutes les villes de Flandre, qui furent vivement disputées. Tant de combats ne pouvaient rien décider dans une guerre qui se faisait sur une si grande étendue de pays et avec des forces de part et d'autre si considérables. Cependant le roi d'Angleterre, qui jusqu'alors avait gardé la secrète alliance qui l'unissait à Louis XIV, fut contraint par le parlement à pencher du côté où la cause du protestantisme était engagée; il maria sa nièce au prince d'Orange, et se fit, entre la France et l'Allemagne, l'intermédiaire de la paix. Des plénipotentiaires furent envoyés à Nimègue pour en régler les conditions; mais on ne suspendit point la guerre qui continuait en Flandre, sur le Rhin, aux Pyrénées et sur la mer. Ce ne fut qu'après deux années de négociations, de combats et de siéges que le traité de Nimègue fut signé, le 5 février 1679. Il rétablissait toutes choses, en Allemagne, sur le pied du traité de Westphalie, et ne reconnaissait qu'une faible part des conquêtes de la France. Louis XIV sentit son royaume trop épuisé pour ne pas souscrire à la paix; mais il ne s'imposa pas le devoir de la respecter, et il ne lui fut pas plus fidèle qu'il ne l'était à madame de Montespan. Sans se soucier de la foi jurée il garda la Lorraine qu'il avait promis de rendre, s'empara de Strasbourg, occupa Casal en Italie, bombarda Oudenarde, emporta d'assaut la ville de Luxembourg et la fit fortifier par Vauban.

Durant ces longues et cruelles guerres Louis XIV mena une vie fort agitée; il allait aux armées et revenait sans cesse au palais; partout il portait le même acharnement de passion. Il

retrouvait à la cour le feu qui ravageait les frontières, et c'était un besoin pour lui d'avoir autant de maîtresses à satisfaire que d'ennemis à combattre. Madame de Montespan n'avait pas perdu son haut rang de favorite, mais d'autres femmes le partageaient avec elle; on ne sait pas le compte de toutes celles qui lui disputèrent le honteux honneur d'entretenir les inépuisables ardeurs du roi.

Madame du Lude donna de l'inquiétude à madame de Montespan, parce que le roi, en allant à la messe et en revenant, regarda madame du Lude et lui dit des choses galantes. Le même jour madame du Lude se rendit chez madame de Montespan pour y voir le roi; la favorite lui fit une scène affreuse et poussa la violence jusqu'à vouloir l'étrangler. La cour fit un voyage à Fontainebleau; madame du Lude n'y alla point, madame de Montespan lui ayant fait dire que, si elle s'y présentait, elle l'en ferait chasser; madame du Lude se retira à Sainte-Marie du faubourg Saint-Germain, pour y faire pénitence de son ambition qui était venue rompre le cours ignoré de ses galanteries.

On fit des paris que madame la comtesse de Guiche serait bientôt déclarée. Madame de Montespan tomba malade et madame de Guiche redoubla de coquetterie; mais la favorite guérit, et le retour de la santé fit perdre tout espoir à madame de Guiche qui, trop peu expérimentée, accorda tout avant d'avoir rien obtenu.

Au voyage de Fontainebleau, dont madame de Montespan avait exclu madame du Lude, le roi fit une cour fort assidue à

madame de Soubise; mais la favorite s'étant emportée, il redevint poli pour sa rivale et cessa d'être galant. Une nuit cependant Versailles fut témoin d'un grand scandale; la reine attendait le roi, et ne le voyant pas venir elle se décida à le faire chercher dans le château et même dans la ville. On alla le demander de sa part à toutes les coquettes et à toutes les prudes de la cour; on ne le trouva nulle part. Le lendemain, comme on jasait de cette aventure, madame de Soubise la mit sur le compte d'une dame qui fut blessée de ce soupçon et qui s'en plaignit hautement. Le roi fut contraint à désigner lui-même l'héroïne de cette nouvelle intrigue; il nomma madame de Soubise et s'en expliqua même en détail. « Quand elle veut me donner un rendez-vous, dit-il, elle m'en avertit en mettant des pendants d'oreille d'émeraudes, et moi, pour obtenir un tête-à-tête, je mets un diamant à mon petit doigt. » Madame de Soubise était fine, dissimulée, plus ambitieuse de la puissance que de l'autorité; elle eut un grand empire sur le roi et en usa largement. Lorsqu'elle se présentait aux audiences on l'introduisait de préférence. Le roi l'emmenait dans son cabinet; mais les portes, qui se fermaient quand les autres dames entraient, demeuraient ouvertes pendant tout le temps qu'elle y restait.

Mademoiselle de Fontanges fit sur Louis XIV une impression plus vive, sinon plus durable. Elle lui fut présentée par madame de Montespan elle-même, qui parlait sans cesse d'une belle idole de marbre qu'elle avait vue chez Madame, seconde femme du frère du roi; elle était en effet parfaitement belle, mais de l'esprit le plus froid et le plus nul qui ait jamais animé une créature

humaine. Le roi adora ce marbre stupide. Maitresse déclarée, mademoiselle de Fontanges se livra tout entière à l'orgueil de sa nouvelle fortune, passa devant la reine sans la saluer, rendit à madame de Montespan plus d'insultes qu'elle n'en reçut, dépensa cent mille écus par mois, fut surprise qu'on nommât cela prodigalité, et poussa le faste au-delà de toutes les magnificences connues jusqu'alors. Ses extravagances étaient encouragées par les profusions royales, et ses moindres caprices devenaient la règle de la cour. Un jour, dans une partie de chasse, le vent ayant dérangé sa coiffure, elle se la fit attacher avec un ruban dont les nœuds retombaient sur le front. Le roi la pria de ne pas défaire de toute la journée cet ajustement qui lui plaisait; le lendemain toutes les dames de la cour se firent honneur de porter des *fontanges*. Les fêtes les plus splendides se succédaient autour d'elle; l'imagination de Quinault n'avait pas assez d'enchantements et de machines pour la divertir. Mais cette destinée si brillante fut courte; des couches malheureuses firent perdre à mademoiselle de Fontanges tous ses charmes. L'amour du roi ne survécut pas à la beauté de sa maitresse, et un couvent de la rue Saint-Jacques vit bientôt expirer cette reine d'un moment.

Madame de Montespan tolérait toutes les autres intrigues anonymes du roi; s'il dotait trop souvent de pauvres filles elle ne s'en mettait pas trop en peine, et elle laissait Bontemps, le valet du roi et l'intendant discret de ses plaisirs, recruter à son aise ce sérail obscur et sans ambition. Ce qui lui importait, c'étaient moins les faveurs de Louis XIV que le pouvoir; il fallut

quelquefois le partager, et ce lui fut une cause de mortels déplaisirs. Sa rage éclatait alors sans pudeur et sans mesure; la dissimulation était le seul défaut de cour qui lui manquât, et elle portait dans ses colères toute l'étourderie de son humeur.

Le roi était fatigué de ces orages, qu'elle croyait propres à le retenir; cependant il ne pouvait s'empêcher de revenir à elle, séduit par l'esprit et par la passion qu'elle avait toujours au plus haut degré. S'il finit par l'abandonner, c'est qu'il se rencontra une femme assez ambitieuse pour vouloir fixer le roi d'une manière définitive, assez clairvoyante pour comprendre que ce n'était pas sur le plaisir qu'on pouvait fonder une fortune durable, assez habile pour le faire tourner tout à coup d'une galanterie découverte et effrénée à une dévotion extrême; cette femme, c'était la veuve du poëte burlesque Scarron. Grâce à madame de Montespan, elle put sortir de la misère et approcher du roi; mais elle ne dut qu'à l'austère rouerie de son intelligence le reste de sa fortune que nous retrouverons plus tard sans rivale dans ce palais où nous suivons les traces du temps. Déjà elle avait pris depuis quelques années un grand empire sur l'esprit du roi, et à l'époque où nous sommes parvenus, vers 1680, Louis XIV se donnait à mademoiselle de Fontanges par faiblesse; il revenait à madame de Montespan par habitude, et se laissait aller par goût du côté de madame de Maintenon. Débarrassée de la première par la mort, madame de Montespan n'avait rien de ce qui était nécessaire pour venir à bout de la seconde, et tout le brillant de son esprit échoua devant la solidité d'une raison profondément dissimulée.

La reine Marie-Thérèse assistait depuis vingt ans au spectacle de toutes ces débauches sans se plaindre et sans qu'on la plaignît; elle était renfermée dans ses appartements et n'en sortait que pour les cérémonies, où elle était très froide; quand on venait lui dire que le roi avait une nouvelle maîtresse, elle répondait que cela regardait l'ancienne, et ne témoignait pas d'autre émotion. Du reste, elle parlait peu. On parlait aussi très peu d'elle; une seule fois elle excita une très grande rumeur à la cour; elle accoucha d'une fille noire comme une mauresse, qui fut élevée dans un couvent d'où elle ne sortit jamais. Les personnes qui connurent cette particularité l'expliquèrent par la présence d'un petit nègre qui suivait la reine et qui l'avait un jour effrayée.

Il y avait cependant, à Paris, un lieu où toutes les galanteries de Louis XIV étaient critiquées par un esprit libre et moqueur; les secrets mystères de Versailles avaient un écho dans le salon de Ninon de Lenclos. Les plus grandes dames de la cour et de la meilleure réputation venaient informer Ninon des nouvelles intrigues que chaque jour voyait éclore; Ninon n'en laissait point passer une sans la marquer de son trait; elle était mordante dans ses satires et audacieuse; elle déchirait tous les voiles, frondait toutes les personnes, laissait partir toutes les élégantes méchancetés qui lui venaient. Ses bons mots étaient recueillis, répétés, colportés partout; ils revenaient à la cour et l'égayaient; ils remontaient jusqu'à Louis XIV, qui demandait souvent ce que Ninon avait dit. Quelle singulière chose! quelle singulière époque! La cour était pleine de prélats qui voyaient toutes ces in-

quelquefois le partager, et ce lui fut une cause de mortels déplaisirs. Sa rage éclatait alors sans pudeur et sans mesure; la dissimulation était le seul défaut de cour qui lui manquât, et elle portait dans ses colères toute l'étourderie de son humeur.

Le roi était fatigué de ces orages, qu'elle croyait propres à le retenir; cependant il ne pouvait s'empêcher de revenir à elle, séduit par l'esprit et par la passion qu'elle avait toujours au plus haut degré. S'il finit par l'abandonner, c'est qu'il se rencontra une femme assez ambitieuse pour vouloir fixer le roi d'une manière définitive, assez clairvoyante pour comprendre que ce n'était pas sur le plaisir qu'on pouvait fonder une fortune durable, assez habile pour le faire tourner tout à coup d'une galanterie découverte et effrénée à une dévotion extrême; cette femme, c'était la veuve du poëte burlesque Scarron. Grâce à madame de Montespan, elle put sortir de la misère et approcher du roi; mais elle ne dut qu'à l'austère rouerie de son intelligence le reste de sa fortune que nous retrouverons plus tard sans rivale dans ce palais où nous suivons les traces du temps. Déjà elle avait pris depuis quelques années un grand empire sur l'esprit du roi, et à l'époque où nous sommes parvenus, vers 1680, Louis XIV se donnait à mademoiselle de Fontanges par faiblesse; il revenait à madame de Montespan par habitude, et se laissait aller par goût du côté de madame de Maintenon. Débarrassée de la première par la mort, madame de Montespan n'avait rien de ce qui était nécessaire pour venir à bout de la seconde, et tout le brillant de son esprit échoua devant la solidité d'une raison profondément dissimulée.

La reine Marie-Thérèse assistait depuis vingt ans au spectacle de toutes ces débauches sans se plaindre et sans qu'on la plaignît; elle était renfermée dans ses appartements et n'en sortait que pour les cérémonies, où elle était très froide; quand on venait lui dire que le roi avait une nouvelle maîtresse, elle répondait que cela regardait l'ancienne, et ne témoignait pas d'autre émotion. Du reste, elle parlait peu. On parlait aussi très peu d'elle; une seule fois elle excita une très grande rumeur à la cour; elle accoucha d'une fille noire comme une mauresse, qui fut élevée dans un couvent d'où elle ne sortit jamais. Les personnes qui connurent cette particularité l'expliquèrent par la présence d'un petit nègre qui suivait la reine et qui l'avait un jour effrayée.

Il y avait cependant, à Paris, un lieu où toutes les galanteries de Louis XIV étaient critiquées par un esprit libre et moqueur; les secrets mystères de Versailles avaient un écho dans le salon de Ninon de Lenclos. Les plus grandes dames de la cour et de la meilleure réputation venaient informer Ninon des nouvelles intrigues que chaque jour voyait éclore; Ninon n'en laissait point passer une sans la marquer de son trait; elle était mordante dans ses satires et audacieuse; elle déchirait tous les voiles, frondait toutes les personnes, laissait partir toutes les élégantes méchancetés qui lui venaient. Ses bons mots étaient recueillis, répétés, colportés partout; ils revenaient à la cour et l'égayaient; ils remontaient jusqu'à Louis XIV, qui demandait souvent ce que Ninon avait dit. Quelle singulière chose! quelle singulière époque! La cour était pleine de prélats qui voyaient toutes ces im-

puretés sans rien dire. Ces grandes vertus, ces intelligences austères toléraient le plus énorme étalage de vice qu'on eût encore vu. Bossuet lui-même, qui était là avec tout le crédit de son génie et tout l'artifice de sa parole, ne savait que se taire! Et c'est à une courtisane qu'échut le rôle de censurer les mœurs de la cour!

La fin de madame de Montespan fut fort triste. Souvent abandonnée par le roi, souvent reprise, elle lui devenait tout-à-fait étrangère vers 1680. Elle conserva pendant plusieurs années un haut rang à la cour, où l'attachait la charge de surintendante de la maison de la reine, qu'elle avait achetée de madame la comtesse de Soissons. Tant qu'elle y resta elle nourrit l'espoir de ramener le roi; mais après avoir été indifférente, elle devint importune. En 1686 on employa le duc du Maine, l'aîné des enfants qu'elle avait eus de Louis XIV, pour la déterminer à se retirer; elle donna encore quelque temps aux intrigues politiques, et fit de l'opposition, avec le Dauphin et les Jansénistes, contre les Jésuites et madame de Maintenon; puis elle disparut tout-à-fait.

Sa vie, pour être obscure, ne cessa pas d'être agitée. Les troubles du remords avaient succédé à ceux du plaisir; elle mit dans son repentir toute l'inquiétude de ses fautes. Elle ne pouvait rester seule un moment sans frissonner; elle ne dormait jamais qu'entre deux femmes; elle ne pouvait entendre parler de mort sans jeter des cris horribles. S'il tonnait, elle faisait placer sur son sein une jeune fille, pour que l'innocence de cette enfant la préservât des traits vengeurs de la foudre. Elle mourut le

28 mai 1707, à Bourbon-l'Archambault, où elle allait prendre les eaux tous les ans; elle n'avait eu que le duc d'Antin de M. de Montespan, qu'elle chercha à fléchir et qui ne voulut jamais la revoir; elle avait eu du roi huit enfants, dont six qui survécurent furent légitimés contre toutes les lois. Elle ressembla en tout à ces éclairs que le feu de l'été fait jaillir du ciel, et qui s'éteignent tristement au milieu de l'orage qu'ils ont annoncé.



Palais de Versailles



Palais de Versailles

VII

LE PALAIS.

Louis XIV fixe sa résidence à Versailles.— Réception du doge de Gênes.— Dialogue du doge et des quatre sénateurs.—Transfiguration du palais.— La cour.— L'architecture, la peinture, la nature.

Montons maintenant les escaliers du palais qui s'élève sur la colline dans tout l'éclat de sa majesté. Mais c'est la vie intérieure de ce monument qu'il nous faut connaître ; c'est son âme et non ses pierres qu'il nous faut sonder. Si le regard s'arrête aux surfaces, que la pensée pénètre plus avant ; s'il compte les colonnes, qu'elle compte les idées qui dorment à leur base et celles qui veillent au haut de leurs chapiteaux ; s'il admire les lignes des

constructions, qu'elle scrute la charpente qui les soutient et les fibres qui remuent dans leur sein.

Montons! car en quelque endroit qu'on se trouve, il faut monter pour arriver à ce palais; de quelque part qu'on le regarde on voit ses hautes arêtes s'enfoncer dans le ciel. Il est posé sur la colline comme un diadème, et couronne la vue de tous côtés. Si on vient de Paris, il se dresse au-dessus de la ville qu'il semble tenir prosternée aux pieds de sa majesté; si on vient du côté du parc, il s'élève au-dessus des arbres gigantesques, au-dessus des terrasses qui s'entassent, au-dessus des eaux qui jaillissent : on dirait que les bosquets le portent sur leurs grandes têtes, et que la forêt tout entière lui sert de marche-pied.

Montons! Louis XIV vient enfin d'ouvrir son palais et d'y fixer sa demeure! Il a mis vingt ans à le construire, il l'a bâti avec sa vie. Il fallait que sa destinée fût dans son plein cours pour que les arts pussent en élever une fidèle image. C'est sur vingt ans de victoires et de travaux, de puissance et de gloire, qu'il a jeté les fondements de son palais; il a pu sceller les pierres avec des souvenirs assez durables pour les lier à jamais. Ainsi s'édifient les grandes choses!

Montons! Mansard a achevé les constructions; il n'a pas encore bâti la chapelle, mais qu'importe! Le roi habite Versailles, la cour y est logée à l'aise. Dieu peut bien attendre quelques années! Lebrun a épuisé tout ce que sa palette avait d'orgueil et de richesse. Mignard, Jouvenet, Lafosse, Houasse, Audran, Philippe de Champagne, qui rivalisaient avec lui de flatterie, viennent aussi de laisser tomber leur pinceau fatigué. Le ciseau

échappe aux mains laborieuses de Coysevox, de Girardon, de Marsy, de Regnaudin, de Lehongre, de Desjardin, de Cornu, de Masson, de Granier. Le grand Puget lui-même, qui imite, à Gênes, l'indépendance et l'universalité de génie dont Michel-Ange donna l'exemple, a voulu payer son tribut à la merveille nouvelle qui s'élève dans son pays, et il a envoyé au roi le groupe de *Persée* et celui de *Milon* pour orner sa magnifique demeure. Tous ces ouvriers se reposent après la longue journée qu'ils ont faite au service du roi. Ils ont replié les toiles et les échafauds qu'ils avaient tendus devant leurs ouvrages et qui les cachaient. La lumière peut enfin les baigner à son aise; elle en prend possession la première, elle va des marbres aux peintures, et des métaux aux tapis; elle glisse sur tous ces précieux atomes de matière que le travail vient de façonner et qui sont encore frémissants; elle se joue au milieu de tant de chefs-d'œuvre: le roi n'en jouit qu'après elle, et ce n'est que lorsqu'elle les a longtemps caressés qu'il est permis à tous les grands seigneurs, aujourd'hui ignorés, d'accorder la protection de leur bienveillance aux travaux de ces plébéiens qui font la gloire de leur siècle.

Montons! la vie tressaille dans le sein du monument et ses entrailles s'en émeuvent. Les portes s'ouvrent, les gens vont et parlent, les dalles crient sous leurs pieds; les échos répondent à leurs voix. Les femmes sourient, les glaces les admirent, les lustres les éclairent, les lambris leur envoient leurs reflets dorés. Les courtisans s'ébahissent devant les richesses de cette admirable demeure dans laquelle leur orgueil est enchaîné; mais au milieu de tout ce bruit, de tout ce mouvement, de tou-

tes ces confusions, de toutes ces surprises, un seul homme reste calme et supérieur à tant de miracles : cet homme, c'est Louis XIV! Il se sent à l'aise dans ce palais comme dans un vêtement fait pour lui, il y jouit de la plénitude de lui-même, et, contemplant l'œuvre que son génie a enfantée, il s'écrie avec satisfaction : « Versailles, c'est moi! »

Montons! Versailles éclate de jeunesse et de splendeur. Les vieux palais de Fontainebleau et de Saint-Germain pleurent, au milieu de leurs forêts, leurs hôtes royaux qui les ont abandonnés. Le vent gémit avec eux dans leurs solitudes que les ombres des rois du temps passé habiteront seules désormais. Ces vieux palais furent aussi jeunes, brillants et fêtés; mais, tandis que les hommes avançaient, ils sont restés immobiles sur leur base; attachés à la terre, ils n'ont pu suivre le vol du temps; la société qui marchait toujours les a laissés en arrière vides et désolés, et elle a construit de nouvelles tentes sur de nouveaux rivages. Comme des astres ébréchés ils vont s'éteindre dans l'ombre. Le soleil se lève maintenant et se couche à Versailles. Tout ce qui n'est point sur l'un ou l'autre revers de cette petite colline ne verra jamais plus le jour.

Montons! Le roi inaugure son palais par de grandes cérémonies. La monarchie est une religion d'espèce récente, dont il est le grand-prêtre, et pour laquelle il a fabriqué un culte complet. Et voici l'une des solennités les plus célèbres dont Versailles ait été témoin dans les premières années! Il s'agit de recevoir le doge Imperiali, qui, après avoir vu Gênes bombardée par les vaisseaux du roi, à cause des secours qu'elle avait prêtés aux Al-

gériens, en est réduit à cette humiliation de venir adorer la main qui a livré sa ville à l'incendie.

Le 15 mai 1685, Louis XIV fit placer son trône au bout de la grande galerie, du côté du salon de la Paix. A midi le grand appartement et la galerie étaient pleins. Le doge entra avec quatre sénateurs que la république avait envoyés pour l'accompagner; il était habillé de velours rouge avec un bonnet de même. Les quatre sénateurs étaient vêtus de velours noir avec le bonnet de même. Pour conserver toute la dignité que son malheur lui permettait, le doge resta couvert en parlant au roi, le roi permit aux princes de se couvrir pendant l'audience. Le doge remplit sa triste mission avec une fermeté qui ne laissa pas que d'étonner; la tenue fut plus haute que son discours et le releva. Et comme après avoir fini de parler il ne se couvrit plus, les princes lui témoignèrent leur respect en se découvrant. Après que le roi lui eut répondu, chaque sénateur parla à son tour; ils ne s'étaient point couverts tandis que le doge avait parlé, et, lorsqu'ils parlèrent, le doge resta découvert comme eux.

Le doge de Gênes fut traité, non point comme un souverain, mais sur le pied d'un ambassadeur extraordinaire. En cette qualité il fut introduit, l'après-dîner, chez le dauphin et chez les princes. Les princesses le reçurent sur leurs lits pour n'être pas obligées de le reconduire. Quelques jours après il vint au lever, dîna chez le roi, vit toutes les fontaines, et assista à un bal qui se donna dans le grand appartement et qui fut très beau. Puis il eut son audience de congé. Le roi lui donna une boîte magnifique avec son portrait, et des tapisseries des Gobelins fort ri-

ches; il donna aussi à chacun des sénateurs son portrait enrichi de diamants. et des tentures de tapisseries des Gobelins.

Le doge et ses quatre sénateurs ne restèrent pas longtemps en France; ils virent rapidement les merveilles qu'on leur montra et que toute l'Europe vantait déjà, puis ils reprirent le chemin de Gênes. L'étonnement dans lequel ils demeurèrent plongés fut cause qu'ils se parlèrent peu le long de la route. Un des quatre sénateurs ayant demandé au doge ce qui l'avait le plus surpris à Versailles, le doge prit un air plus chagrin encore que d'habitude, et répondit que « c'était de s'y être vu. » Comme il n'en dit pas davantage, les sénateurs pensèrent qu'il fallait respecter la tristesse de son silence. Quand ils furent rentrés à Gênes, le doge leur en témoigna sa reconnaissance, et, pour leur prouver son amitié, il les pria de venir prochainement passer une soirée dans son palais.

Le palais du doge Impériali se trouvait au bas de cet amphithéâtre de marbre où les Génois semblent s'être rangés pour admirer à l'aise le magnifique spectacle de la mer. Sa terrasse plongeait sur la Méditerranée; elle était couverte de citronniers et d'orangers en fleurs, à travers lesquels on pouvait apercevoir les flots briller sous ses pieds et les étoiles luire sur sa tête. C'était là que le seigneur Impériali attendait ses compagnons de voyage; quand ils furent arrivés, il les fit asseoir et couvrir, et il leur parla d'abord avec le ton de la plus affable cordialité. Il leur dit combien il était doux pour lui de se retrouver avec ses amis sur la terre de la patrie, il s'excusa de l'ennui qu'il avait montré en route et du silence qu'il avait gardé; une larme furtive qui

tomba de ses yeux en expliqua la cause mieux que toutes les paroles n'auraient pu faire; puis son regard se rassura en se promenant sur Gênes qui dominait toujours la mer et sur la mer qui léchait toujours les pieds de sa souveraine. Sa vieille et mâle figure reprit vite son expression habituelle de contentement, et avec cet air fier qui lui était familier il ajouta « qu'il était bien aise, après s'être rassis au foyer, de causer de toutes les choses qu'ils avaient vues ensemble. Les souvenirs de voyage sont le plus agréable sujet d'entretien pour des gens qui se reposent. Et enfin, puisque Gênes s'était humiliée à Versailles, il fallait bien que Versailles comparût devant Gênes à son tour et se laissât juger par elle. » Le doge interrogea ses quatre invités chacun à son tour; mais, dans cette longue et vive conversation, il parla beaucoup plus qu'eux, et se dédommagea du silence de la route.

LE PREMIER SÉNATEUR.

Le palais de Versailles est la plus admirable chose qu'on puisse voir, et il ne me semble pas que les anciens nous aient rien laissé d'aussi vaste que ce monument.

LE DOGE.

Il est vrai que les anciens faisaient leurs demeures étroites; ils ne donnaient pas à la vie privée plus d'importance qu'elle ne mérite; il leur suffisait qu'elle fût abritée, et ils voulaient que son apparence fût modeste. Les plus hauts personnages habitaient de petites maisons. Les grandes constructions étaient réservées pour

les besoins et pour les plaisirs du peuple ; et qui égalera jamais la majesté des bains, des théâtres et des aqueducs? Lorsque les individus appliquèrent à leurs habitations les proportions colossales de l'architecture publique, les mœurs avaient été dépravées. Songez bien que l'idée d'élever un palais aussi grand qu'une ville ne vint qu'à l'esprit de Néron !

LE PREMIER SÉNATEUR.

Je doute que les fameux jardins de Néron fussent plus beaux que ce que nous avons admiré à Versailles. Les choses les plus élégantes de l'antiquité étaient d'une simplicité trop nue, et les plus riches avaient une austérité sans grâce. Il y a dans ce qu'on fait aujourd'hui une pompe qui n'existait pas autrefois. Jadis les lignes étaient exactes, les angles rares, les figures parfaites. Aujourd'hui l'art admet plus d'irrégularité et plus de caprices. A Versailles les lignes sont brisées, les angles abondent, les plans se coupent et se repoussent ! Cette variété est charmante, l'œil a un plaisir infini à s'y perdre.

LE DOGE.

N'avez-vous donc vu que cela à Versailles? N'avez-vous aperçu que la façade, et n'avez-vous rien remarqué au dedans?

LE PREMIER SÉNATEUR.

Dans l'intérieur, quel éblouissant spectacle! Les distributions sont spacieuses, les appartements vastes, les ornements somp-

tueux. La file des salles est si longue qu'on ne saurait la mesurer; leurs décorations sont trop brillantes pour qu'on puisse les admirer sans fatigue. Le regard avide voudrait lutter avec le palais, et emporter l'image de toutes les richesses qu'il renferme; mais le palais est vainqueur au premier assaut que le regard lui livre; il n'y a pas d'esprit assez puissant pour supporter la charge de ses magnifiques dépouilles. Si vigoureuse et si vive que soit la pensée, elle échoue devant cette masse inerte et fastueuse.

LE DOGE.

Votre pensée ne s'est-elle donc attachée qu'à toiser la gran deur des appartements et à soutenir l'éclat de leurs murailles? N'avez-vous donc vu que les parvis, que les colonnes, que les plafonds, que les marbres, que l'or, que les étoffes? N'avez-vous donc vu briller que cela à Versailles? Au dehors vous n'avez aperçu que des angles, au dedans vous n'avez aperçu que du luxe. Mais que faisait votre intelligence pendant que vos yeux contemplaient toutes ces éclatantes apparences? Si vous n'avez vu que la matière dont ce monument est construit, vous ne le connaissez pas. Savez-vous ce que j'ai vu à Versailles? je veux vous le dire; je veux vous apprendre ce que c'est que ce palais.

Ce palais, c'est toute la monarchie française. Regardez-le bien du côté de Paris; sur cette façade qui est tournée vers le levant, j'ai lu les origines de la monarchie. Louis XIV n'a pas voulu consentir à ce qu'on en retranchât les constructions que son père y avait élevées. Les architectes voulaient renverser

cette bicoque de briques qui troublait la régularité de leurs plans, et ils disaient qu'elle n'était point solide. Le roi répondit que « si elle ne devait pas durer, il fallait en effet l'abattre, mais pour la reconstruire telle qu'elle était. » Que voulait-il donc? respecter l'œuvre de son prédécesseur, s'appuyer sur elle, et lier par là son œuvre à celle du passé. Peu lui importait que cette façade du palais fût irrégulière! Il y laissa même pousser d'autres éperons et il en fit ainsi accroître le désordre, pour qu'elle fût mieux l'image du point où il avait pris la monarchie et du chaos qui existait avant lui. Mais sur la façade qui regarde le couchant et qui est tout entière son ouvrage, il voulut qu'on pût lire l'ordre qu'il avait établi en toutes choses. Voyez aussi comme elle s'étale avec une majesté parfaite et comme rien n'altère la sérénité de son développement!

Un seul corps de bâtiment fait une saillie immense au milieu de cette longue ligne; mais l'esprit devine aisément la destination de cette bâtisse avancée. C'est là qu'habite le maître; ses appartements devaient se détacher des ailes qui abritent sa cour. Le roi marche seul sur le premier rang; les courtisans le suivent par derrière et tiennent la queue de son manteau royal. Voilà pourquoi le corps central porte sa face en avant, tandis que les deux ailes, qui s'étendent vers le nord et vers le midi, restent à une respectueuse distance.

Il faut pénétrer dans le corps central pour mieux connaître la vie intérieure de cette grande machine, et l'essence même de la monarchie. Si vous montez par le grand escalier, vous trouvez une suite de salles immenses. Elles sont couvertes de belles

peintures et portent des noms fastueux : c'est la salle de l'Abondance, puis celle de Vénus, puis celle de Diane, puis celle de Mars, puis celle de Mercure, puis celle d'Apollon. Mais ces salles si richement ornées sont désertes. A quoi servent-elles? Le maître ne les habite pas. Avancez toujours, traversez encore les galeries vides; vous finirez par le trouver au fond de son appartement. Toute cette suite de magnifiques salles que vous venez de parcourir ne sert que d'antichambre au lieu où il se tient.

Il n'y a qu'un seul maître dans ce palais, et il n'est besoin que d'une chambre pour le loger. Mais sa clientèle est grande, sa maison est nombreuse; il faut de longues salles pour tous les valets dorés qu'il tient à son service. Et ce sont les divinités de l'Olympe elles-mêmes qui surveillent toute cette domesticité et qui gardent l'entrée des antichambres! Mars et Apollon, qui furent autrefois des dieux, ne sont plus que les concierges du roi de France! Et les gens de ce monarque sont les plus nobles gentilshommes de la chrétienté; le sang des plus illustres héros du moyen-âge coule dans leurs veines! Pour tout le reste de la terre ils sont de grands et puissants seigneurs, mais pour lui ils ne sont que des serviteurs. Il les traite avec une orgueilleuse bienveillance, chacun selon son rang, tous comme ses domestiques. A certains jours fixés dans la semaine, il leur permet de se divertir le soir dans les antichambres, il les autorise à demander des tables, des cartes et des chaises; quelquefois il y paraît un moment pour donner son coup d'œil de maître, ordinairement il s'abstient d'y venir, et s'enferme avec ses mi-

nistres ou ses maîtresses. On nomme ces soirées-là les appartements.

Allons plus avant et entrons chez le maître. Son logement, qui occupe le centre de l'édifice, a deux parties : l'une donne sur la vieille façade, elle contient sa chambre et les cabinets; l'autre remplit tout l'avant-corps de la façade nouvelle, et se compose de la grande galerie des Glaces, du salon de la Guerre et de celui de la Paix. Ainsi l'appartement du roi a non-seulement deux parties, mais encore deux faces : d'un côté est toute sa vie intérieure et familière, de l'autre tout l'apparat et tout le cérémonial; ici c'est le front de l'homme, là celui du roi; au levant c'est la figure que Louis XIV montre à Dieu, au couchant celle qu'il présente au peuple qu'il gouverne et aux nations à qui il fait la guerre.

Lorsque nous avons assisté au lever du roi, n'avez-vous pas été frappés comme moi du peu de profondeur de sa chambre? Le lit est presque sur la fenêtre; la balustrade touche les portes, et il n'y a, dans l'alcôve royale, aucune de ces mystérieuses ombres où l'on s'imagine qu'une telle majesté devrait se cacher. Savez-vous la raison de cela? La chambre est au centre du palais; le lit est au centre de la chambre; en face du lit il y a une fenêtre; en face de la fenêtre le soleil se lève tous les matins. Lorsque ce roi du ciel monte à l'horizon, ses premiers rayons sont pour le roi de la terre; les deux souverains s'éveillent ensemble et échangent un fraternel regard avant que d'abaisser leurs yeux sur le reste du monde. Vous comprenez la fierté de Louis XIV! Lorsqu'il a été salué, le matin, par le soleil, à quelles adorations ne

doit-il pas se croire des droits? Si la lumière naît devant sa fenêtre, comme un flambeau qui lui appartient, ne peut-il pas penser que la vie des hommes n'est faite que pour le servir? Aussi s'est-il imaginé que sa majesté était de la même nature que celle du soleil; il a pris la devise du dieu du jour: il se fait appeler Apollon et se croit beau et souverain éternellement comme lui. Lorsque j'eus pénétré ce secret de l'orgueil royal, au lieu d'être surpris de voir Louis XIV si absolu, je m'étonnai qu'il ne le fût pas davantage; je lui sus bon gré de rester homme encore quelquefois, et je me souviens que c'était peut-être dans cette même chambre où il donnait ses matinales audiences au soleil qu'il avait déjeuné avec Molière.

Louis XIV apprit que des seigneurs se montraient blessés de manger à la table du contrôleur de la bouche avec Molière, qui était comme eux valet de chambre du roi. Un matin, à l'heure de son petit lever, il dit à Molière : « On assure que vous faites maigre chère ici, et que les officiers de ma chambre ne vous trouvent pas fait pour manger avec eux. Vous avez peut-être faim; moi-même je m'éveille avec un très bon appétit; mettez-vous à cette table et qu'on me serve mon *en-cas de nuit.* » Alors, le roi coupant la volaille qu'on déposait chaque soir dans sa chambre, en sert une aile à Molière, qu'il a fait asseoir, et ordonne que l'on introduise les entrées familières, qui se composaient des personnes les plus marquantes et les plus favorisées de la cour. « Vous me voyez, leur dit le roi, occupé de faire manger Molière, que mes valets de chambre ne trouvent pas assez bonne compagnie pour eux. » Dès lors toute la cour s'empressa

d'adresser des invitations au grand comédien toutes les fois que son service l'appelait à faire le lit du roi. Il faudra que l'histoire cite ce trait à côté de toutes les vanités et de tous les vertiges de Louis XIV.

A gauche de la chambre du roi est le cabinet du conseil, où les affaires politiques se règlent; mais à droite est la grande antichambre; l'Œil-de-Bœuf, qui y conduit le jour, éclaire d'une manière douteuse les conseillers secrets et les favoris qui s'introduisent par là dans les appartements du roi et dans sa confiance; c'est cette salle qui dicte ordinairement au souverain les résolutions qu'il réalise dans son cabinet. On peut dire que l'Œil-de-Bœuf est l'oreille du roi et que le cabinet est sa main. Sa chambre est placée entre ces deux salles; ainsi la volonté est précédée de la pensée et suivie de l'action.

Le palais a été construit de sorte que personne ne puisse habiter sur le même plancher que le roi, si ce n'est la reine, dont les appartements, que la mort a laissés vides, occupent la partie la plus reculée. Le dauphin est logé au-dessous du roi; il est placé au rez-de-chaussée, comme le rejeton pousse au pied de l'arbre qu'il doit remplacer. Les enfants du dauphin sont à une plus longue distance du tronc; ils habitent l'aile du sud. Le point où cette aile rencontre l'avant-corps est aussi celui où aboutissent tous les appartements de la famille royale; il forme l'axe intime du palais, et on y a construit, en marbre, l'escalier des Princes. Le point où l'avant-corps rejoint l'aile du nord est au contraire l'axe public de l'édifice; le grand escalier en pierre qui s'y élève est destiné aux entrées de la cour.

Vous voyez donc bien que tout a un sens dans ce palais mystique; que les révolutions peuvent détruire la monarchie de Louis XIV, mais non l'effacer; que, tant que Versailles sera debout et qu'il y aura un homme intelligent en France, on connaîtra les secrets ressorts de la royauté absolue, et qu'enfin ce monument est un grand livre où ceux qui sauront lire ses caractères pourront voir encore, dans des milliers d'années, quelle fut la constitution de la société française au dix-septième siècle. Mais ce ne sont pas seulement les murailles de Versailles qui ont une voix; l'architecture n'a formé que les os de cet énorme animal de pierre. Examinons son épiderme, fouillons ses entrailles, interrogeons ses chairs et son sang; voyons si nous trouvons rien qui soit muet ou rien qui me contredise. Parlez! Qu'avez-vous vu encore à Versailles et quelles choses y avez-vous remarquées?

LE SECOND SÉNATEUR.

J'y ai admiré de très belles peintures, choisies avec un grand goût dans les diverses écoles que l'Italie a produites. Raphaël Titien, Paul Véronèse, les Carrache, le Guide couvrent les murailles. On formerait une admirable galerie avec toutes les pages qu'on a peine à distinguer dans les encadrements de marbre et d'or où elles sont placées.

LE DOGE.

Est-ce donc l'Italie que vous cherchiez dans le palais du roi de France? Ah! ne vous enorgueillissez point tant de l'y avoir

trouvée; elle pare les salons des moindres palais; elle semble, depuis deux siècles, n'avoir plus d'autre emploi que de fournir à l'ameublement des princes de l'Europe. Les arts ont fait d'elle la vassale et non pas la reine du monde, et la gloire qu'ils donnent ne lui a été accordée qu'au prix de sa grandeur politique. Mais n'avez-vous pas regardé les peintures que l'école française a attachées aux murs de Versailles?

LE SECOND SÉNATEUR.

Je ne pensais pas que vous eussiez pu prendre au sérieux cette prétention des Français de fonder une école de peinture. Leur ciel n'est point fait pour leur donner l'idée de la couleur ni celle du dessin; il n'est ni assez lumineux pour exciter leur imagination ni assez sombre pour la tourmenter; il est continuellement gris, tempéré et fade. Si par hasard il naît chez eux quelques artistes, ils ne peuvent se développer que sous le feu de notre soleil. Leur Poussin aurait-il fait de si admirables compositions s'il ne s'était profondément imprégné du génie de la nature italienne? J'ai une vieille tête enfumée de Georgion que je n'échangerais pas contre toutes les magnifiques toiles qui sont tendues au plafond de Versailles.

LE DOGE.

Ainsi, lorsque vous verrez une peinture, vous n'en estimerez jamais que la couleur ou le dessin? Votre œil s'arrêtera toujours à la forme extérieure des choses et ne saura percer l'enveloppe

pour voir si elle ne renferme pas quelque idée digne de considération? Les plafonds et les tableaux que Louis XIV a commandés pour son palais ne vous ont-ils vraiment rien dit du haut de leurs cadres dorés? ne vous êtes-vous pas arrêtés dans les grands appartements pour voir comment Louis XIV s'est fait peindre, dans les frises, sous le costume de tous les grands hommes de l'antiquité!

Au plafond de la salle de Vénus sont représentés les amours les plus célèbres de l'histoire; Titus y est à côté de Bérénice, Marc-Antoine à côté de Cléopâtre, Jason avec Médée, Thésée avec Ariane; mais qui n'a aussitôt deviné Louis XIV sous le masque de ces quatre héros? Plus bas on a peint Nabuchodonosor qui fait élever les jardins de Babylone par amour pour Sémiramis; c'est Auguste qui donne aux Romains le plaisir des courses de chariots, c'est Alexandre qui s'éprend de passion pour Roxane dans un festin, c'est Cyrus qui fait passer ses troupes en revue devant une princesse à laquelle il voulait plaire; mais ne voyez-vous pas que c'est là l'histoire de Louis XIV, qui a fait bâtir Versailles pour mademoiselle de La Vallière, qui a fait revivre pour elle les anciens carrousels, qui a ranimé le goût des fêtes et des spectacles? Si Houasse, qui a peint ces tableaux, est un artiste médiocre, faudra-t-il que vous ne remarquiez pas l'orgueil surhumain de ce roi qui contraint les autres rois de la terre, et les plus grands, à lui prêter leurs costumes pour se travestir, et qui ne les considère plus que comme des ombres de lui-même?

La salle de Vénus est l'image de la jeunesse du roi et de l'a-

mour qui en occupa les années. A mesure qu'on avance d'une salle à l'autre, on fait un progrès dans la vie du roi. La salle de Diane qui vient après celle de Vénus, offre déjà des tableaux plus mâles; c'est César qui envoie des colonies à Carthage, c'est Cyrus qui attaque un sanglier, c'est Jason qui aborde à Colchos, où il doit ravir la toison d'or, c'est Alexandre qui chasse aux lions. Si Audran et Lafosse, qui ont fait ces compositions, ne sont pas de grands peintres, faudra-t-il ne pas s'apercevoir que, sous ces illustres noms, Louis XIV a fait représenter les sentiments qui l'avaient poussé des bras de ses maîtresses sur les champs de bataille?

En effet, de la salle de Diane on entre dans celle de Mars, qui marque un nouveau pas dans la vie de Louis XIV. Ici César, Marc-Antoine, Alexandre Sévère, Constantin, Cyrus et Démétrius Poliorcète, représentent le roi à la tête de ses armées. Dans la salle de Mercure les sciences et les arts sont placés sous la protection d'Alexandre, de Ptolémée et d'Auguste; mais Philippe de Champagne a bien eu soin de donner à ces grands civilisateurs le visage de Louis XIV. Dans la dernière de ces salles, qui est consacrée à Apollon, le roi ne se contente plus de marcher sur la corniche avec le costume des héros; cette fois il s'envole au ciel et prend la figure du dieu de la lumière. Ainsi son apothéose complète et termine la série des transformations de sa vie.

Les salles de Vénus, de Diane, de Mars, de Mercure et d'Apollon forment un poëme. Le salon de la Guerre, qui vient après, la Grande Galerie et le salon de la Paix en forment un autre :



Galerie des Glaces

Palais de Versailles

le premier est en cinq chants, le second n'en a que trois, mais plus riches et plus grandement ordonnés. Jusqu'à présent vous avez vu le roi sous des traits empruntés, il va ôter son masque et paraître lui-même dans toute sa magnificence. Ainsi la Fable n'est qu'une introduction à la vérité, et l'histoire des grandes monarchies primitives ne sert que de vestibule à l'histoire de Louis XIV.

Charles Lebrun a déployé une haute intelligence dans l'exécution de cette immense biographie; il a peint la guerre à l'entrée, comme pour dire que Louis XIV en avait eu l'initiative et qu'il se réservait de la finir à son gré. C'est une chose bien hardie, et qui ne se verra peut-être pas une seconde fois, que d'avoir représenté, sur la porte de la galerie où leurs ambassadeurs sont introduits auprès du roi, la France terrassant toutes les monarchies de l'Europe. Les traits sous lesquels la Paix est représentée à l'autre extrémité sont plus humiliants encore pour les puissances que ceux qu'on a prêtés à leur défaite. Lebrun a donné sur ces murailles quelques coups de pinceau qui pourront faire tirer bien des coups de canon à la frontière; il ameutera au combat toutes les nations qui font déjà entendre leurs murmures; quel art fut jamais plus grand que celui qui peut produire de semblables effets?

Mais la grande galerie, si imposante, peut-être unique au monde, qui est décorée des plus somptueux produits de l'industrie française créée par Colbert, qui est ornée de statues antiques, de tables de porphyre et d'albâtre, de vases, de navicelles et des plus riches morceaux d'orfévrerie, qui reflète dans ses

mille glaces tous les bosquets du parc, de manière à composer des paysages admirables et de joindre à tant de luxe les charmes de la nature; savez-vous ce que la grande galerie porte dans son plafond, et quel firmament elle étend au-dessus de toutes ces magnificences? C'est dans son arc et au milieu de ses nuages que Charles Lebrun a écrit la vie de Louis XIV; les actions du roi sont les astres qui éclairent ce ciel.

La vie du roi a eu jusqu'ici deux époques tranchées; chacune a duré dix ans : l'amour de mademoiselle de La Vallière et l'influence de Colbert ont illustré la première, madame de Montespan et Louvois ont agité la seconde. Lebrun a fait aussi deux parts dans sa peinture, il a placé au plus haut de son ciel la première époque, il a disposé l'autre autour de celle-ci; il a mis madame de Montespan plus près de la terre que mademoiselle de La Vallière, et Louvois au-dessous de Colbert. Louvois n'est pas content et il se venge en préférant Mignard à Lebrun, qui, depuis la mort de Colbert, reste sans protecteur. Ordinairement c'est la terre qui reproduit les splendeurs du ciel; ici c'est le ciel qui reflète les grandeurs de la terre; et c'est dans le firmament qu'est inscrite la vie de Louis XIV, année par année et couche par couche, comme elle s'est passée.

Mais ce que j'admire dans toutes ces peintures, c'est qu'aux endroits où il a fallu représenter la France en face des nations étrangères, celles-ci sont peintes en personne, tandis qu'à la place où la France devrait être on ne voit que Louis XIV. La nation n'est nulle part, le roi est partout. L'Allemagne, la Hollande, l'Espagne, Rome elle-même plient le genou dans les vingt-

sept tableaux qui ornent le plein cintre de la galerie. Mais devant qui s'agenouillent-elles? est-ce devant la France? non, c'est devant Louis XIV. Ce ne sont pas des rois qui se prosternent devant un roi, ce sont toutes les nations qui courbent la tête devant un homme. Qu'est-ce que cela veut dire? Ainsi Louis XIV, après avoir nié la nation, en est venu à nier la monarchie elle-même. Il n'y a plus ni peuple ni institution qui le gouverne; Louis XIV existe seul dans son royaume. Les Pyrénées sont ses pieds, les Alpes ses flancs; l'Océan mouille ses côtes, toute la nation est en lui; la monarchie s'est faite homme dans sa personne; elle subira donc les conséquences de son incarnation, et, à moins que Louis XIV ne soit immortel, il faudra que la monarchie périsse! Voyez donc si ce que je dis est vrai ou faux? Cherchez bien dans vos souvenirs! Avez-vous vu dans la monarchie autre chose que Louis XIV? avez-vous vu un autre homme vivant dans son palais?

LE TROISIÈME SÉNATEUR.

Avez-vous donc oublié tous ces princes et tous ces seigneurs qui nous ont témoigné tant de fierté? Avez-vous oublié la foule de gens répandus dans l'intérieur du palais, et dont les costumes rivalisaient d'éclat avec le marbre et les peintures des appartements? Avez-vous oublié tant de grands hommes que nous avons coudoyés, et dont on nous a dit les noms plus nombreux qu'en aucune des plus belles époques de l'histoire?

LE DOGE.

Si vous avez pensé que ces hommes, grands ou petits, plébéiens ou nobles, illustres ou obscurs, eussent leur vie en eux, vous vous êtes étrangement trompés. Ils tiennent tous leur existence du monument qu'ils remplissent, du maître qu'ils servent; ils font partie du palais et sont les membres de Louis XIV.

Ce gros homme bien fait, d'un visage agréable, qui était toujours auprès du roi, qui avait la libre entrée des cabinets à toutes les heures, et qui aux moments les plus privés se mêlait dans la conversation sans y être invité, qui avait accoutumé le roi à lui adresser la parole sur des nouvelles et sur toute matière, qui se permettait même de lui faire des questions, qui usait de cette privauté aux promenades, à la face de toute la cour, qui tirait les fils de France par la manche et frappait sur l'épaule des princes du sang, où croyez-vous que cet homme-là avait pris son audace, qui était à confondre les ducs et pairs? C'était le palais qui l'avait autorisé à être si hardi; car cet homme, sorti du peuple, et qui s'appelait Jules Hardouin Mansard, était l'architecte du palais. Louis XIV avait fondé la monarchie; mais Mansard en avait fabriqué l'image, et Louis XIV l'honorait comme le bras avec lequel il avait bâti son monument.

Et cet autre gros et grand personnage, à l'air rustre, mais discret, qui entrait partout, à toute heure, et toujours par les derrières, que tout le monde saluait profondément quand il passait, qui rendait toujours le salut, rarement des paroles, que les princes se vantaient d'avoir pour ami et les femmes pour con-

fident, savez-vous d'où *il* tirait son importance? Il s'appelait Bontemps, c'était le valet de chambre de Louis XIV. Mansard donnait ses soins au palais, Bontemps donnait les siens au roi: c'est parce qu'ils étaient les serviteurs, l'un de la maison, l'autre du maître, que ces deux hommes étaient si puissants et si fort considérés.

Et ce galant de bonne mine, de petite noblesse dans un lieu où il y en a tant de la plus grande, heureux au jeu, assidu aux cabinets, empressé auprès des femmes à qui le roi avait souri, faisant des bouts-rimés, et qui s'appelait Dangeau, voulez-vous que je vous dise ce qui lui donnait cet air de grandeur qu'il ne quittait devant personne, qui le faisait figurer parmi les gouverneurs de province, et qui lui attirait non-seulement la flatterie des courtisans, mais encore celle des plus grands poëtes? Toujours au niveau des goûts de Louis XIV, il l'a servi auprès des favorites pendant sa jeunesse; mais aujourd'hui il fait sa cour au palais, qui est la maîtresse nouvelle du roi. Autrefois il écrivait la correspondance amoureuse de mademoiselle de La Vallière; maintenant il écrit, jour par jour, heure par heure, tout ce qui se fait à Versailles, tout ce qui s'y dit, ce que voient les grands appartements, ce que cachent les petits, ce que les degrés font monter à la cour et en font descendre, quelles traces les pieds des princes laissent sur les gazons et dans les allées, quelles paroles et quels regards le roi laisse tomber sur les marbres et sur les hommes qui garnissent le palais. Voilà le mot de la haute fortune de Dangeau : il est l'historiographe du monument!

Dans toute cette foule que vous avez vue si brillante et si dés-

œuvrée. il n'y a personne qui ne soit au service du roi; à Versailles les plus grands personnages vivent non pas pour eux-mêmes, mais pour le maître. Les poëtes n'y sont plus poëtes, les prêtres n'y sont plus prêtres, les gentilshommes n'y sont plus gentilshommes; tous ne sont plus que des membres de la grande domesticité royale. Lorsque Racine et Boileau viennent à Versailles, ils n'y sont plus les deux plus élégants esprits de la France; ils y figurent comme historiographes du roi. Bourdaloue n'est plus un admirable logicien, plein de cette force que la pensée peut donner aux natures les plus douces, et brillant par la véhémence de sa raison et de sa foi; Bourdaloue n'est que le prédicateur du roi. Quant aux descendants des grandes familles qui s'enorgueillissaient de leur gloire et de leur indépendance, ils n'ont plus d'autre illustration que celle d'être officiers du roi. Ils veulent bien encore de temps à autre protester contre le servilisme qu'on leur impose; les ducs et pairs se remuent et prétendent ressaisir leurs anciennes prérogatives; mais le roi, par un dernier coup d'état contre l'aristocratie, met au-dessus des ducs et pairs les maréchaux qui sont de sa création, et dont il forme un conseil auquel il veut que toute la noblesse défère les questions de dignité.

Le nombre des emplois de valets, auxquels on contraint les plus grands esprits à s'abaisser, s'accroît tous les jours. Il y a cependant des emplois qui n'ont pas de titre officiel. Bossuet marche dans Versailles la tête haute, comme un homme qui a quelque chose d'important à y faire; cependant, depuis qu'il a achevé l'éducation du Dauphin, il n'a plus de charge à la cour.

Est-ce donc son génie qui force les respects et qui met les prélats et les courtisans à ses pieds? Ne le croyez pas. Si Bossuet n'avait été que l'homme le plus éloquent du royaume, on ne s'agenouillerait pas si profondément devant lui. Bossuet a une charge secrète, la plus élevée qu'un homme puisse avoir en ce palais, il est le théologien du roi; c'est lui qui a la mission de régler tous les rapports de la monarchie avec le ciel; il a entrepris d'accommoder l'orthodoxie ancienne avec les besoins nouveaux du siècle, et de mettre l'Église aux pieds du trône, pour que Louis XIV soit un roi parfaitement absolu. Le confesseur du roi ne se mêle que des petites affaires personnelles de la conscience; mais Bossuet, c'est l'ambassadeur par lequel Louis XIV traite avec Dieu; il est chargé d'arranger ces deux puissances suprêmes ensemble.

Vous avez vu un autre homme traverser le palais avec la réserve de l'honnêteté; il ne mettait aucune affectation à se faire remarquer, cependant on le saluait avec empressement; mais on ne lui donnait aucun titre, on l'appelait tout simplément M. La Bruyère. Cet homme-là a hérité de l'emploi de Molière, qui était de censurer les ridicules de la cour en les représentant. Il partage avec Largillière le soin de faire les portraits de son époque; Largillière peint les figures, La Bruyère peint les caractères; leur touche est également fine et leur talent en honneur; mais on rend hommage au pinceau de l'un par vanité, à la plume de l'autre par crainte.

Tous les personnages que le palais abrite ne sont pas chargés de fonctions si élevées, et il y en a qui portent la honte du servi-

lisme jusqu'au dernier degré. Ne vous a-t-on pas fait voir, dans les meilleures compagnies de la cour, une espèce d'homme qui s'appelle Langlée? Il est à la cour de tout ce qui est agrément et plaisir, de tous les voyages, de toutes les parties, de toutes les fêtes; il est fort bien avec les princes du sang qui mangent très souvent à Paris chez lui; il s'est rendu maître des modes et des goûts à tel point que rien ne se fait que sous sa direction, et qu'il ne se bâtit ou ne s'achète point de maisons qu'il ne préside à la manière de la monter, de l'orner et de la meubler. Devinez l'emploi de cet homme-là! Il est le ministre des galanteries de la cour; il a commencé par exercer en secret, pour le compte du roi, cette noble profession dont il s'honore maintenant vis-à-vis de tout le monde. Du reste, il est d'un commerce sûr pour ceux qui se livrent à lui, il a une grande richesse qui le fait estimer et une grande puissance qui le fait redouter de ceux qui ne l'estiment pas.

On m'a montré un autre homme qui s'appelle Rose et qui fait auprès du roi un service encore plus personnel; il est l'un des quatre secrétaires du cabinet, et son emploi particulier consiste à avoir la plume. Son devoir est d'imiter si exactement l'écriture du roi qu'elle ne se puisse distinguer de celle que sa plume contrefait; avoir la plume, c'est être faussaire public et faire par charge ce qui coûterait la vie à tout autre. Celui qui a la plume écrit toutes les lettres que le roi ne veut pas prendre la peine d'écrire et que cependant il doit écrire lui-même. Cet homme obscur traite d'égal à égal avec les souverains de l'Europe; car il ne se contente pas d'écrire les lettres du roi, il les compose

et y fait parler Sa Majesté; le caractère est si semblable à celui du roi qu'il n'y a pas la moindre différence entre le corps de la lettre, que Rose fait de sa main, et la signature, qui est toujours de celle du roi.

Les femmes ne sont pas plus exemptes que les hommes de servir Louis XIV; elles aussi se glorifient de porter le joug de la domesticité royale. Les plus illustres sont attachées aux princesses et font partie de leur maison; les autres sont attachées à celles-ci, de façon que le lien de la hiérarchie ne s'interrompe jamais et que personne n'en soit affranchi. Le désir de plaire au roi et le soin de conserver son cœur après l'avoir captivé ne sont même pas des charges qui dispensent d'en prendre de plus humbles; les plus grandes favorites ont eu des emplois semblables.

Au milieu de cette clientèle brillent quelques femmes d'un esprit supérieur, qui, sous prétexte d'envoyer des nouvelles de leur santé aux amis qu'elles ont dans les provinces, écrivent sur la cour des lettres qui font le tour de l'Europe. Ces lettres, où l'on aime à trouver les grandes choses mêlées aux plus familières, composeront, si on les recueille jamais, une histoire vive et fidèle de cette époque. N'avez-vous point remarqué à l'hôtel de Chaulnes, entre le duc de La Rochefoucauld, d'une conversation si fine et si concise, et madame de La Fayette, qui gardait toujours la plus grande réserve dans son élégance, une femme pleine d'abandon, de vivacité et d'imprévu? C'était madame de Sévigné, la plus éloquente causeuse qui ait jamais parlé la plume à la main, l'auteur des meilleures lettres que nous ayons lues.

Ainsi les événements de la cour de Louis XIV étant écrits à la fois par les femmes et par les hommes, la postérité en aura l'image complète dans une suite de tableaux variés, et, par l'effet naturel de toutes ces indiscrétions qu'il encourage, le roi fera savoir jusqu'aux siècles les plus reculés quel habit il portait en allant à la messe, et comment il hochait la tête en donnant ces ordres qui dévastent les provinces et font mourir les hommes par milliers.

Ainsi à Versailles il n'y a qu'un seul individu qui existe par lui-même, et cet individu c'est le roi. La multitude qui l'entoure ne vit que pour lui ; si illustre qu'on soit, on tire de lui sa vie, et c'est aux degrés qui rapprochent de lui qu'on mesure la gloire. Il a soin de marquer exactement les étages divers dans sa manière de saluer et de recevoir les révérences lorsqu'on parle ou qu'on arrive. Aux dames il ôte son chapeau de plus ou moins loin ; s'il les aborde il ne se couvre qu'après les avoir quittées ; aux gens titrés il le tient en l'air ou à son oreille quelques instants plus ou moins marqués ; pour les seigneurs du rang inférieur il se contente d'y porter la main. Il l'ôte comme aux dames pour les princes du sang. Il sait mettre aussi plus ou moins de différence dans ses révérences, selon le rang qu'occupent les personnes à qui il les fait. Il habitue ainsi chacun à se soumettre à ses gestes et à placer le mérite dans la considération royale. L'orgueil de son âme éclate dans ses yeux ; son regard proclame son autorité avec tant d'assurance et de feu qu'il fait baisser les plus intrépides, et en quelque moment de la vie qu'on le prenne, sa figure ne cesse de dire qu'il est le maître.

LE QUATRIÈME SÉNATEUR.

Il est le maître en effet, comme vous dites; non-seulement il règne sur les hommes qui sont nés dans son royaume, soumis à son gouvernement, mais encore il dompte les éléments et soustrait la nature aux lois qu'elle a reçues de Dieu pour la faire obéir aux siennes. N'avez-vous point admiré qu'il ait choisi la place de son palais dans un endroit désert pour mieux faire ressortir sa magnificence, et qu'au lieu de construire sa demeure au milieu de toutes les commodités de la vie, il l'ait au contraire bâtie dans un lieu où il y avait une indigence de toutes choses, si sablonneux que les plantes n'y verdissaient point, si élevé que l'eau n'y pouvait venir? Comme un courageux lutteur, il a accumulé les difficultés pour avoir plus de gloire à les vaincre; on dirait qu'il ait voulu tout devoir à lui-même, rien à personne, pas même à la nature et à Dieu. En frappant du pied sur la colline de Versailles, il en fait sortir des arbres gigantesques et de l'eau en si grande abondance que le plus gros fleuve n'en fournit pas autant à sa source. Comme si ces merveilles ne laissaient pas d'assez imposantes traces à la surface de la terre, il a voulu fendre le cercle de collines qui entoure son palais et couvrir leurs flancs de travaux plus grands que ceux des Romains. Il a entrepris de détourner la rivière d'Eure, de lui faire remonter sa pente naturelle et de l'amener tout entière à Versailles. Avez-vous vu les tranchées qu'il a ouvertes et le lit qu'il a creusé pour emprisonner cette nouvelle conquête?

LE DOGE.

Avez-vous entendu les murmures qui sortaient de ces fosses où l'on tenait trente mille hommes enfermés au milieu des exhalaisons mortelles d'une fange corrompue? Avez-vous entendu le râle des mourants que cette contagion avait enlevés loin des champs de bataille où ils auraient voulu tomber, loin des malheureuses familles qui avaient besoin de leurs bras pour se soutenir? Avez-vous entendu le bruit funèbre produit par les chariots qui emportaient toutes les nuits les innombrables et secrètes victimes de la fantaisie d'un homme? N'avez-vous pas songé que pour avancer de quelques années les plaisirs du roi on détruisait l'infanterie, qui est le plus solide bouclier de la France? N'avez-vous pas songé que dans les gouffres d'où l'on tirait ces amas de terre fétide on jetait le sang et l'or du royaume? N'avez-vous pas songé, quand vous mettiez le pied sur une marche du palais, qu'il pouvait y avoir une tête humaine écrasée sous ce marbre? A chaque arbre que vous avez vu dans le parc, n'avez-vous pas compté les écus qui manquaient dans l'escarcelle du pauvre? Quand vous avez vu les murailles du palais couvertes de colonnes et de statues, n'avez-vous point pensé aux chaumières qui n'avaient pu se revêtir d'une couche de plâtre pour empêcher la bise de souffler à travers leurs soliveaux? Quand vous avez vu tant de somptueux tapis et d'ameublements magnifiques, ne vous est-il pas venu à l'esprit qu'il y avait dans les plus stériles gorges des montagnes de pauvres pâtres errants, sur le vêtement desquels on a prélevé de quoi entretenir tout ce faste? Si vous

avez vu l'orgueil de Louis XIV, n'avez-vous pas vu la détresse du peuple? Grand roi, c'est un instinct raisonnable qui vous a fait bâtir votre palais dans la solitude, et ce n'est que hors de la vue du monde que vous pouvez réaliser les orgueilleuses chimères de votre esprit. Enveloppez-vous de votre manteau de murailles et de forêts, et tirez-le bien sur vous, pour que les bruits du dehors n'arrivent pas jusqu'à votre oreille; exilez votre majesté dans un désert, qu'elle n'y puisse contempler et entendre qu'elle-même. Dérobez-vous aux regards et aux paroles de la foule; ne voyez que votre grandeur et n'écoutez que votre pensée; car si la voix du peuple pouvait monter jusqu'à vous, elle vous dirait que pour être le plus grand des rois il faut être le plus injuste des hommes, et que les rayons de votre gloire consument la nation au lieu de l'éclairer.

Pendant que le doge s'entretenait ainsi avec ses compagnons de voyage, les longues heures de la nuit s'étaient écoulées; comme il achevait de parler, les premières clartés du jour, qui luttaient depuis quelque temps avec les voiles de l'ombre, finirent par les soulever; le soleil parut à l'horizon et noya bientôt le ciel et la mer dans sa lumière sans bornes. Le doge et les quatre sénateurs se levèrent et saluèrent cet astre qui réchauffe le monde dans son manteau de pourpre, et qui ne montre sa puissance que par des bienfaits.



S. Bradshaw

Jardins de Versailles

Vue du Bassin de Latone

IMP. CHARDON AÎNÉ ET FILS 30 R. HAUTEFEUILLE PARIS

VIII

LE PARC.

Les ambassadeurs. — Lettre d'un Siamois. — Explication des jardins. — Les perspectives, les bosquets, les eaux.

Le nom de Louis XIV et le luxe de son palais ne faisaient pas seulement l'entretien de l'Europe ; le bruit s'en était répandu au loin, il avait traversé les mers, et avait été, jusqu'aux extrémités du monde, exciter la curiosité des monarques indiens qui croyaient que ce n'était qu'en Asie qu'on pouvait avoir un empire si absolu et déployer tant de magnificence. Les récits que les prêtres des missions faisaient partout l'Orient du faste de la

cour de France parvinrent à l'empereur de Siam, qui, du palais ou sa majesté restait cachée aux regards des hommes, voulut envoyer complimenter Louis XIV.

L'ambassade qu'il lui dépêcha fit naufrage avec les riches présents dont il l'avait chargée; deux mandarins parvinrent seuls à s'échapper; mais la renommée du grand roi était telle que, loin de se laisser décourager par le désastre auquel ils avaient survécu, ils poussèrent jusqu'en France, où ils arrivèrent en 1684. Comme ils n'apportaient pas de lettres de créance, Louis XIV ne voulut pas compromettre sa dignité jusqu'à leur donner une audience solennelle; néanmoins il se décida à rendre à l'empereur de Siam la politesse que celui-ci avait voulu lui faire. Il lui envoya une ambassade, moitié diplomatique, moitié religieuse, qui devait tenter sa conversion tout en réglant un traité de commerce. L'empereur de Siam, ne voulant pas être moins gracieux que le roi, lui envoya une seconde ambassade qui eut un meilleur sort que la première.

Trois o'pras, hauts dignitaires de l'empire, accompagnés de huit mandarins et suivis de la foule de leurs serviteurs, débarquèrent à Brest, chargés de magnifiques présents et d'une lettre de l'empereur, qu'ils traitaient avec un cérémonial tout-à-fait indien. Arrivés à Versailles, ils y furent fêtés avec une pompe inouïe. Le jour de leur audience solennelle, le palais montra toute sa magnificence. Les eaux jouaient dans les jardins, des fleurs avaient été jetées sur les degrés; à l'intérieur on avait étalé les somptueux tapis de la manufacture des Gobelins et les orfévreries les plus riches. Le cortége des ambassadeurs fut reçu avec

les plus sublimes formes de l'étiquette; il s'avança lentement à travers les grands appartements, qui étaient remplis par la cour étincelante de broderies et de diamants; ils parvinrent enfin jusqu'à la grande galerie, où ils aperçurent Louis XIV, vêtu d'un habit qui avait coûté douze millions, debout sur un trône d'argent qu'on avait posé sur une estrade élevée de neuf marches, et garnie de tapis et de vases précieux; ils se prosternèrent trois fois, les mains jointes devant la majesté de l'Occident, et levèrent ensuite les yeux sur elle. Le roi leur avait permis de le regarder; ils lui remirent la lettre de l'empereur de Siam, qui était enfermée dans un coffre superbe. Les jours suivants on leur fit les honneurs du palais; l'admiration de la cour pour ces lointains envoyés fut au comble.

La curiosité ne fut pas moindre à Paris; on n'y parlait plus que de Siam et des Siamois. Cette impression se conserva longtemps, et, à plusieurs années de distance, le poëte comique Dufresny, ayant à faire un tableau de son époque et voulant donner à son œuvre un tour d'imagination, ne trouva rien de mieux que de figurer qu'il était chargé de montrer la capitale à un Siamois et de lui en décrire les monuments et les mœurs. Du reste, dès le lendemain de l'audience qu'ils avaient obtenue à Versailles, le portrait des trois o'pras avait été affiché dans les boutiques des marchands d'estampes, avec leurs noms bizarres qui ajoutaient encore à l'étonnement. Les plus élégantes femmes voulurent les voir; enfin le succès de ces Orientaux fut complet.

Le plus jeune surtout, qui s'appelait Tan-Oc-Cun-Srivi-Saravacha, excita un engouement dont il serait difficile de donner

une idée ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fut si bien accueilli dans le monde qu'il put sans peine se mettre au courant d'une foule de particularités secrètes concernant la vie du roi et la construction de son palais ; ce qui nous fait présumer qu'il avait été admis dans les plus intimes mystères des ruelles de la Place Royale. Car ce n'était plus qu'en cet endroit qu'on gardait les traditions de l'ancienne galanterie ; ailleurs les mœurs avaient pris une autre pente, et on avait déjà oublié ce qui s'était fait et ce qui s'était pensé la veille. Le jeune Tan-Oc-Cun-Srivi-Saravacha crut faire plaisir à un raja de ses amis, qui habitait la capitale de l'empire de Siam, en lui racontant quelques-unes des choses qu'il avait apprises ; il mit donc une lettre pour lui dans les dépêches que l'ambassade eut occasion d'envoyer avant son retour au ministre de l'empereur ; mais, par l'effet d'une vertu qu'on pratique beaucoup plus en Asie qu'en Europe, et qu'on appelle discrétion, il s'abstint d'indiquer l'heureuse source à laquelle il avait puisé ses renseignements.

TAN-OC-CUN-SRIVI-SARAVACHA, A RANGOUN-TEC-RAJA,

A Juthia.

Tu apprendras assez par les lettres des mandarins comment nous avons été reçus en Occident ; la magnificence n'y est pas moins grande que dans notre empire ; tu seras étonné que Dieu ait permis que les deux extrémités du monde fussent si semblables en toutes choses. Il y a autant d'or, d'argent, d'ambre, de marbre, de rubis et de saphirs dans le palais du roi de ce pays

que s'il n'avait eu, comme sur les bords de notre mer, qu'à se baisser pour recueillir toutes ces richesses dans les flots qui baignent son royaume et dans les flancs de la terre qui porte son peuple.

Tu sais que de tout temps j'ai mieux aimé observer les hommes que le monde, aussi ai-je grandement de quoi m'occuper. Nos o'pras et nos mandarins sont excellents à étudier; leur étonnement me réjouit beaucoup; ils ouvrent des yeux gros comme les nids de salanganes qu'on sert sur ta table, et ils s'écrient à chaque instant que les merveilles du ciel ne sont pas comparables à celles-ci. Ils ne veulent point partir sans avoir achevé, sur les lieux mêmes, la description des admirables choses qui sont l'œuvre du roi que nous sommes venus saluer. Manza, le profond, et Bulbul, le poëte, se sont partagé la tâche; le premier cherche le sens mystérieux de toutes les bâtisses que nous avons sous les yeux, le second donnera le brillant tableau qu'offre leur aspect. Manza prétend que les plans du palais ont été fournis au roi par quelque magicien versé dans la connaissance de la religion de l'empire; il assure qu'ils ont été dessinés d'après les formules mystiques, et qu'on y retrouve la trace des symboles sacrés de l'Inde. Quant à Bulbul, les prodigalités sans bornes du style oriental ne suffisent pas à son admiration; la création n'a pas assez d'étoiles, pas assez de roses, pas assez de rossignols pour exprimer l'enchantement dans lequel Versailles l'a plongé. Je m'amuse avec les rêves de l'un et avec la pompe de l'autre. Un homme sage évite également ces deux excès.

Les Français ne prêtent pas moins à mon observation, et

quand je te reverrai je t'en conterai des traits qui pourront te paraître singuliers. Aujourd'hui je ne t'en dirai qu'un. Ils nous ont donné l'autre jour la représentation d'un ballet, sorte de danse imaginée pour les rois et où l'on fait paraître des personnages de l'ancienne histoire. Le héros de celui que nous avons vu était vêtu d'une peau de lion et s'appelait Hercule; le roi était présent, et nous avons aussitôt compris que le prince Hercule n'était qu'une image de Sa Majesté; car pourquoi l'aurait-on fait danser devant le roi s'il n'avait dû lui être agréable en lui rappelant quelque action de sa vie? Les seigneurs qui nous entouraient ont paru surpris que nous comprissions cette allusion et que nous pussions si facilement soulever le voile de leurs cérémonies. Ils ne savent donc pas que dans l'Orient tout est symbole et mystère? Cette nation croit être la plus intelligente du monde, et il est vrai qu'elle a une merveilleuse vivacité d'esprit; mais elle est légère et ne se donne pas la peine de rien approfondir.

Je veux t'en donner une preuve. Le palais que le roi a fait bâtir à Versailles est ouvert depuis quelques années à peine, et cependant il y a peu de gens qui sachent donner une explication raisonnable du plan d'après lequel il a été construit. On trouve bien des complaisants qui vous disent le nom des escaliers, celui des salles, leur nombre et leur destination, mais il ne faut leur demander le pourquoi de rien. Le sens des choses échappe à la plupart. Les jardins qui entourent le palais sont encore plus magnifiques; les eaux et la verdure y sont assouplies à une foule de formes diverses qui ressemblent aux caractères d'un livre sacré; mais nous n'avons rencontré personne à la cour qui sût les lire.

L'homme qui les avait tracés n'y était point, le roi l'avait cédé pour quelque temps au chef de la chrétienté, dont le royaume est voisin de celui-ci. Comme il faut cependant que chaque chose ait un sens, Manza cherche celui de ces jardins dans les commandements de Bouddha, et Bulbul le cherche dans les formes d'une fleur. J'ai trouvé le mot de l'énigme quelque part; je ne l'ai dit à personne pour jouir de l'embarras de nos mandarins, et je veux que tu l'apprennes avant tout le monde.

Le palais est sur le haut d'une colline qu'il occupe tout entière; aussi les jardins sont-ils suspendus sur des terrasses, comme ceux que Cyrus avait fait construire dans sa ville de Babylone; ils n'ont aucune vue sur la ville, dont le palais les sépare complétement, et on n'a laissé subsister aucune maison qui se pût apercevoir de leur sommet. Le roi a gardé une profonde rancune contre Paris, dont il a été chassé pendant qu'il était encore enfant; pour se soustraire à cet odieux souvenir autant qu'aux regards du peuple, il a abandonné les palais de sa capitale; mais ce n'était pas assez de s'éloigner d'elle, il a fait construire sa demeure dans un désert. Nos monarques d'Asie restent cachés au fond de leur palais pour ne pas laisser voir qu'ils ressemblent aux autres hommes; ici c'est un orgueil encore plus hautain : le roi a voulu ne rien apercevoir qui pût lui rappeler qu'il y avait dans son royaume un autre homme vivant que lui.

Sa volonté a été admirablement servie par l'ouvrier qui a dessiné son parc. Lorsque le roi sort de son palais par la porte du couchant, quoiqu'il se trouve sur un sol trop élevé, il ne

voit rien dans le monde que ses jardins qui se déploient à l'infini sous ses pieds; sa tête n'est couverte par aucun ombrage et n'a au-dessus d'elle que la voûte céleste; les terrasses, qui sont étagées au-dessous de lui, forment comme un immense piédestal au haut duquel sa majesté se pose toute seule entre la terre et le ciel.

Mais ce n'était pas assez d'avoir fait de ces jardins une suite de degrés pour le conduire à l'apothéose; on les a dessinés de façon que, du sein de cet empyrée solitaire où il est monté, il puisse découvrir sans cesse des perspectives qui flattent son orgueil et qui lui fassent parcourir en un seul regard toute l'étendue de sa puissance. Quand il est au haut de la terrasse, sa vue rencontre trois issues préparées à travers les bois qui courbent leurs têtes devant lui : l'une en face, vers le couchant, la seconde au midi, la troisième au nord. Ces trois horizons ne sont pleins que de sa majesté.

Au nord on a creusé un bassin où le dieu de la mer fait mugir tous les tourbillons de ses abîmes et couvre de son écume les fondements du palais. Au midi on a construit, au contraire, une immense galerie qui allonge ses bras pour protéger un parterre où l'on a semé les plantes des climats chauds; une eau tranquille dort au-delà de cet abri, où les myrtes, les lauriers et les orangers exhalent les plus suaves parfums. Tu vas comprendre aisément la raison de ces dispositions. Si on a placé l'antre bruyant de Neptune au nord du palais, c'est qu'en effet le nord de la France est baigné par l'Océan, qui déchire ses bords en cet endroit et les accable de tempêtes.

De l'autre côté l'Orangerie représente le rivage méridional du pays, où les fruits les plus exquis viennent en abondance et que la Méditerranée caresse de ses flots paisibles. Ainsi le parc est un abrégé du royaume, et du milieu du palais le roi a l'œil sur toutes ses côtes.

Mais la ligne la plus longue qui s'offre au regard est celle qui s'étend au couchant, en face même du palais. Parmi la multitude de plans variés qu'on saisit dans cette perspective, deux dominent tous les autres et arrêtent l'attention. Ils sont occupés par deux pièces d'eau; une fontaine jaillissante, garnie d'un groupe de statues en marbre, marque le premier, qui est le plus rapproché; l'autre, qui termine la vue, est formé par un bassin au milieu duquel des figures en métal doré jettent l'eau de toutes parts. Je veux t'expliquer ce que toutes ces figures représentent.

Si on s'en tenait aux images qui ornent le palais, on serait fort en peine de savoir quelle est la religion de ce pays-ci. Je t'ai déjà parlé d'un bassin où l'on voit Neptune, le dieu de la mer; voici un autre bassin consacré à Apollon, le dieu de la lumière, et une fontaine où l'on a placé la déesse Latone et ses deux enfants, Apollon et Diane. Toute la façade du palais est couverte des effigies de divinités semblables; elles apparaissent encore à chaque coin des jardins, et leurs blanches statues, plus nombreuses que les citoyens d'une ville, y sont rangées en ordre et ont l'air de s'y mouvoir en mesure comme pour quelque cérémonie sacrée.

Cependant ces divinités ne reçoivent pas les adorations du

peuple; le temps où on sacrifiait sur leurs autels est passé, et l'admiration qu'on a pour leurs épaules nues et pour les ondes de leur chevelure est tout le culte qu'on leur rend. La religion du pays n'a point tant de dieux; elle n'en reconnaît qu'un seul, mais elle laisse les fausses divinités se promener à l'aise dans les plus magnifiques jardins de l'univers. Tu diras peut-être qu'on leur devait un asile après les avoir chassés du ciel.

Mais tout ce qui se voit en France ne le voyons-nous pas également à Siam? La religion de Bouddha et celle de Confucius ne sont-elles pas mêlées, comme celle de Jésus et de Jupiter? Le monde est partout arrivé à un état de confusion qui ne cessera pas promptement. Les dogmes les plus contraires se tendent la main. N'y a-t-il que de l'indifférence dans cette trêve des consciences? ou bien doit-il sortir quelque chose de nouveau de leur accord?

La religion de Jupiter, qui est la plus ancienne, sert à un usage peu religieux; on emploie ses symboles pour conserver le souvenir de toutes les aventures profanes, et sa langue est devenue celle de la galanterie. Ainsi le lit dans lequel le roi repose est couvert d'une magnifique étoffe où l'on a brodé l'histoire de Vénus, la déesse de l'amour. L'histoire de cette déesse-là n'est autre que celle des passions du roi.

Parmi toutes les femmes qu'il a aimées il y en a une qu'il affectionnait particulièrement au temps de sa jeunesse. On ne prononce plus son nom à la cour, quoiqu'elle y soit présente partout. C'est pour elle que le roi a fait bâtir ce palais, qui est la merveille du monde; elle y est peinte dans les moindres coins



Palais de Versailles

Vu du Bassin de Latone

et figurée en marbre sous les traits de Diane, déesse de la chasse. Les poëtes ont eu plusieurs motifs pour lui donner ce nom ; d'abord il paraît que c'est dans un bosquet que le roi l'a aperçue pour la première fois ; ensuite elle résista aux désirs de son propre cœur et fut longtemps chaste, ce qui est la vertu particulière de Diane, la reine des bois. La Vallière est le véritable nom de cette femme adorable. On m'a fait voir un portrait où elle est représentée avec le costume de la chasseresse, et au bas duquel j'ai lu son nom.

Chaque personnage important de la cour a son dieu, qui est un autre lui-même, sur le compte de qui il met toutes ses actions et dont il s'attribue toute la gloire. Devine quel est celui que le roi a choisi ; c'est Apollon, le dieu de la beauté et de la lumière. Il en porte l'image sur ses armes, et c'est avec cette devise qu'il va à la guerre et qu'il danse sur le théâtre. Selon la généalogie religieuse, Apollon et Diane sont frère et sœur, étant tous deux issus de la déesse Latone. Ainsi, par une singulière combinaison, les deux femmes qui ont le plus influé sur la jeunesse du roi, sa mère et sa favorite, se trouvent représentées ensemble, et à côté de lui, dans la fontaine de Latone.

Comprends maintenant quelles pensées doivent venir au roi lorsqu'il jette son regard sur le parc du haut de la terrasse ! La fontaine de Latone, où Apollon et Diane enfants s'abritent sous le manteau de leur mère, se dresse devant lui pour lui rappeler les premiers pas de sa jeunesse. Au bout de la perspective, Apollon aiguillonne les coursiers de son char pour lui montrer la radieuse immortalité à laquelle il participe de son vivant. De

quelque côté qu'il se tourne, il est toujours en face de lui-même : s'il se pose sur l'horizon, il voit aussitôt son image se refléter à l'horizon opposé sous les traits d'un dieu; s'il abaisse sa vue au nord et au midi, il aperçoit les deux côtés extrêmes de son royaume qui viennent mourir à ses pieds. Ainsi il remplit à lui seul tout l'espace, et il doit croire que l'univers n'est fait que pour loger sa majesté.

La décoration qui orne toutes ces perspectives est digne d'elles; on s'étonne qu'elle soit si riche lorsqu'on songe aux difficultés qu'il a fallu vaincre pour la disposer. Le sol est par lui-même aride et mouvant; l'art y a fait couler l'eau par torrents à travers les plus charmants ombrages qu'on puisse voir. Les arbres de ce pays sont petits en comparaison de ceux qui couvrent la terre de notre empire; mais les Français n'ont pas besoin que la nature leur prête les immenses parasols sans lesquels nous ne saurions nous garantir des feux du soleil. Toutefois, si l'ombre de leurs bois n'est point si épaisse, elle a quelque chose de plus fin et de plus tendre. Les gazons sont la partie triste de ces jardins; l'herbe a grand'peine à y pousser, et elle n'a pas de fleurs à offrir à tous ces pieds superbes qui la foulent sans pitié. Au lever du soleil, salue, en pensant à moi, les prairies dorées qui embaument le seuil de ton palais.

L'homme qui a dessiné les jardins, et qui s'appelle Le Nôtre (je veux que son nom aille jusqu'aux extrémités du monde), voyant que les jardins ne réussissaient pas sur cette terre ingrate, a pris le parti de les mépriser; il n'a fait aucuns frais pour eux et a réduit de son mieux leur étendue. Mais à défaut

des vertes pelouses que son génie ne pouvait faire pousser sur le sable, il a imaginé d'admirables tapis qui reposent et rafraichissent la vue bien plus sûrement. Sur le point le plus élevé et le plus sec, à la place du parterre d'herbe qui n'y pouvait venir, il a fait un parterre d'eau. Mille jets y sortent de terre et s'épanouissent comme de grandes fleurs au bout de leurs tiges; l'eau retombe en forme de larges nappes limpides, autour desquelles les rivières de France sont représentées par de belles femmes de bronze. Ces nymphes sont venues là avec leurs urnes, comme pour verser tous leurs flots au service du roi. Remarque qu'on a mis tout son royaume à ses pieds.

Une grande masse d'eau s'épanche vers le nord; elle traverse un parterre de gazon; mais on dirait qu'elle désespère de le faire fleurir, car elle prend tout à coup son élan pour dessiner elle-même des fleurs et des arbustes; elle forme alors une véritable allée d'eau en bouillonnant dans une infinité de bassins de marbre qui accompagnent l'inclinaison du terrain; au bas de la pente elle jaillit dans une fontaine sur laquelle on a représenté un serpent qui fut tué par Apollon, comme pour rappeler le souvenir des troubles dont le roi triompha pendant son enfance. Elle se jette enfin avec grand fracas, par la bouche de toutes sortes de monstres marins, dans le bassin de Neptune qui termine ce côté du parc. Ainsi les fleuves vont à la mer.

Des hauteurs de la terrasse l'eau se répand encore dans d'autres directions; elle s'élance d'abord dans le bassin de Latone et forme un voile de perles transparentes qui enveloppe entièrement la déesse et ses deux enfants; elle descend de là dans les

bosquets, où elle joue de mille façons diverses avant d'arriver au bassin d'Apollon qui est à l'extrémité de l'horizon. Les bosquets sont de petits bois de différentes figures, plantés avec symétrie et garnis de petites allées en compartiments. Rien n'est plus inattendu que les formes qu'on a données aux eaux qui murmurent sans cesse dans ces charmants palais de feuillage.

Dans le bosquet de la salle de bal l'eau se mêle tellement à la lumière que l'une n'arrive point aux yeux sans l'autre, et que le soir on ne sait plus si c'est l'eau qui éclaire la danse ou si c'est la lumière qui accompagne la musique par un murmure agréable.

Dans celui des Labyrinthes la main ne peut puiser l'eau dans un des quarante bassins qui le décorent sans que la vue s'arrête sur une fable dont on a gravé l'image et les vers sur le marbre. A l'entrée on a placé deux statues, celle de l'Amour et celle d'Ésope, qui passe en Occident pour être l'inventeur de l'apologue. A vrai dire, je n'ai rien vu qui m'ait autant frappé que ceci. La vie est un dédale où l'amour vous engage; mais bien souvent les lèvres sont brûlantes et on a besoin de les tremper dans les sources que la sagesse verse de sa vieille et inépuisable mamelle. Ce bosquet est un des plus charmants épisodes du grand poëme de Versailles.

Toute la partie du parc qui penche vers le midi est consacrée au plaisir; à côté des bosquets dont je viens de parler on trouve d'autres endroits réservés aux amusements de la cour et une salle de concert où les arcades de marbre blanc s'enlacent avec les rameaux des arbres. C'est un plaisir de voir cette végétation de la nature se marier avec celle que l'homme élève à son

exemple ; car ici l'homme rivalise partout avec la nature et l'asservit à ses volontés. En Orient c'est la nature qui est souveraine et qui dompte les hommes.

Le côté du parc tourné au nord est rempli d'images plus sévères et ne parle que de puissance ; on y voit dans un bassin le géant Encelade, qui s'était révolté contre le maître des dieux et que la foudre avait renversé sous un amas de montagnes. Tu vois que c'est la seconde fois qu'il est question de révolte dans le parc ; le roi a gardé de celle de ses sujets une mortelle rancune, et on m'a cité des traits affreux de sa vengeance. Il a voulu éterniser sous ses yeux le souvenir du châtiment que sa toute-puissance leur fait subir.

Plus loin on a fait prendre à l'eau la forme d'un arc de triomphe, et on l'a accompagné de deux fontaines qui jaillissent au milieu d'une couronne et qui sont dédiées à la Victoire et à la Gloire. On a imité de même çà et là, avec d'autres jets d'eau, les dômes des palais et les colonnes des théâtres de manière à bâtir en l'air toute une architecture étincelante.

Je n'en finirais pas si je voulais décrire les uns après les autres tous les bosquets qui sont semés dans toute l'étendue de ces jardins merveilleux ; je veux cependant t'en nommer un autre qui est fort singulier ; on l'appelle le bosquet des bains d'Apollon, et on y a représenté ce dieu servi par six nymphes qui essuient et parfument son corps. Tu sais quel est le mortel que ce dieu représente ; quant aux nymphes, si tu connaissais comme moi l'histoire secrète de la cour, tu comprendrais sans peine à la place de qui on les a mises là. Je ne trouvais pas d'abord que

cela fût déraisonnable, parce que je pensais que la polygamie régnait en France comme à Siam; mais on m'a appris qu'il n'en était pas ainsi et qu'elle n'était permise qu'au roi seul. Je n'ai pu connaître si ses sujets lui envient cette prérogative.

Voilà donc une grande merveille! d'une colline sèche et triste on a fait le plus magnifique endroit du monde; les arbres croissent aussi serrés que dans les montagnes du Haut-Siam, et l'eau y coule en si grande abondance qu'on se croirait au milieu des canaux du Meï-Nam, dont les flots portent des villes de bois et fournissent toute l'année aux besoins de leurs habitants. On ne saurait pousser plus loin le luxe de la matière; mais ce que j'admire plus encore, c'est que toute cette magnificence soit l'expression d'une pensée, et que toutes ces fontaines qui jaillissent, tous ces bassins qui écument, tous ces bosquets qui se divisent, toutes ces terrasses qui s'élèvent, tous ces parterres qui les couvrent, toutes ces statues qui les ornent, soient autant de lettres qui composent un seul mot.

Tu connais maintenant les jardins de Versailles mieux que pas un des Français avec qui nos interprètes ont pu nous faire lier conversation; ta pensée pourra donc venir s'y promener à l'aise comme en un lieu familier où elle rencontrera un ami. Si par hasard, en s'égarant au milieu de cet entassement de marbres, de gazons et de bois, elle venait à frapper aux portes du palais, je veux qu'elle soit bien avertie de ce qu'elle y trouverait, et je n'ai qu'un mot à dire pour le lui apprendre. Dans la dernière campagne que nous fîmes contre les Birmans, et où tu t'approchas si près du palais de l'empereur, tu vis l'éléphant blanc qu'ils

nourrissent dans une demeure magnifiquement ornée, parce qu'ils pensent que l'âme du souverain est reçue dans le corps de cet animal avant de passer dans le sein de Bouddha. Versailles est comme cet éléphant blanc : il loge l'âme du roi en attendant que Dieu l'appelle à lui.



Madame de Maintenon

IX

MADAME DE MAINTENON.

Ouverture du palais. — Naissance du duc de Bourgogne. — La veuve Scarron. — La marquise de Surgères. — Madame de Maintenon. — Mariage secret. — Révocation de l'édit de Nantes. — Le maréchal de Salon. — La grotte de Thétis et la Chapelle.

Ainsi le palais qui venait de s'ouvrir faisait l'entretien de l'Europe et de l'Asie, et le monde entier était en admiration devant la fortune du roi qui l'avait élevé; mais le jour où il donna sa première audience dans la grande galerie Louis XIV avait-il bien sujet de se réjouir? Possédait-il tout ce qu'il avait désiré? et au milieu de tant de gloire ne sentait-il pas la mor-

sure de quelque pensée rongeuse qui l'attirait au dedans de lui-même et qui attristait sa magnificence?

Que Versailles avait été long à s'achever! Les vingt années qui s'étaient écoulées depuis le jour où le roi avait donné les premiers ordres à son architecte avaient usé et flétri sa vie. Les jours où il aurait joui de son œuvre avec une ivresse sans mélange, il les avait passés à attendre. Versailles était le rêve d'un jeune prince fougueux et brillant, et c'était un roi dévot qui venait y mettre sa vieillesse à l'abri! Versailles était préparé pour un monarque triomphant, et désormais on y devait apprendre plus de défaites que de victoires! Versailles avait été bâti pour mademoiselle de La Vallière, et c'était madame de Maintenon qui en prenait possession! Oh! que le roi devait être courroucé contre le temps, qui avait été si lent à servir ses désirs, qui avait emporté si loin de lui les passions et les tressaillements de la jeunesse, et qui ne lui avait plus laissé qu'un esprit desséché pour le jour où il atteignait enfin l'objet le plus cher de ses vœux!

Louis XIV avait vu sa famille s'accroître et le tronc de sa dynastie se féconder, comme pour servir d'ornement au trône et pour couvrir le royaume tout entier de l'ombre de ses rameaux. En terminant la dernière guerre, il avait songé à se donner des alliés dans l'Allemagne qui était pleine de ses ennemis, et il avait marié, au mois de mars 1680, le Dauphin, qui était le seul fils qu'il eût de la reine, avec la princesse Christine-Victoire de Bavière, fille de l'électeur Ferdinand. En 1682 le duc de Bourgogne naquit de ce mariage. La cour venait à peine de

s'établir à Versailles, et c'est par les réjouissances qui accompagnèrent cette naissance que Louis XIV ouvrit et consacra son palais. Il prit un plaisir singulier à entourer de cérémonie le berceau de son petit-fils; ce jeune prince jetait encore ses premiers cris de douleur lorsque le roi lui donna, en grande pompe, le cordon du Saint-Esprit. Il voulut de plus que le peuple pût connaître toute sa magnificence, pour se faire une idée plus grande de son pouvoir, et il ordonna que les portes de Versailles fussent ouvertes au public à certaines heures marquées. Ainsi l'inauguration d'un palais qui était l'image de sa puissance, et la naissance d'un prince qui devait la perpétuer, semblaient rajeunir sa dynastie; mais la fortune avait beau faire toutes ces merveilles, elle ne pouvait vaincre la nature. Si la monarchie de Louis XIV était encore jeune, son âme était vieille.

Madame de Maintenon, qui vivait depuis assez longtemps dans l'intimité du roi, put juger de la situation de son esprit et sut tirer parti pour sa propre grandeur des désirs qui tourmentaient encore ce cœur fatigué par la volupté. Douée d'une intelligence au-dessus de l'ordinaire et d'un caractère à se plier aux bonnes comme aux mauvaises circonstances, elle avait aussi toutes les ressources avec lesquelles on crée des chances heureuses et on domine les événements. Elle sentit que Louis XIV n'avait plus rien de nouveau à tenter pour se satisfaire, sinon de tempérer les jouissances où il s'était jusqu'alors plongé sans réserve; elle s'attacha donc à lui faire comprendre le contentement qu'on peut trouver dans la modération; et, comme elle cherchait à lui insinuer les plaisirs de la sagesse, elle découvrit au fond de

son âme un penchant primitif à la dévotion qui servait ses plans, et qu'elle développa avec habileté.

Louis XIV n'avait point reçu de la nature un esprit assez vaste pour qu'il y eût place à ces inquiétudes qui poussent l'intelligence en avant, et qui la font sortir du cercle que les croyances ordinaires tracent autour d'elle. L'éducation qu'on lui avait donnée n'avait pas eu pour but de modifier ces dispositions naturelles, et on s'était toujours servi de la religion, moins pour élever son âme que pour la contenir. Ce frein, qu'on lui avait imposé, se fit sentir même au milieu de ses débordements les plus grands; Bourdaloue qui, contrairement à toutes les habitudes, fut appelé dix fois à prêcher devant la cour, en accrut la force. La satiété se joignit à cette voix éloquente pour changer les habitudes du roi et pour le livrer à la dévotion. Cependant des rigueurs trop austères ne pouvaient lui convenir, et il était bien plus disposé à couvrir ses désordres qu'à y renoncer.

Madame de Maintenon avait ce qu'il fallait pour captiver cette âme partagée; elle avait une grande apparence de sévérité, et, en dessous, un esprit vif, naturel, et qui savait même être gracieux. Sa réserve en toutes choses inspirait le respect; mais des bruits couraient sur sa vie passée. La cour la voyait pleine de ferveur, et l'abbé Gobelin, son confesseur, pouvait assurer qu'il n'y avait pas d'âme plus chrétienne; elle avait plusieurs fois pris le parti de se retirer tout-à-fait du monde, à un âge où elle pouvait encore y figurer avec succès, et de s'ensevelir à jamais dans un cloître; et cependant elle était

l'amie de Ninon de Lenclos, et avait, pour ainsi dire, été formée par elle; et le maréchal de Villarceaux pouvait vanter ses charmes à Louis XIV. Elle était scrupuleuse dans sa conduite et observait minutieusement toutes les pratiques de la religion; elle aimait pourtant les arts, ceux même qui vont le plus aux sens; jusqu'à la mort du roi on joua chez elle la comédie, on y dansa des ballets, on y fit de la musique tous les soirs, et des mascarades pendant tout le carnaval.

Elle avait été très belle, et, au moment où elle gagna l'affection du roi, elle avait conservé tout ce qui peut être beau sans fraîcheur; elle avait les mains, les bras parfaits, le bas de la figure d'un agrément infini, la taille à effacer les plus majestueuses, les yeux si vifs et si brillants qu'on devinait ce qu'elle allait dire, le sourire si juste qu'on devinait ce qu'elle avait dit, le visage d'une éclatante blancheur et plein d'âme, l'esprit le plus jeune du monde, et un aspect où la séduction avait encore une grande part. Une haute raison faisait le fonds de son caractère; mais elle y mêlait singulièrement de volupté. Elle avait toutes les qualités auxquelles Epicure attache l'espèce de bonheur prudent et raffiné qu'il enseigne à ses disciples; elle se possédait entièrement et pouvait cependant se livrer. Il n'y avait pas de personne qui fût plus capable de satisfaire tout ensemble le penchant qui entraînait le roi vers la dévotion et celui qui le ramenait toujours vers le plaisir.

Sa vie est un roman composé des aventures les plus extraordinaires. Elle naquit le 28 novembre 1635 à la Conciergerie de Niort, où Constant d'Aubigné, son père, était détenu. Elle était

petite-fille de Théodore-Agrippa d'Aubigné, célèbre par son savoir et son attachement pour la religion réformée. Son enfance se passa dans les prisons jusqu'au moment où son père, en étant sorti, s'embarqua avec toute sa famille pour l'Amérique. Atteinte dans la traversée par une maladie violente, on la crut morte et on allait la jeter à la mer; sa mère voulut l'embrasser une dernière fois et s'aperçut qu'elle respirait encore. Quelques jours après le bâtiment est attaqué par un corsaire algérien et ne parvient qu'avec peine à lui échapper. Débarquée à la Martinique, à l'âge de trois ans, la fille de d'Aubigné est sur le point d'être dévorée par un serpent. L'évêque de Metz, à qui madame de Maintenon racontait elle-même les dangers de son enfance, lui dit : « On ne revient pas de si loin pour peu de chose. »

Elle n'était pas encore au bout de ses tribulations. Elle vit son père former un établissement avantageux dans les îles, s'y ruiner ensuite et y mourir, laissant sur les bras de sa femme deux enfants et des affaires pleines d'embarras. Madame d'Aubigné revint en France, où elle espérait trouver du secours; mais pour rassurer ses créanciers de la Martinique elle fut forcée de leur abandonner sa fille, à peine âgée de dix ans. Cette enfant leur fut bientôt à charge; un juge en eut pitié, en prit soin quelque temps et finit par la renvoyer en France. Elle trouva un refuge chez madame de Villette, sa tante, qui l'éleva dans la religion calviniste, que Constant d'Aubigné avait reniée; elle se passionna pour ce culte; on voulut qu'elle l'abjurât. Sa mère ne put l'y amener; madame de Neuillant, à qui elle fut ensuite confiée, y employa inutilement la douceur et la violence. Pen-

vreuse, le maréchal d'Albret, Villarceaux. Le ton de cette société était, comme on pense, d'une grande légèreté. Scarron, qui avait l'air d'amuser ses amis, cherchait à étourdir ses souffrances avec leur gaîté; il n'épargnait rien pour exciter leur bonne humeur et pour entretenir autour de lui une ivresse continuelle. Il fallut que sa femme habituât ses oreilles à entendre les plaisanteries les plus grossières et les plus licencieuses et sa main à les tracer sur le papier; si elle s'en effarouchait, Scarron lui répondait que « ne pouvant la défendre, il voulait du moins l'aguerrir. »

Conserva-t-elle sa vertu parmi tant de gens qui ne faisaient aucun cas de la leur? c'est ce qu'il est fort difficile de croire. On répandit le bruit qu'elle avait répondu à la passion de quelques-uns des habitués de son cercle, et Gilles Boileau, frère de Despréaux, fit à ce sujet des épigrammes. Mais elle fut exposée à des tentations bien plus dangereuses. Scarron mourut en 1660, et, ne pouvant disposer de rien, il ne laissa à sa femme, par testament, que la permission de se remarier. La veuve du pauvre poëte fut secourue par ses anciens amis et jetée dans le grand monde. Elle devint tout-à-fait à la mode, et Fouquet, qui avait disputé à Louis XIV sa première maîtresse, essaya ses séductions auprès de la femme qui devait être sa dernière passion. Fut-il plus heureux cette fois? On a dit qu'un écrin magnifique, qu'il avait adressé à la belle veuve, lui avait été renvoyé.

La reine-mère, qui avait protégé Scarron, continua après sa mort ses bontés à sa femme et lui assura une pension de deux mille livres avec laquelle elle put faire figure dans les hautes

nom de son mari et avait pris celui de marquise de Surgères; madame de Montmorency, qui rivalisait d'esprit avec Ninon de Lenclos, feignait de mal dire ce nom et ne la nommait que madame de *Suggère*. Ce mot plaisant était juste; la veuve Scarron conseillait le roi et lui *suggérait* déjà la plupart de ses résolutions. En 1674 la marquise de Surgères acheta la terre de Maintenon avec l'argent qu'elle tenait des libéralités royales. Peu de jours après cette acquisition, Louis XIV l'appela madame de Maintenon. Mais ce nom, qu'elle porta toujours depuis, ne fut pas plus heureux que l'autre; et, pour ne pas rester en arrière de madame de Montmorency, Ninon appela son ancienne amie *madame de Maintenant*.

Madame de Maintenon ne tarda point à se placer entre le roi et madame de Montespan; mais si elle voulut les séparer, ce n'est point qu'elle convoitât la place de favorite; elle ne songeait qu'à accroître l'estime que le roi avait pour elle, de façon à dominer de plus en plus son esprit et à s'assurer une autorité durable. Ce sublime manége lui réussit à merveille; elle vit la faveur de madame de Montespan décroître peu à peu, et elle ne recula pas devant le scandale de chasser sa bienfaitrice; elle couvrait tout sous les apparences de la vertu. Les derniers débordements du roi la servirent encore; ils lui donnèrent l'occasion d'effrayer son âme et de lui montrer une effroyable satiété et l'enfer au bout de toutes ces ivresses.

Elle s'imposa si fortement à son esprit qu'il ne pouvait plus rien faire sans elle et qu'il passait presque toutes les soirées dans son appartement. Mais elle ne se laissa point étourdir par sa

fortune, qui était au comble; et si ce fut sa vertu qui l'empêcha de céder aux séductions que le roi mêlait déjà aux témoignages de son respect, ce fut son ambition qui en recueillit les fruits; car en 1683 la reine mourut, et cet événement, qui fut indifférent à tout le monde hormis à la marquise, lui ouvrit des espérances auxquelles son âme se livra, comme si elle devait compter sur les plus hautes faveurs de la fortune, qui s'était tant acharnée contre son enfance. Le roi osa dès lors déclarer ouvertement son amour qui n'était plus adultère. Madame de Maintenon ne cacha point qu'elle pouvait répondre à cette passion; mais elle mêla les scrupules et la coquetterie avec une habileté sans égale, et, sentant bien qu'une faiblesse la perdrait, elle s'attachait, comme elle l'a écrit elle-même, à renvoyer le roi toujours affligé et jamais désespéré. Louis XIV se trouvait alors dans un tel état d'esprit que la maréchale de Noailles put dire de lui : « Il faut se presser de marier convenablement cet homme-là, « sans quoi il épousera peut-être la première blanchisseuse qui « lui plaira. »

Cependant madame de Maintenon, si grande dame qu'elle fût déjà, ne parvint pas facilement à déterminer le roi au mariage, qui était l'objet de son ambition; elle renonça à en venir à bout toute seule et fut obligée d'emprunter des secours étrangers. Les autres favorites avaient toujours eu soin de mettre les ministres dans leurs intérêts et de s'appuyer sur eux. Celle-ci en usa autrement; ce fut aux jésuites qu'elle eut recours, et elle fit en sorte que le roi lui fut livré par son confesseur.

Le père La Chaise occupait depuis quelques années cet office

qui devenait plus important qu'un ministère. Il y avait entre cet homme et madame de Maintenon les mêmes rapports de caractère et d'esprit que nous avons signalés entre madame de Montespan et Louvois; il était d'une nature dissimulée comme elle, et n'avait pas moins d'art pour couvrir l'opiniâtreté de ses vues sous le voile de la douceur. Depuis que ce jésuite dirigeait la conscience du roi il le poussait à l'extermination des protestants, qui fut toujours un des souhaits les plus vifs de son ordre; peu à peu on avait retiré aux réformés toutes les libertés qui garantissaient leur existence. Mais les jésuites voulaient qu'on supprimât complétement leur culte, que Henri IV avait reconnu par l'édit de Nantes. La pensée de n'avoir dans son royaume qu'une seule religion pouvait convenir à Louis XIV, qui était passionné pour l'unité; mais il fallait le décider à user de violence pour atteindre ce résultat. Madame de Maintenon et le père La Chaise s'entendirent à ce sujet. La favorite promit d'assister les jésuites de son influence; elle avait déjà mis en jeu, avec quelque succès, la dévotion du roi; elle espérait qu'en le plongeant dans une sainte fureur elle pourrait donner une force nouvelle à ses scrupules et à son amour tout ensemble. Quant au confesseur, il promit à madame de Maintenon d'user de son autorité pour amener le roi à l'épouser.

Les persécutions devinrent bientôt sanglantes, et un siècle de civilisation fut souillé par les excès de la barbarie. On envoya aux réformés des missionnaires et des dragons pour qu'ils eussent à se convertir ou à mourir. Enfin le roi signa, le 18 octobre 1685, la révocation de l'édit de Nantes, et autorisa les

violences les plus féroces contre une partie de la nation. Les malheureux que sa colère poursuivait n'avaient pas même le droit de passer la frontière; ceux qu'on prenait en fuite étaient massacrés. Cinq cent mille protestants parvinrent cependant à s'échapper, et portèrent chez les nations étrangères les secrets et la fleur de notre industrie, que Colbert avait créée. Mais tandis que ces crimes exécrables ensanglantaient la France et l'appauvrissaient, au milieu de l'hiver, par une nuit sans étoiles, un autel avait été préparé dans un des cabinets du palais de Versailles; le valet de chambre Bontemps y introduisit une femme que le père La Chaise fit l'épouse de Louis XIV, en présence de l'archevêque de Paris, de Louvois et de Montchevreuil. Ainsi la favorite et le confesseur s'étaient réciproquement tenu parole.

Le mariage de la veuve Scarron, quoique secret, fut l'objet de toutes les conversations; on le regarda comme la plus cruelle humiliation que la Providence pût infliger au plus superbe des rois. La famille de Louis XIV fut dès lors divisée à jamais. Le Dauphin, averti du dessein de son père, lui en avait fait des remontrances avant qu'il ne l'exécutât; quand il sut qu'elles avaient été inutiles, il s'éloigna. Le roi ne put jamais le décider à paraître chez madame de Maintenon. Une fois, en sortant de la messe, il avait pris le bras de son fils, et tout en causant avec lui il le conduisait doucement où ce prince ne voulait pas mettre les pieds; mais, arrivé sur la porte, le Dauphin quitta le bras de son père et se retira après l'avoir salué respectueusement.

Cependant madame de Maintenon n'était point encore satisfaite de son sort; elle voulait que son mariage fût reconnu publiquement, et, non contente d'être la femme de Louis XIV, elle souhaitait d'être reine. Pour parvenir à ce but suprême de ses désirs, elle s'adressa à toutes les puissances du ciel et de la terre. Elle eut d'abord recours aux jésuites, elle flatta tous leurs vœux; elle persécuta les jansénistes qui étaient en querelle avec eux depuis près d'un demi-siècle; elle se déclara l'ennemie de tous les illustres savants de Port-Royal qui avaient fait de leur solitude un foyer de philosophie et de lumière; mais les jésuites n'étant pas assez puissants pour la faire réussir, elle alla droit au pape, et négocia directement la déclaration de son mariage avec Alexandre VIII, qui l'aurait peut-être obtenu du roi si Louvois n'eût découvert à temps toutes ces intrigues et ne fût parvenu à les rompre.

Lorsque Louvois avait vu que Louis XIV était décidé à épouser madame de Maintenon et que rien ne pourrait l'en détourner, il s'était plié à sa volonté, mais il avait obtenu de lui que le mariage ne serait pas déclaré. Cependant le roi, qui avait résisté à tous les artifices religieux qu'on avait mis en mouvement pour le faire revenir sur sa parole, céda un jour aux séductions de madame de Maintenon et s'engagea à faire tout ce qu'elle voulait. Louvois en eut connaissance; aussitôt il écrivit à l'archevêque de Paris, qui avait reçu avec lui la promesse du roi, de se rendre à Versailles pour la lui rappeler; puis, sans l'attendre, il court chez le roi et se jette à ses pieds. Louis XIV veut lui échapper; Louvois l'arrête, tire son épée, la lui présente, et le conjure

de le tuer plutôt que de le rendre témoin d'une pareille honte. L'archevêque arriva pour achever l'ouvrage de Louvois. Au bout de quelques jours, madame de Maintenon inquiète se hasarda à toucher quelques mots sur l'engagement que le roi a pris; Louis XIV la pria de ne plus songer à être déclarée. On peut juger combien elle devait haïr Louvois.

Mais elle ne renonça pas encore à tout espoir, et après avoir imploré les saints elle se donna aux puissances infernales. En 1699 il arriva tout droit à Versailles un maréchal de la petite ville de Salon, en Provence, qui s'adressa au major des gardes-du-corps, et lui demanda d'être conduit au roi à qui il voulait parler en particulier. Il obtint par ses importunités d'être renvoyé devant un ministre d'état à qui il conta une vision qu'il avait eue plusieurs fois dans son pays. M. de Pomponne, qui reçut la confidence, la transmit au roi; on tint conseil à ce sujet; Louis XIV voulut voir ce paysan; il le fit introduire dans ses cabinets et l'entretint souvent; mais ce qu'avait dit le compatriote de Nostradamus fut toujours tenu secret, et on ne sut rien de lui, sinon que le roi lui avait montré de la considération. Cependant les esprits, en quête de trouver la raison des choses, découvrirent qu'il y avait à Marseille une madame Arnoul, qui, après avoir été amie intime de madame Scarron, avait toujours entretenu avec elle un commerce secret. Cette femme, vieille, laide et d'une vie bizarre, avait la réputation d'être sorcière, et l'on pensa que c'était elle qui avait suggéré au maréchal de Salon d'aller à Versailles pour faire déclarer madame de Maintenon reine de France.

Enfin cette haute ambition tomba, et madame de Maintenon se résigna à son obscure grandeur. Quand elle en eut pris son parti, elle offrit l'exemple singulier d'un esprit supérieur qui savait user du pouvoir sans en revendiquer les marques. Elle décidait de tout en souveraine; toutefois elle gardait les mesures convenables pour laisser les apparences du commandement à Louis XIV, qui, mené par ses maîtresses et ses ministres, avait toujours voulu faire croire qu'en lui seul étaient la raison et la force du gouvernement. Le conseil des ministres et des généraux se tenait en sa présence; mais c'était sans paraître se mêler de rien qu'elle faisait décider tout ce qu'elle voulait. Pendant qu'on discutait, elle filait sa quenouille, comme pour montrer qu'elle suivait la sublime simplicité des femmes antiques; mais le roi la consultait des yeux, et par un geste elle réglait le sort des empires. Elle jouait une autre comédie avec les ministres; elle les avait amenés à lui soumettre les affaires, à l'insu du roi, avant que de les porter au conseil, et elle leur prescrivait la manière dont ils devaient poser chaque question. Puis, quand le moment était venu, elle feignait de tout ignorer, et se cachait encore pour répondre à la demande qu'elle avait rédigée en secret. Ainsi elle avait plus de pouvoirs que n'en avait eu Marie-Thérèse; elle occupait ses appartements au palais; elle y avait fait ajouter de petits appartements, peints par Mignard, dans lesquels elle confina la vieillesse du roi; il ne lui manqua que le nom de reine. Elle se montra également surprenante par l'acharnement qu'elle mit à le désirer et par la réserve dans laquelle elle se tint lorsqu'elle vit qu'elle ne pouvait l'obtenir.

Quelques années suffirent pour changer l'âme du roi, et pour la faire passer d'une galanterie effrénée à une dévotion extrême. La transition fut assez brusque pour mettre à découvert la faiblesse de son caractère, qui pensait être intraitable, et qui subissait cependant avec une facilité peu ordinaire l'influence des gens qui voulaient se donner la peine de le gouverner. Il est singulier que ce soit l'ambition d'une femme qui ait fait naître les scrupules religieux dans un cœur entièrement adonné aux plaisirs. La cour se modela sur l'exemple du roi; galante lorsqu'il était jeune et amoureux, elle devint hypocrite lorsqu'il fut vieux et dévot. Le palais, qui plus encore que la cour était l'image de Louis XIV, devait porter la trace de son changement, et lui aussi, ce courtisan de pierre, songea à faire sa conversion et à élever les apparences de la religion sur les ruines des anciennes voluptés.

Autrefois à l'angle droit du corps central du palais, et dans le lieu où l'on construisit l'aile du Nord, qu'on appelait l'aile neuve, s'élevait une fontaine merveilleuse; c'était la grotte de Thétis, dont on voit aujourd'hui les fragments dans le bosquet des bains d'Apollon. Tous les artistes dont Louis XIV s'était entouré avaient travaillé à orner cet endroit délicieux; Perrault en avait dessiné l'architecture et Lebrun les figures; Girardon, le rival de Coysevox, en avait exécuté le groupe principal. Au milieu des nappes d'eau qui s'y répandaient sur la nacre et sur le corail, on y voyait Apollon servi par les nymphes, emblème de volupté qui n'avait point échappé aux regards observateurs du jeune Ton-Oc-Cun-Srivi-Saravacha, lorsqu'il vint compli-

menter le roi de la part de l'empereur de Siam. La Fontaine, qui était le poëte de tous les plaisirs, avait célébré dans ses vers cette admirable grotte, comme pour qu'on n'ignorât point quelle voluptueuse pensée avait présidé à sa construction. Voilà par quels symboles le palais s'associait aux amours et à la jeunesse de Louis XIV.

Mais lorsque madame de Maintenon eut amené le roi aux remords et aux pratiques de la dévotion, le palais démolit sa grotte licencieuse et construisit sur ses ruines la chapelle qu'on y voit aujourd'hui. Pour y prodiguer toutes les magnificences dignes du roi, il prit le temps nécessaire; les travaux durèrent depuis 1699 jusqu'en 1710. Au temps de Louis XIII, la chapelle du château occupait la façade du midi, Louis XIV l'avait transportée au nord, tout près de l'endroit qu'elle occupe maintenant; mais il n'avait pas voulu qu'elle dérangeât la grotte de Thétis. Ce ne fut que lorsqu'on eut excité ses scrupules qu'il sacrifia sa grotte chérie; c'était un acte de renonciation aux péchés de sa jeunesse. Le palais, complaisant serviteur des volontés de son maître, se prêta avec une grâce parfaite à cette mutilation, et sans montrer de répugnance il mit un monument de piété au lieu même où il avait élevé autrefois un monument de plaisir.

Mais si Louis XIV se repentait de ses débauches, il ne fit pas pénitence de son orgueil, et cette indéracinable passion de son âme, qui tyrannisait les hommes et la nature, voulut tyranniser le ciel lui-même. Mansard, qui dressa le plan de la chapelle, la disposa de telle façon qu'elle parlât davantage de la gloire de

Louis XIV que de celle de Dieu; il fit tout l'édifice, non pas pour le culte qu'on y devait célébrer, mais pour le roi qui devait y mettre les pieds; il régla les proportions de telle sorte que les bas-côtés où se trouve l'autel ne fussent rien, et que la tribune où le roi paraissait fût tout; il mit le tabernacle de Dieu au rez-de-chaussée et l'encadra dans des portiques bas et lourds; mais il plaça le roi au premier étage, au-dessus de lui, au milieu d'une colonnade élevée et de la plus riche magnificence. Quant à la voûte, où l'on fit peindre par Coypel toutes les splendeurs du ciel, on ne lui donna que le développement d'une attique. Ainsi tout s'accordait dans cette grande œuvre monarchique de Louis XIV; la chapelle elle-même, qui semblait devoir être la maison de Dieu, n'était encore qu'un monument de l'orgueil du roi. Lorsque Bossuet avait fait, quelques années auparavant, rédiger la constitution des libertés gallicanes, et lorsque Mansard dessina la chapelle de Versailles, ces deux grands hommes donnèrent l'expression de la même pensée, qui était de réduire même le pouvoir spirituel aux pieds de Louis XIV. Ainsi ce monarque était seul grand dans l'univers, et le ciel lui-même n'était que le marche-pied de son trône. Aussi on comprend quel dut être le saisissement de la cour et du monde entier, lorsque Massillon prononça sur le cercueil de Louis XIV ce mot que la vie du roi rendait sublime : « Dieu seul est grand, mes frères! »



Le Grand Trianon.

X

LE GRAND TRIANON.

Le palais de Flore. — Anecdote de la fenêtre. — Louvois. — Fonte de la vaisselle. — Barbezieux.

Louis XIV essayait quelquefois de repousser toutes les tristes pensées qui assombrissaient son âme, et, au milieu des austérités nouvelles que l'ambition de madame de Maintenon lui avait imposées, il songeait à se donner le plaisir de respirer des fleurs; alors il allait à Trianon, où il en avait fait planter de toute espèce, des plus rares et des plus parfumées; il s'y rendait le soir et y faisait collation; il ne permettait que rarement à la cour de l'y suivre; mais lorsqu'il l'y conduisait, rien n'était plus beau

que de voir toutes ces femmes brillantes se promener au milieu des parterres, sur le bord du canal au-dessus duquel ils s'élèvent en terrasse. L'air était embaumé de mille parfums mêlés; les violettes, les orangers, les jasmins, les tubéreuses, les héliotropes, les jacinthes et les narcisses y répandaient des nuages d'odeur; la sensation en était si forte que quelquefois le roi et la cour étaient obligés de quitter le jardin. Toutes ces fleurs formaient mille figures charmantes qui variaient sans cesse; car tous les jours on renouvelait les parterres et leurs compartiments, et on eût dit que chaque nuit une fée, passant par là, donnait aux jardins une robe toute neuve et toute étincelante de pierreries.

On avait d'abord construit, auprès de ces jardins délicieux, une élégante maison à qui on avait donné le nom de palais de Flore, et qui, commencé à la fin d'un hiver, se trouva tout fait au printemps, comme s'il fût sorti de terre avec les fleurs. En 1683 cette maison de porcelaine, comme l'appelait Saint-Simon, fut changée en un palais de marbre et de porphyre qui fut nommé Trianon, du nom du village qu'on avait détruit pour lui faire place. Ce château de fantaisie est le morceau le plus gracieux de Mansard, qui a dans le dessin le goût italien; il n'a qu'un rez-de-chaussée et se compose d'un corps-de-logis principal et de deux ailes en retour, formant deux pavillons, et réunies par un beau péristyle orné de colonnes ioniques. Toute l'architecture est de marbre rose; elle convient admirablement à la destination de l'édifice, qui est léger et brillant comme les fleurs au milieu desquelles il s'élève.

Le Nôtre disposa les jardins de façon à contribuer à l'effet que l'architecture avait voulu produire; le canal qui termine le parc de Versailles lui fournissait des ressources dont il usa avec une grande habileté. Quand on passe de Versailles à Trianon, quoique la distance soit courte, on dirait qu'on change entièrement de pays et de climat; l'illusion est complète, et l'on croit aborder dans quelque délicieuse villa d'Italie. La terre est tellement dorée par les fleurs, par les marbres et par les reflets qu'ils jettent dans l'eau, qu'il semble qu'un soleil plus chaud se lève sur cet horizon et colore tout ce paysage.

Louis XIV pensait à réchauffer sa vieillesse dans ce lieu de délices, et il en surveillait lui-même les constructions. Un jour qu'il les allait voir, il était suivi de Louvois, qui avait succédé à Colbert dans la surintendance des bâtiments. Le roi crut s'apercevoir qu'une croisée n'avait pas autant d'ouverture que les autres et en fit la remarque à Louvois. Le surintendant soutint avec son opiniâtreté ordinaire que la croisée était bien. Le roi lui tourna le dos. Mais le lendemain il se rendit de nouveau à Trianon, où il trouva Le Nôtre, à qui il parla de sa discussion de la veille, et qu'il en fit juge. Le Nôtre parut fort embarrassé, et il ne savait trop ce qui était moins dangereux de déplaire au roi ou à son ministre. Comme il gardait le silence, Louis XIV lui ordonna de mesurer les fenêtres. Tandis qu'il y travaillait, Louvois grondait tout haut et soutenait son opinion avec aigreur. Quand Le Nôtre eut fini son opération, le roi lui demanda ce qu'il en était, et, le voyant de nouveau embarrassé, lui commanda de parler franchement. Le Nôtre avoua que le roi avait raison.

Louis XIV se tourna aussitôt vers Louvois, et, en présence des courtisans et des ouvriers, lui dit fort en colère qu'on ne pouvait tenir à ses opiniâtretés, que s'il ne fût venu on aurait bâti tout de travers, et qu'il aurait fallu tout abattre après que le bâtiment aurait été achevé. Louvois, furieux d'avoir été maltraité devant les valets, et exhalant sa rage dans la compagnie de ses familiers : « Je suis perdu, leur dit-il, si je ne donne de l'occupation à « un homme qui se transporte pour des misères! Il n'y a que la « guerre qui puisse le détourner de ses bâtiments. Et pardieu! il « en aura, puisqu'il en faut à lui ou à moi. »

Il ne tarda pas de la faire renaître. Il avait passé toute sa vie à se rendre nécessaire et dominant, et il avait souvent provoqué des événements pour arriver à son but; cette fois il en trouva de tout préparés pour son dessein. Charles II, roi d'Angleterre, était mort, et le duc d'Yorck, son frère, qui fut couronné après lui sous le nom de Jacques II, offrait à Louis XIV un allié plus sûr encore et plus dévoué; mais après trois ans d'un règne troublé par les dissensions que son zèle pour le catholicisme avait allumées, Jacques II était tombé du haut de son trône. Qui l'y avait remplacé? C'était le prince d'Orange, l'ancien et personnel ennemi de Louis XIV. En possession des ressources puissantes de sa nouvelle royauté, Guillaume se hâta d'en faire usage contre la France, et il se mit ouvertement à la tête de la ligue qu'il avait déjà formée à Augsbourg. Louvois aurait pu dissoudre cette ligue et diviser les nations qui soulevaient de toutes parts leurs drapeaux ennemis; mais, comme dit Duclos, il souffla le feu qu'il aurait pu étouffer, et, en 1688, l'Europe fut de nouveau livrée à

une guerre générale parce qu'une fenêtre etait trop large ou trop petite.

Mais cette fois Louvois fut plus féroce que d'habitude, et, pour soutenir sa faveur chancelante, il voulut se signaler par des fureurs encore inconnues. Il donna ordre d'ouvrir la campagne de 1689 par l'incendie du Palatinat. Heidelberg, dont Turenne avait déjà réduit l'admirable château en ruines, Manheim, Spire, Worms, Oppenheim et d'autres villes, qui avaient ouvert leurs portes sans coup férir, furent livrées aux flammes. Louvois voulait aussi faire brûler la vieille cité de Trèves; mais le roi en fut révolté et le lui défendit. Deux jours après Louvois revint à la charge et dit qu'il avait pris sur lui la destruction de cette ville, qui répugnait à la délicatesse de la conscience royale, et qu'il venait d'envoyer l'ordre de l'exécuter. Le roi, qui avait l'habitude de se posséder, ne peut cette fois contenir sa colère; il saisit les pincettes et veut frapper Louvois. Madame de Maintenon se jette au-devant du coup et laisse échapper le ministre. Le roi le rappelle et lui dit : « Dépêchez un courrier; qu'il arrive à temps; s'il y a une seule maison de brûlée, votre tête en répondra. » Il ne fallait point de second courrier, le premier n'étant pas parti; Louvois avait pris ce tour pour arracher le consentement du roi.

Mais en cette circonstance il n'avait pas été le seul à jouer la comédie. Madame de Maintenon, qui s'était jetée entre le roi et lui, se serait bien réjouie au fond du cœur si cette colère l'avait débarrassée pour toujours d'un ennemi obstiné. Louvois avait mis de longues années à acquérir le crédit qu'il avait sur

l'esprit du roi; pour y parvenir il avait fait égorger des milliers d'hommes; la mort de Colbert venait d'achever ce que sa cruauté avait si bien commencé, et maître, à peu près sans rival, du roi, à qui il faisait faire toutes ses volontés en lui persuadant qu'il ne faisait que lui obéir, il ne pouvait voir sans jalousie qu'une femme vînt tout à coup lui disputer une autorité si chèrement achetée. Il contrecarrait donc madame de Maintenon sur tous les points. Madame de Maintenon le haïssait bien aussi de tout son cœur; mais elle mettait dans son inimitié sa dissimulation habituelle; les rancunes de Louvois étaient au contraire toutes découvertes.

La guerre que Louvois avait commencée par des cruautés inouïes devint fatale à la France; les troupes de Louis XIV furent battues en Flandre et l'alarme se répandit à Versailles. La pénurie des finances se joignait aux désastres que les ennemis nous faisaient éprouver. Dans cette circonstance difficile, le roi fit fondre la plus grande partie de la vaisselle qui ornait son palais et même le trône d'argent sur lequel il avait reçu les ambassadeurs de l'Europe et de l'Asie. Il fit un appel au dévouement des grands seigneurs, qui envoyèrent comme lui leurs plus précieuses orfévreries à la Monnaie. Madame de Maintenon, qui savait tout faire à propos, se distingua dans ces libéralités nécessaires. Louis XIV donna le commandement des troupes au maréchal de Luxembourg, le seul général de renom qui lui restât et que la jalousie de Louvois tenait écarté des armées; mais, pour mieux relever le courage des soldats, il voulut se montrer lui-même à leur tête et décida d'aller faire en personne le siége

de Mons. Il voulut emmener avec lui madame de Maintenon et ses familières; Louvois, par un motif de rivalité qu'il sut cacher sous l'apparence de l'économie, le détourna de ce dessein et finit par l'y faire renoncer. Mais ce fut son dernier acte de pouvoir, et du fond de Versailles, où elle était restée, madame de Maintenon acheva de perdre le ministre qui triomphait à la tête de l'armée.

L'assurance de Louvois ne fit que s'augmenter au moment où sa faveur était menacée. Pendant le siége de Mons, le roi, se promenant un matin autour du camp, trouva une garde de cavalerie mal placée et la plaça autrement qu'elle n'était. L'après-dînée il retrouva cette garde changée de poste et demanda qui l'avait mise là. L'officier lui répondit que c'était M. de Louvois. « Lui avez-vous dit que c'était moi qui vous avais placé? — Oui, Sire. — N'admirez-vous pas Louvois? dit Louis XIV à ceux qui le suivaient; il croit savoir la guerre mieux que moi. »

Au retour de Mons, le roi continuait de travailler avec son ministre, mais c'était avec un froid et une humeur qui ne laissaient pas douter d'une disgrâce. Peut-être le sort de Fouquet était-il réservé à Louvois, mais la mort voulut l'y soustraire. Le 16 juillet 1691, tandis qu'il travaillait avec le roi chez madame de Maintenon, il se trouva tout à coup si mal qu'il n'eut que le temps de se retirer et de rentrer chez lui. Son fils, qu'il demanda en arrivant, accourut et le trouva mort. On sut, par l'ouverture du corps, que Louvois avait été empoisonné, et l'on prétendait que le poison avait été mis dans un pot à l'eau qu'il avait toujours sur sa cheminée, dont il buvait quand il se sentait échauffé

par le travail. Comme il faisait alors très chaud, il avait bu de cette eau avant d'aller chez le roi. La famille fit d'abord un grand bruit, puis elle garda tout à coup un silence qui fit beaucoup parler. Un Italien, nommé Seroni, médecin, domestique de Louvois, qui mourut empoisonné quelque temps après, confirma les soupçons qu'on avait eus; mais on ne savait sur qui les porter.

Barbezieux, le fils de Louvois, qui avait la survivance du ministère de la guerre, fut mis à sa place et le continua en tout dignement. Il n'était pas encore majeur; mais le roi, qui s'imagina avoir créé le père, déclara qu'il formerait également le fils. Barbezieux était un homme d'une figure frappante, fort mâle, quoique gracieuse et aimable; il avait beaucoup d'esprit, de pénétration, et une facilité incroyable au travail, sur laquelle il se reposait pour prendre ses plaisirs, qui n'étaient pas toujours délicats. Du reste personne n'avait autant l'air du monde ni des façons plus fines et plus polies quand il voulait; mais il avait toutes les passions et tous les emportements de son père; il était orgueilleux, hardi, insolent, vindicatif à l'excès, d'une humeur terrible et fréquente. La seule chose par laquelle il différait de son père, c'est qu'il se tenait dans un respect extrême devant madame de Maintenon, qui l'en récompensait par sa protection. Aussi il put prendre ses libertés avec le roi et l'accoutuma à attendre son travail; quand il avait trop bu ou qu'il avait une partie qu'il ne voulait pas remettre, il lui mandait alors qu'il avait la fièvre. L'Europe s'étonna de la bizarrerie qui fit que Louis XIV eut en même temps une maîtresse si vieille et un si jeune ministre.

Malgré l'épuisement du royaume, Barbezieux mit Louis XIV en état d'entreprendre, à la tête de cent mille hommes, le siége de Namur, que Boileau a célébré en vers si mauvais, et qui fut inutile, puisque l'année d'après on laissa reprendre la ville par les Hollandais qu'on en avait chassés. La guerre était alors universelle et plus vive que jamais; son foyer principal était en Flandre, où le roi Guillaume combattait en personne, ayant à côté de lui Marlborough qui avait fait ses premières armes sous Turenne dans les rangs des troupes françaises, et qui s'essayait à porter à la monarchie de Louis XIV les grands coups sous lesquels elle faillit plus tard succomber. Cependant la guerre durait toujours sur le Rhin; elle s'alluma tout à coup au pied des Alpes, où elle aurait entamé nos frontières si Catinat, le seul homme nouveau qui se montrait pour succéder aux grands généraux d'autrefois, ne se fût trouvé là pour les défendre; elle se répandit en même temps aux Pyrénées, et dévasta la Catalogne; elle embrassa aussi la mer, où Tourville, Dugay-Trouin et Jean-Bart soutenaient la jeune réputation de la marine française.

Les embarras que Louvois avaient semés autour de Louis XIV pour se rendre nécessaire étaient inextricables, et sa mort ne put les faire cesser. Comme si ce n'était pas assez de tant de guerres à la fois, qui menaçaient toutes nos frontières et toutes nos côtes, le père de Barbezieux avait envoyé des troupes en Irlande pour seconder l'invasion de Jacques II qui tentait de se rouvrir par là un chemin vers le trône. Ce pauvre et vieux roi d'Angleterre avait été accueilli en France pour la seconde fois;

Louïs XIV lui avait donné pour habitation le palais de Saint-Germain et cinquante mille francs à dépenser par mois. Il reçut à ce sujet des représentations de la part des puissances étrangères; mais il n'en tint compte et continua de traiter son hôte comme un roi. Un jour il resta longtemps enfermé à Versailles avec Jacques II, et en le quittant il lui dit : « Je souhaite, monsieur, de ne vous revoir jamais; cependant, si la fortune veut que nous nous revoyions, vous me trouverez toujours tel que vous m'avez vu. » Le roi d'Angleterre partit le lendemain pour l'Irlande, où il dépensa inutilement l'argent et le sang de la France.

La guerre continuait sur tous les autres points, et tout ce que la France pouvait faire, c'était de se défendre. Le maréchal de Luxembourg mourut et fut remplacé par Villeroi, qui commença la série des créatures inhabiles. Louis XIV aussi cessa de paraître à la tête des armées, que sa présence soutenait par le prestige attaché à sa personne. Il fallut se résoudre à traiter de la paix, mais il fut nécessaire d'être victorieux pour que les ennemis voulussent bien entrer en conférence. La vieille machine, comme on appelait en Europe la puissance de Louis XIV, n'imposait plus comme autrefois. Enfin la paix fut conclue au château de Ryswick, près La Haye, le 20 septembre 1687. C'était la troisième trève que Louis XIV signait; mais que les temps étaient changés ! Louis XIV rendit à l'Espagne tout ce qu'il lui avait pris depuis le traité de Nimègue, fit rétrograder en-deçà du Rhin ses troupes qui l'avaient franchi et fut contraint à reconnaître Guillaume III roi d'Angleterre.

La France avait prodigué ses forces outre mesure; son argent

était confisqué par des impôts odieux, son généreux sang fumait sur vingt champs de bataille. Mais Barbezieux recommença gaiment sa vie de débauche, qui le mena promptement au tombeau; et Louis XIV se prit d'une passion plus belle pour les fleurs de Trianon, dont il allait respirer les enivrants parfums tous les soirs.

XI

LES SATELLITES.

Marly. — Saint-Cyr. — Meudon. — Saint-Cloud. — Chantilly. — Sceaux. — Rambouillet. — Petit-Bourg. — Anet. — Port-Royal-des-Champs.

Versailles était devenu tout un monde, et sa solitude autrefois si profonde avait été envahie par toute sorte de grandeurs qui s'agitaient autour du pouvoir suprême. Le palais était agrandi pour faire place aux hôtes brillants qui venaient lui demander l'honneur d'un abri ; il avait étendu ses ailes pour recevoir toutes les illustrations et toutes les puissances du siècle.

Il y avait, comme nous l'avons vu, l'aile des princes, puis

l'aile neuve qui était réservée à la cour; il y avait aussi les ailes des ministres qui avançaient sur la façade du Levant; on avait songé même à loger tous les valets de cette ruineuse cohue, et on avait bâti tout exprès pour eux, sur les remises de l'ancien prieuré de Saint-Julien, un vaste édifice qui pouvait contenir trois mille personnes sous une seule clef, et qui s'appelait le Grand-Commun; enfin les personnages qui ne pouvaient avoir un appartement au château, et qui cependant voulaient plaire, avaient élevé des hotels dans les grands alignements tracés autour de lui. Ainsi peu à peu le village qui pendait vers les bois de Satory s'était changé en une ville qui rejoignait Montreuil de l'autre côté. On avait fait rencontrer, au pied du palais, les trois magnifiques avenues qui traversaient cette ville, pour mieux marquer qu'il était le centre où tout devait aboutir.

Voilà donc ce que Louis XIV avait fait! il avait par sa seule volonté amené un peuple entier dans un endroit désert avant lui, et tiré, pour ainsi dire, du néant un monde à son image. Non-seulement cette création était étincelante de beauté et étalait mille magnificences de toute espèce, non-seulement elle renfermait, comme la grande création de Dieu, des bois, des gazons, des fleurs, des eaux, du ciel, des hommes, et enfin tout ce qui complète un univers; mais encore elle portait sur chacune de ces merveilles et dans leur ensemble l'empreinte de la tyrannique pensée qui avait condensé ces éléments divers, et elle ne respirait que pour un seul homme. L'unité, qui était le fondement de la monarchie, régnait en souveraine absolue à Versaille.

Cependant ce que cette contrainte avait d'oppressif et de factice se faisait sentir, et à peine tous ces éléments avaient-ils été violemment réunis que le moment était venu où ils allaient se séparer et tendre à une dissolution générale. Déjà s'élevaient autour de Versailles des palais qui ne semblèrent être d'abord que les satellites de cet astre magnifique, mais qui finirent par être ses rivaux. L'indépendance commençait à poindre au sein de cette grande organisation de servitude; à force de se coudoyer, tous les gens qu'on forçait à vivre ensemble dans le même cercle finirent par se déplaire les uns aux autres et par avoir besoin de s'en retirer. Fatigués de graviter dans l'orbite souverain comme des atomes subalternes, ils voulurent se faire une sphère qui leur fût propre et où ils devinssent centre à leur tour.

Louis XIV contribua lui-même à la destruction de l'unité qu'il avait créée. Quand il eut réalisé son rêve de Versailles, il s'en dégoûta; comme s'il eût prévu l'avenir réservé à son œuvre, il se mit à philosopher d'avance sur l'incertitude et l'embarras des grandeurs humaines, et souhaita d'avoir un endroit où il pût se livrer tranquillement aux pensées qui assaillaient son esprit douteux sur le déclin. Il faut entendre Saint-Simon lui-même décrire cette nouvelle phase de l'âme royale.

« Le roi, lassé du beau et de la foule, se persuada qu'il voulait quelquefois du petit et de la solitude. Il chercha autour de Versailles de quoi satisfaire ce nouveau goût; il visita plusieurs endroits, il parcourut les coteaux qui dominent Saint-Germain et cette vaste plaine qui est au bas. On le pressa de

s'arrêter à Luciennes, mais il répondit que cette heureuse situation le ruinerait, qu'il voulait un lieu qui ne lui permît pas de songer à y rien faire.

« Il trouva derrière Luciennes un vallon étroit, profond, à bords escarpés, inaccessible par les marécages, sans aucune vue, enfermé de collines de toutes parts, extrêmement à l'étroit, avec un méchant village sur le penchant d'une de ces collines, qui s'appelait Marly. Cette clôture, sans vue ni moyen d'en avoir, fit tout son mérite; l'étroit du vallon où on ne pouvait s'étendre y ajouta beaucoup; il crut choisir un ministre, un favori, un général d'armée.

« Ce fut un grand travail de dessécher ce cloaque de tous les environs qui y jetaient leurs voiries et d'y rapporter des terres.

« L'ermitage fut fait : ce n'était que pour y coucher trois nuits, du mercredi au samedi, deux ou trois fois l'année, avec une douzaine de courtisans en charge, les plus indispensables; peu à peu l'ermitage fut augmenté. D'accroissement en accroissement, les collines furent taillées pour faire place et y bâtir, et celles du bout légèrement emportées pour donner au moins une échappée de vue fort imparfaite. Enfin, en bâtiments, en jardins, en eaux, en aqueducs, en ce qui est si curieux sous le nom de *machine de Marly*, en parcs, en forêts ornées et renfermées, en statues, en meubles précieux, en grands arbres qu'on y a apportés sans cesse de Compiègne, et de bien plus loin, dont les trois quarts mouraient et qu'on remplaçait aussitôt, en allées obscures subitement changées en d'immenses pièces d'eau où l'on se promenait en gondole, remises en forêts à n'y pas voir

le jour dès le moment qu'on les plantait, en bassins changés cent fois, en cascades de même, en figures successives et toutes différentes, en séjours de carpes ornés de dorures et de peintures les plus exquises, à peine achevés, rechangés, et rétablis autrement par les mêmes maîtres une infinité de fois; que si on ajoute les dépenses de ces continuels voyages qui devinrent enfin égaux aux séjours de Versailles, souvent presque aussi nombreux, et tout à la fin de la vie du roi le séjour le plus ordinaire, on ne dira pas trop sur Marly en comptant par milliards. »

Le haut de Marly était occupé par une cascade grosse comme une rivière, qui, en tombant d'une grande élévation sur soixante-trois degrés de marbre, formait des nappes d'eau d'une beauté sans égale. Au pied de cette cascade s'élevait un édifice isolé qui occupait le fond d'un vaste terrassement chargé de bosquets, de pièces d'eau, et de douze pavillons qui entouraient le pavillon principal, comme les douze signes du zodiaque forment le cortége du soleil. Ainsi Louis XIV mettait les symboles de son idolâtrie jusque dans les lieux où il venait s'entretenir de sa propre fragilité, et son orgueil, loin d'abdiquer dans la retraite, ne faisait que s'y épanouir avec plus d'audace.

Les Marly furent pour ainsi dire des réunions de famille où l'on vivait avec moins de cérémonie et de mystère qu'à Versailles, mais toujours avec une grande observation des principales règles de l'étiquette. Il fallait, pour être des Marly, y être invité, et pour être invité il fallait le demander au roi, qui choisissait parmi ceux qui se présentaient; mais il voulait toujours qu'on

le demandât, dût-on être refusé. Il n'y avait rien à Marly de toutes les distinctions usitées à Versailles. Dans les commencements ce n'était pas le dessein du roi de les y conserver; plus tard les appartements se trouvèrent trop petits pour qu'on pût songer à y revenir; les grandes entrées n'attendaient point dans les cabinets, comme à Versailles; tout le courtisan était mêlé dans la chambre du roi et dans les salons. Pour les dames, les plus retirées partout ailleurs ne le pouvaient guère être à Marly; elles s'assemblaient pour le dîner; presque jusqu'au souper elles demeuraient dans le salon, et les plus distinguées se mettaient dans la première pièce de l'appartement de madame de Maintenon, où ni elle ni le roi ne se tenaient, mais où elles les voyaient passer plus à leur aise et mieux remarquées.

Marly vit le désordre se mettre dans la famille de Louis XIV; les filles qu'il avait eues de mademoiselle de La Vallière et de madame de Montespan, s'y trouvant plus rapprochées que jamais, eurent de plus fréquentes occasions de montrer l'orgueil qu'elles tiraient de leur naissance et de se disputer la prééminence. Le roi, qui voulait être bourgeois en ce lieu, y subit tous les embarras de sa paternité prodiguée. Mais peu à peu Marly, qu'il avait destiné à la retraite, devint un endroit de plaisir, et tous les hivers il y avait des bals, les généraux quittaient leurs armées pour venir y figurer, et si, pendant leur absence, l'ennemi faisait de nouveaux progrès sur nos frontières de plus en plus assaillies, le roi, pour rassurer son royaume, donnait à Marly des fêtes plus brillantes encore, auxquelles il mêlait des mascarades et où il forçait les plus vieux à danser.

Toutes ces somptuosités et les guerres qui se renouvelaient sans cesse avaient ruiné les finances. Cependant le roi ne savait pas mettre de frein à ses prodigalités; il donnait de l'or pour tous les services, même pour les plus nobles, que la gloire récompense dans les pays libres. Au maréchal de Boufflers, qui avait pris Valenciennes, il payait son succès en argent, comme à un valet de chambre ses gages; et il traitait tout le monde sur ce pied.

Un jour, en 1708, Desmarets vint dire au roi que tout manquait et que tout était épuisé. Un seul homme pouvait avancer de quoi suffire aux pressantes nécessités du moment; c'était le banquier Samuel Bernard, qui était le plus riche de l'Europe et qui faisait le plus gros commerce d'argent; mais il avait refusé de prêter, comme tous les autres. Le roi dit à Desmarets de l'amener à Marly et de le loger dans son pavillon, sans plus songer à autre chose qu'à flatter sa vanité.

Le roi, sur les cinq heures, sortit à pied et passa devant tous les pavillons; Bergheyck, qui était l'âme de toutes les affaires de Flandre, sortit de celui du ministre Chamillart pour se mettre à sa suite. Au pavillon suivant le roi s'arrêta; c'était celui de Desmarets, qui se présenta avec Samuel Bernard, qu'il avait mandé pour dîner. Le roi dit à Desmarets qu'il était bien aise de le voir avec M. Bernard; puis, tout de suite, il dit à ce dernier : « Vous êtes bien homme à n'avoir jamais vu Marly; venez le voir à ma promenade; je vous rendrai après à Desmarets. » Bernard suivit le roi, qui ne parla qu'à Bergheyck et à lui, et autant à l'un qu'à l'autre, les menant partout et leur montrant

tout également avec les grâces qu'il savait si bien employer quand il avait dessein de combler les gens. Bernard revint de la promenade du roi chez Desmarets tellement enchanté qu'en l'abordant il lui dit qu'il aimait mieux risquer sa ruine que de laisser dans l'embarras un si grand prince. Desmarets mit aussitôt son enthousiasme à contribution et en tira beaucoup plus qu'il ne s'était proposé.

Il fallait que Louis XIV fût bien déchu pour jouer vis-à-vis d'un maltôtier le rôle de Scapin ! Cette puissance nouvelle devant laquelle le grand roi abaissait l'orgueil de sa couronne, Lesage se chargea de l'humilier à son tour. C'est l'année d'après, en 1709, qu'il obtint la permission de faire jouer son admirable comédie de *Turcaret* au Théâtre-Français ; mais, au milieu de l'esprit qui pétille dans ce chef-d'œuvre, il n'y a pas une scène qui soit aussi grandement bouffonne que celle que nous venons de raconter.

Depuis longtemps aussi madame de Maintenon s'était choisi une retraite dans les environs de Versailles, et, faisant un retour sur les malheurs de sa jeunesse, elle avait voulu que le même asile abritât sa vieillesse parvenue et l'éducation des pauvres filles nobles que la misère exposerait à l'abandon qu'elle avait connu. Elle avait déjà fait à Noisy l'essai de l'établissement qu'elle rêvait, et en l'exécutant à Saint-Cyr, en 1686, sur des proportions plus larges, elle eut soin de s'y ménager un appartement. Fidèle à son plan de dissimulation et de prudence, et voulant en tout se distinguer des femmes que le roi avait aimées avant elle, elle écarta de sa retraite toute apparence de luxe,

elle ne voulut ni glaces ni dorures dans son habitation de Saint-Cyr; une tenture de serge bleu foncé, des siéges de même étoffe, formaient tout l'ameublement de sa chambre. Dans un angle du jardin était un petit pavillon destiné aux visites de Louis XIV, et qu'un petit bois planté de sycomores et de frênes séparait du reste de l'édifice. Le roi arrivait en cet endroit par une avenue qui s'étendait depuis la grille du parc de Versailles jusqu'à une porte pratiquée dans le mur d'enceinte de la communauté.

Madame de Maintenon prit la direction suprême de Saint-Cyr. La médaille qui fut frappée à l'occasion de la fondation de cet établissement représentait la Piété. Par une allusion qui n'échappa à personne, le roi voulut que cette figure eût une taille majestueuse et qu'elle fût entièrement voilée.

C'est dans cette retraite que madame de Maintenon venait se consoler des déplaisirs mortels que son ambition non satisfaite lui faisait subir, et, comme elle le disait un jour, de l'ennui d'amuser un homme qui n'était plus amusable. Elle y régnait complétement, et là du moins son titre de souveraine n'était pas contesté. Elle songea même, pendant qu'elle y était cachée, à se venger, à sa façon, des ennemis qu'elle avait à la cour; et Racine voulut bien couvrir les aigreurs de cette âme blessée du miel de sa poésie.

La tragédie d'*Esther*, dont on admire aujourd'hui la langue harmonieuse, ne fit un grand bruit dans ce temps-là que parce qu'on y voyait sous les noms de *Vasthi*, d'*Aman* et d'*Esther*, ceux de madame de Montespan, de Louvois et de madame de

Maintenon; ce chef-d'œuvre n'était au fond qu'une épigramme. Il fut joué à Saint-Cyr par les demoiselles de la communauté, à plusieurs fois, en 1689, au temps où Louvois était encore tout-puissant et où madame de Montespan venait à peine de quitter Versailles. La cour fut admise à ces représentations, mais avec choix; Louis XIV y amena souvent le roi d'Angleterre qui était revenu en France pour y mourir. Racine avait fait *Bérénice* à la demande d'Henriette d'Angleterre; pendant la faveur de madame de Montespan, il avait peint dans *Phèdre* toutes les voluptés de l'adultère; il composa *Esther* pour madame de Maintenon. Ainsi l'histoire se retrouve dans la poésie. *Athalie*, qui avait été faite pour le théâtre de madame de Maintenon, fut jouée deux fois à Versailles par les demoiselles de Saint-Cyr. La cour ne la goûta point, et le public, qui se modelait encore sur elle, fit attendre longtemps son admiration à cette œuvre immortelle. Le dégoût s'empara de Racine et abrégea ses jours.

Mais il y avait à Meudon un autre monde que l'avénement de madame de Maintenon avait rempli de mécontents et d'où l'on répondait violemment à ses rancunes. Le château de Meudon, qui au seizième siècle avait servi d'abri aux amours de la duchesse d'Étampes et de François Ier, fut acheté à madame de Louvois par Louis XIV, qui en fit don au Dauphin. On rebâtit le château, et Le Nôtre fut chargé de tracer les jardins. Le Dauphin était un homme doux et faible, cherchant du reste à vivre aussi obscurément que son rang pouvait le permettre. Le siége de Philippsbourg lui avait acquis une gloire qu'il était embarrassé de soutenir; l'opposition qu'il fit au mariage de madame de Mainte-

non le rendit un moment le centre de tout un parti. Madame de Montespan, qu'il accueillit toujours avec considération, établit chez lui le quartier-général de ses partisans et de ses inutiles intrigues. Chaque jour des satires sortaient de Meudon, qui n'épargnaient pas le roi lui-même. Madame de Maintenon imagina tout ce qu'elle put pour désarmer le Dauphin, et fit d'extraordinaires avances à sa cour.

Après la mort de la Dauphine, qui avait vécu dans l'obscurité et le silence, mademoiselle Chauvin, qu'on appelait Chouin, et qui était fille d'honneur de la princesse de Conti, fixa le cœur du prince; elle n'était pas jolie, mais avait beaucoup d'esprit et d'excellentes inclinations qui la faisaient aimer de tout le monde. Elle n'eut jamais ni maison montée, ni même d'équipage à elle; elle habitait un simple logement au faubourg Saint-Antoine. Lorsque le Dauphin devait venir à Meudon, elle s'y rendait de Paris dans un carrosse de louage, et en revenait de même lorsque son amant retournait à Versailles. Madame de Maintenon voulut la mettre dans ses intérêts; elle prépara secrètement pour elle un mariage de conscience, et lui fit offrir un appartement à Versailles, si le Dauphin consentait à ce qu'elle fût déclarée reine; mais la Maintenon de Meudon n'était pas si ambitieuse que celle de Versailles; elle rapporta tout au Dauphin et lui conseilla de tout refuser. Devenue sa femme, elle se contenta de l'apparence d'une maîtresse obscure. Cependant à Meudon elle avait l'air de ce qu'elle était en effet, et gardait son fauteuil même devant les princes.

Louis XIV voulait avoir toute sa famille sous ses yeux pour

la mieux surveiller, et sentant qu'il ne pouvait la forcer à se tenir toujours à Versailles, il lui avait choisi des châteaux dans les environs. Ainsi avait-il fait pour son fils, en le retirant de Choisy, que mademoiselle de Montpensier lui avait légué, pour l'établir à Meudon. C'est encore lui qui fit bâtir le château de Saint-Cloud pour son frère; il confia la construction des édifices à Hardouin Mansard et le dessin des jardins à Le Nôtre, qui put déployer tout son génie sur la pente inégale de ce coteau.

Le duc d'Orléans, qui habitait Saint-Cloud, était livré à de honteuses débauches, qui avaient entraîné son corps et son esprit; tracassier, soupçonneux, cherchant toujours à brouiller les gens par plaisir et par curiosité, il n'avait qu'un seul mérite, celui de mettre tout en mouvement à la cour, et d'y jeter si bien les amusements que lorsqu'il la quittait tout y semblait sans vie et sans action. Quoiqu'il fût timide avec le roi jusqu'à se faire le flatteur de ses maîtresses d'abord, et plus tard de ses ministres, il ne laissait pas de conserver, avec respect toutefois, l'air de frère et des façons dégagées. En particulier il prenait encore plus de liberté, et se mettait toujours dans un fauteuil, sans attendre que le roi lui dît de s'asseoir. Au cabinet, après le souper du roi, il n'y avait aucun prince assis, hormis lui, pas même le Dauphin. Quelquefois même il se hasardait jusqu'à faire des épigrammes au roi, mais cela ne durait pas, et comme son jeu et Saint-Cloud lui coûtaient beaucoup, le roi le faisait taire en lui donnant de l'argent. Jamais pourtant il ne put se plier à madame de Maintenon, ni se passer de jeter à son sujet quelques paroles de mécontentement au roi et quelques brocards

au monde. Ce n'était pas sa faveur qui le blessait, mais la pensée que la Scarron était devenue sa belle-sœur lui était insupportable.

Henriette d'Angleterre, sa première femme, avait été pendant un temps, par l'amour que le roi lui montra et par la considération qu'il lui marqua toujours, la véritable souveraine de la cour et du goût; la princesse palatine de Bavière, que la nécessité de la diplomatie lui fit épouser en secondes noces, eut moins d'éclat et plus de fonds. Comme elle boudait souvent la compagnie, on disait qu'elle était d'une humeur farouche et que dans le cabinet qu'elle s'était choisi elle passait les jours à considérer les portraits des princes palatins et autres princes allemands dont elle l'avait tapissé, et à écrire des volumes de lettres de sa main, dont elle gardait les copies. Le duc d'Orléans ne trouvait pas que ce fût une vie humaine; il aurait voulu qu'elle fit meilleure figure aux gens qui le visitaient. Il recevait à Saint-Cloud des joueurs, un grand nombre de dames, les princes, les seigneurs, les ministres, qui de Versailles et de Paris venaient lui faire leur cour les après-dînées. Il n'était exigeant que sur un point: il ne voulait pas qu'on s'arrêtât chez lui en passant, c'est-à-dire en allant de Paris à Versailles ou de Versailles à Paris, et il s'en informait presque toujours. Les plaisirs de toute sorte de jeux, la beauté singulière du lieu que mille calèches rendaient aisé aux femmes les plus paresseuses, les musiques, la bonne chère, faisaient de la cour du duc d'Orléans une maison de délices. Tant que Monsieur vécut, Saint-Cloud ne causa aucune inquiétude à Versailles; mais après sa mort, qui arriva

en 1701, le duc de Chartres, son fils, donna une importance toute nouvelle à ce château sans en diminuer les plaisirs.

Sous les ombrages de Chantilly le grand Condé avait autrefois formé des rêves qui auraient pu empêcher que Louis XIV ne bâtît Versailles; mais les souvenirs de la Fronde étaient depuis longtemps oubliés. Condé était devenu l'ami du roi qu'il avait failli détrôner, et qui maintenant, en le voyant venir tout vieux et tout éclopé rendre hommage à Sa Majesté, lui criait de son balcon : « Ne vous pressez pas, mon cousin; il n'est pas « surprenant que vous ayez de la peine à marcher, chargé de « lauriers comme vous êtes. »

Versailles rendait aussi à Chantilly les visites qu'il en recevait; en 1671 Condé reçut Louis XIV dans son château; la fête qu'il y donna pour lui coûta deux cent mille livres de la monnaie du temps; elle fut célèbre par sa magnificence et par la mort de Vatel, le cuisinier du prince, qui avait mis son honneur dans ses fourneaux, comme d'autres dans leur bravoure, et qui se perça de trois coups d'épée parce que la marée n'arrivait pas. Le lendemain madame de Sévigné en écrivit une lettre d'une gaîté folle. Louis XIV fut si émerveillé des beautés de Chantilly qu'il pria Condé de le lui céder, le laissant maître d'en fixer le prix. « Il est à Votre Majesté pour le prix qu'elle déterminera « elle-même, dit le prince; je ne lui demande qu'une grâce, « c'est de m'en faire le concierge. — Je vous entends, mon cou- « sin, répliqua le roi; Chantilly ne m'appartiendra jamais. »

Les embellissements que Condé faisait sans cesse à sa demeure, et qui coûtèrent des millions, ne lui avaient pas ôté son

air antique. Le château, flanqué de tours, ceint d'une galerie extérieure, entouré de fossés remplis d'eau vive, ressemblait à un preux des vieux temps qui était resté vivant et debout au milieu du dix-septième siècle. C'était la vanité de Condé de croire qu'il représentait seul l'héroïque race des anciens chevaliers, et il avait voulu que sa maison gardât les traces de sa pensée. Le Nôtre, qui avait planté le parc, s'était attaché à y montrer toutes les ressources qu'on peut tirer des eaux pour l'ornement des jardins; il les y avait prodiguées avec une magnificence inconnue partout ailleurs. A voir les fossés derrière lesquels le château de Chantilly est retranché, on pourrait penser que les princes qui l'habitaient s'étaient préparés cette place forte, cachée au fond des bois, pour protéger leur indépendance et leur révolte. Mais après que le grand Condé fut mort, il ne s'éleva pas une seule pensée d'audace dans cette demeure fortifiée.

Colbert avait fait bâtir à Sceaux, en 1670, un château magnifique; Le Brun l'avait orné de ses peintures; Le Nôtre y avait dessiné des jardins, un parc et des bosquets; Puget et Girardon avaient employé leur ciseau pour le décorer, et c'est au milieu de cette splendide habitation que le créateur de l'industrie française forma tous les plans d'administration qui ont fait oublier les défauts de son âme et les taches de sa vie. Il y donna plusieurs fois des fêtes qui rivalisèrent avec celles de Versailles et auxquelles le roi parut. L'année même où Colbert mourut, en 1683, le marquis de Seignelay, son fils, y reçut la visite de Louis XIV. En 1700 le duc du Maine fit l'acquisition du château de Sceaux. Ce prince, l'aîné des fils que madame de Montespan

avait eus du roi, était un homme dissimulé, froid et méchant; du reste il n'était à craindre que pour les méchancetés qu'on peut faire d'une manière déguisée et secrète, car il manquait autant de courage que de cœur. Son corps n'était ni plus sain ni plus droit que son esprit; il boitait légèrement et finit par mourir d'un chancre à la figure. On peut le peindre en deux mots; il fut volontiers l'instrument de la disgrâce dernière de sa mère et le favori de madame de Maintenon, dont il avait sucé toute l'hypocrisie. Grâce à l'étroite alliance qui l'unissait avec sa gouvernante, il fut toujours un personnage très considérable à la cour et faillit sur la fin devenir le plus important de l'État.

La duchesse du Maine était petite-fille du grand Condé; spirituelle et remuante, elle commença à satisfaire par des fêtes le besoin de mouvement qu'elle avait et se prépara, en nouant des parties de plaisir, à ourdir des intrigues politiques. Elle dépensa au château de Sceaux des sommes immenses pour des embellissements commandés avec goût. Comme elle jouait la comédie par passion, elle y fit construire un théâtre. Les bals de Sceaux rivalisèrent avec ceux de Marly et de Versailles en attendant que l'ambition, se développant avec les événements dans cette cour subalterne, lui suggérât l'idée d'éclipser entièrement celle du roi et de livrer le pays à l'étranger.

Le comte de Toulouse, frère du duc du Maine, homme sage et modéré, acheta en 1705 la terre de Rambouillet, où François Ier était mort, et qu'on érigea pour lui en duché-pairie. Armenonville, qui la lui vendit, ne s'en défaisait que par respect; pour lui faire accepter le marché on lui donna l'usage du

château de la Muette et du bois de Boulogne. La demeure nouvelle du comte de Toulouse n'eut ni plus d'illustration ni plus de trouble que son maître.

Le duc d'Antin, le seul fils légitime de madame de Montespan, avait une résidence magnifique à Petit-Bourg, qui reçut quelquefois la visite de Louis XIV. Après la mort de sa mère, il s'avança auprès de madame de Maintenon, qui finit par lui vouloir du bien comme au frère de ces bâtards qui lui étaient si chers, et avec qui il avait toujours vécu dans une parfaite dépendance. Pour décider le roi à coucher chez lui lorsque la cour se rendait à Fontainebleau, il fit des choses incroyables; il commença par gagner les valets de madame de Maintenon, pendant qu'elle était à Saint-Cyr, pour entrer chez elle. Il y prit un plan de la disposition de sa chambre, de ses meubles, marquant jusqu'à l'inégalité dans laquelle les livres étaient rangés ou jetés sur la table. Tout se trouva chez elle à Petit-Bourg précisément comme à Versailles; à ce raffinement il ajouta la profusion des choses de service et de luxe, la prévenance et la magnificence en tout, musique excellente, jeux, calèches nombreuses et galantes pour la promenade.

Le roi arriva de bonne heure, se promena fort et loua beaucoup; il approuva tout, excepté une allée de marronniers qui faisait merveille au jardin, mais qui ôtait la vue de la chambre où il devait passer la nuit. Le duc d'Antin ne dit mot; mais le lendemain matin le roi, à son réveil, ayant jeté les yeux à ses fenêtres, trouva la plus belle vue du monde, et non plus d'allée ni de traces de travail que de passage dans toute la longueur

que si elle n'eût jamais existé. Personne ne s'était aperçu d'aucun bruit; les arbres avaient disparu, et le terrain était uni de façon à faire croire à la baguette d'une fée. D'Antin ne tarda pas à recevoir la récompense de sa galanterie; à la mort de Mansard il fut nommé surintendant des bâtiments et eut toujours une grande faveur.

Le château d'Anet, que Philibert Delorme avait construit pour Diane de Poitiers, était occupé par un illustre descendant des bâtards de Henri IV, le duc de Vendôme. Repoussant à cause de l'effroyable cynisme de ses mœurs autant que redoutable par son ambition et par ses grands talents militaires, Vendôme était, avec Catinat, le seul général qui dût jeter encore quelque gloire sur les derniers jours de Louis XIV; mais il usait de sa fortune avec une rare insolence. Repoussé de la cour où il était incapable de plier devant madame de Maintenon, il vivait à Anet comme un souverain; lorsqu'il venait s'y reposer de ses victoires, il y attirait une si grande foule que Versailles et Marly paraissaient déserts. Si ce génie brutal et Alberoni, son secrétaire, le plus habile de tous les perfides, n'avaient trouvé à s'occuper et à se satisfaire en Espagne, on ne peut prévoir ce qu'ils auraient semé de cabales dans la cour et de mouvements dans la nation.

Mais dans le cercle que ces satellites formaient autour de Versailles, il nous faut signaler une étoile solitaire qui jetait sa modeste clarté au milieu de tous ces grands astres enflammés. Par l'effet d'une réaction naturelle, au moment même où la France déployait ses forces et son orgueil au-delà des bornes ordinaires,

quelques esprits éminents s'étaient repliés sur eux-mêmes dans la retraite et dans l'inaction. Tandis que la terre s'agitait par un mouvement qui n'avait pas encore eu d'égal pour sa violence, pour sa durée et pour son éclat, ils niaient, au fond de leur solitude, la gloire de ce monde et la puissance de cette humanité qui se remuait si vivement. Par un singulier contraste, ils avaient choisi leur asile auprès de Versailles, et abritaient ainsi le désintéressement de leur cœur à côté des passions les plus brillantes et les plus fougueuses.

A trois lieues au midi de Versailles on trouve la vallée de Chevreuse, petite et humble en tout, où l'on ne voit que le ciel sur sa tête, et où les collines qui bornent la vue semblent n'avoir pas voulu élever leurs sommets trop haut pour qu'il n'y eût d'un horizon à l'autre que l'image de la solitude et de la modération. C'est là qu'était l'abbaye de Port-Royal-des-Champs, occupée par des religieuses de l'institut de l'Adoration perpétuelle. C'est là que les jansénistes soutinrent pendant un demi-siècle, en face des grandeurs de Louis XIV, que l'homme n'était rien, et que la grâce du ciel faisait toute la vie de la terre. Le grand Arnauld, Pascal, Nicole, Lemaître de Sacy, Lancelot, Sainte-Marthe, Racine, avaient habité cette maison et l'avaient rendue célèbre par leurs doctrines et respectable par leur génie.

Mais l'inimitié des jésuites ne s'arrêta point à ces considérations; elle s'accorda parfaitement avec l'orgueil du grand roi, qui était blessé de voir qu'on niât d'une manière si résolue tout le bruit qui se fait dans ce monde. La cour de Rome condamna les jansénistes et celle de Versailles les persécuta; le père Tel-

lier, qui fut chargé, après le père La Chaise, de la conscience du roi, ne fut content que lorsqu'il eut fait signer leur destruction dernière.

Le 29 octobre 1709, le lieutenant de police d'Argenson cerna Port-Royal avec trois cents archers; il se saisit de toutes les religieuses qu'il y trouva et apposa les scellés partout. La haine des jésuites ne se trouva point encore satisfaite; la communauté avait été dispersée, mais la maison était encore debout. Un nouvel arrêt du Conseil ordonna, le 22 janvier 1710, de démolir le monastère, dont les matériaux furent vendus et les vestiges effacés de façon à ce qu'il n'en restât pas le souvenir. Mais les idées laissent dans l'esprit de l'homme des traces que la volonté des rois ne supprime pas; la philosophie, dont les jansénistes avaient propagé le goût, ne fut point anéantie par leur proscription et vengea plus tard leur ruine.



Bassin de Neptune

XII

VIEILLESSE DE LOUIS XIV.

Saint-Simon. — Le duc de Bourgogne. — Fénelon. — La duchesse de Bourgogne. — Chamillart. — Le duc d'Anjou, roi d'Espagne. — Eugène et Marlborough. — Alarme à Versailles. — La bulle *Unigenitus*. — D'Aguesseau. — Deuil domestique. — Paix d'Utrecht. — Mort du roi.

Il y avait depuis quelque temps à la cour un jeune homme d'un esprit sûr, vif et fin tout à la fois, toujours disposé à observer, peu à croire, beaucoup à se moquer, critiquant sans difficulté la majesté royale et toutes les puissances du ciel et de la terre, hormis une seule, la noblesse; homme à qui la nature avait plus

donné que l'éducation, qui avait plus de tact que de goût, plus de jugement que de véritable raison, plus d'ironie que d'idées, mais qui excellait à connaître les hommes et à les peindre. Ce jeune homme, c'était le duc de Saint-Simon, fils d'un favori de Louis XIII.

Cherchant à faire son chemin à la cour, il ne négligea aucune des connaissances qu'il put former; il s'introduisit naturellement partout sans avoir besoin de s'insinuer, son titre de duc et pair le mettant au niveau des plus brillantes fortunes; il remarquait tout et entendait raconter les choses secrètes et publiques à la source d'où elles dérivaient. Du reste sa curiosité s'étendait aussi en arrière; il connaissait les généalogies comme personne, et savait où prendre l'origine de tous les gens qu'il voyait. Plein de vénération pour le passé, il était cependant assez détaché des splendeurs royales pour en pouvoir raisonner. Lié d'enfance avec le duc de Chartres, il avait des espérances ouvertes du côté de la branche d'Orléans, et s'était ainsi laissé prévenir contre la gloire de Louis XIV, qui voulait éclipser toutes les autres. Il résulta de toutes ces relations qu'il forma, de toutes ces amitiés qu'il entretenait, de toutes ces causeries qu'il écoutait, de toute cette nature originale qu'il avait, un mélange de légèreté et de sens, de superstition et de raillerie, qu'on ne reverra peut-être jamais.

Il faut suivre dans les mémoires de Saint-Simon le mouvement singulier de la dernière partie du règne de Louis XIV; on ne saurait rien lire de plus curieux, de plus instructif, de plus sérieux pour les choses, de plus superficiellement raconté, de plus naï-

vement vu, de plus involontairement écrit. D'un côté on aperçoit une génération qui tombe, homme à homme, un prestige après l'autre, une volonté après une volonté, sous les yeux même du roi, qui la fit ce qu'elle fut, comme les soldats meurent un à un aux pieds du général qui les a conduits sur le champ de bataille; de l'autre côté on voit une génération qui se montre avec le sourire sur les lèvres, qui se lève en raillant, qui est impatiente de secouer le joug qu'on lui a imposé, qui semble étrangère à tout ce qui s'est fait avant elle, qui se sent née pour le détruire et pour le réparer. Ces deux générations se mêlent; l'une étale ses vices sous l'autre qui se voile de son hypocrisie; l'une parle de réforme sous l'autre qui croit à l'éternité de ce qu'elle a créé et peut-être à la sienne propre; l'une rit sous l'autre qui meurt; et Saint-Simon est là, dans un coin de Versailles qui note, non plus par brèves et sèches sentences, comme Dangeau, mais par longs récits pleins de détours, de ressouvenirs et de peintures incorrectes et inachevées, comme la réalité elle-même, tous les cercueils qui passent, toutes les tombes qu'on ferme, tous les berceaux qui s'ouvrent, tous les mariages qui se font, toutes les réputations qui se perdent et toutes celles qui s'établissent, tous les événements désastreux ou fortunés, tragiques ou plaisants, jetés et comme suspendus, en guise de pont, sur l'abîme qui sépare le dix-septième siècle du dix-huitième.

La jeunesse, dont l'esprit éclata ensuite par mille folles issues, se groupait alors autour du duc de Bourgogne, fils aîné du Dauphin. Tout en manifestant des opinions nouvelles, ce jeune prince vivait cependant avec une austérité qui imprimait le respect et

qui faisait penser que le siècle auquel il semblait devoir présider serait plus pieux qu'il n'a été. Cependant il était né avec les défauts de la génération qu'il représentait; il était naturellement intempérant, colère, violent, orgueilleux, plein de mépris, de faste et de dissipation. Mais l'éducation qu'il reçut, la meilleure sans doute qui ait été donnée à un prince, corrigea ces vices. Fénelon, son précepteur, avait toutes les vertus qui naissent de l'alliance d'une belle âme avec une haute intelligence; il s'attacha à développer dans son élève de généreux sentiments et des idées contraires au despotisme établi; il prêta aux maximes de sa philosophie tout le charme de l'imagination pour les mieux faire goûter, et déposa dans l'admirable livre du *Télémaque*, sous un voile de transparente poésie, les doctrines qu'il enseignait au duc de Bourgogne, et qui étaient les plus hardies que le siècle eût encore entendues. Ses leçons ne furent pas perdues, et son élève étonnait la cour de Louis XIV en répétant que « les « rois étaient faits pour les sujets et non les sujets pour les rois; « qu'ils devaient punir avec justice, parce qu'ils étaient les gar- « diens des lois; donner des récompenses, parce que ce sont des « dettes; jamais de présents, parce que n'ayant rien à eux ils ne « pouvaient donner qu'aux dépens des peuples; que les sujets « n'étaient assurés du nécessaire que lorsque les princes s'inter- « disaient le superflu. »

Bossuet avait fait l'éducation du Dauphin et avait aussi écrit pour lui un chef-d'œuvre, le *Discours sur l'histoire universelle*, mais il ne lui avait pas enseigné de semblables préceptes. Bossuet était porté par la nature de son génie, non pas à contredire

l'œuvre de Louis XIV, mais au contraire à la compléter ; au milieu des triomphes du roi, il avait pu oublier les orages qui avaient accueilli son avénement, et ne pas prévoir les désastres qui devaient entourer sa fin. Aussi se fit-il le théologien du despotisme et l'orateur de toutes les grandeurs monarchiques. Fénelon appartenait à une époque postérieure, où des malheurs d'autant plus terribles qu'ils étaient imprévus, éveillaient une longue suite d'inquiétudes et tournaient vers l'avenir tous les regards attristés. Avant que de donner des leçons au duc de Bourgogne, il en avait reçu lui-même du désespoir où les magnificences de la monarchie plongeaient le peuple, et des cris d'indignation qu'arrachaient de toutes parts son orgueil et ses fureurs. Bossuet et Fénelon eurent ensemble des démêlés fameux qui occupèrent les dernières années du XVII[e] siècle ; mais sous l'apparence théologique que la rivalité de ces deux grands esprits avait prise, il faut voir la lutte de deux époques différentes. Bossuet triompha de Fénelon qui courba la tête. Cela devait être ; Louis XIV ne pouvait pas se laisser condamner de son vivant ; c'était bien assez qu'il souffrît dans son petit-fils des idées qui étaient le renversement de toute sa politique. Il marqua d'abord à l'élève de Fénelon quelque peu de l'humeur qu'il avait contre son maître. Cependant, subjugué peu à peu par ses vertus, il lui donna bientôt toute sa confiance, et, sur la fin, ordonna aux ministres d'aller travailler chez lui. On espérait que son règne serait la réparation de celui de son aïeul.

Le duc de Bourgogne épousa en 1697 une fille du duc de Sa-

voie, qui jeta le contraste de ses grâces et de ses espiègleries au milieu des sombres événements de la vieillesse de Louis XIV. Par sa vivacité la duchesse de Bourgogne gagna l'âme du roi, et celle de madame de Maintenon par ses flatteries. Elle se jetait au cou du roi à toute heure, le tourmentait de toutes sortes de badinages, visitait ses papiers, ouvrait et lisait ses lettres en sa présence, quelquefois malgré lui; elle en usait de même avec madame de Maintenon, qu'elle appelait *ma tante*. Quelquefois, quand elle avait accablé la vieille favorite de ses caresses, elle hasardait des plaisanteries assez fortes. « Savez-« vous bien, ma tante, disait-elle un jour devant le roi, pourquoi « les reines en Angleterre gouvernent mieux que les rois ? c'est « que les hommes gouvernent sous le règne des femmes, et les « femmes sous celui des rois. » Dans ses plaisanteries elle n'épargnait même pas le duc de Bourgogne; elle se moquait de sa dévotion extrême et pensa un jour fâcher le roi en disant : « Je désirerais mourir avant mon mari et revenir ensuite, pour « le trouver marié avec une tourière de Sainte-Marie ou avec « une sœur grise. » Elle ne se bornait même pas à rire de lui, et, avec toute l'innocence de son enfantillage, elle lui fit des offenses plus graves.

Louis XIV pensa un moment que la duchesse de Bourgogne l'aiderait à relever la majesté de sa cour qui était singulièrement déchue, et à y ramener les représentations qu'on n'y voyait pas depuis longtemps. Il avait toujours regretté la splendeur des cercles de la reine Anne d'Autriche, parmi lesquels il avait été nourri. Il avait essayé de les soutenir chez la reine sa femme,

dont la nullité et l'étrange langage les éteignirent bientôt. Ne pouvant y renoncer, il les fit reprendre, après la mort de la reine, par la Dauphine, qui avait la dignité, la grâce et la conversation très propres à cette sorte de cour; mais les incommodités de ses fréquentes grossesses, et la longue maladie qui dura depuis la dernière jusqu'à sa mort, les interrompirent bientôt. L'excessive jeunesse de la duchesse de Bourgogne ne permit pas de penser qu'elle les pourrait tenir tout aussitôt; mais en 1704 le roi la crut assez formée pour ces solennités. Il voulut donc que le mardi, qui était le jour que tous les ministres étrangers étaient à Versailles, la duchesse de Bourgogne dînât seule, servie par ses gentilshommes servants, qu'il y eût à son dîner force dames assises et debout, et qu'ensuite elle tînt un cercle où la duchesse d'Orléans, les princesses du sang et toutes les dames assises et debout, se trouveraient avec tous les seigneurs de la cour. Cet ordre commença à s'exécuter de la sorte à la mi-novembre, et se continua quelque temps; mais la représentation sérieuse et l'art d'entretenir et de faire converser un si grand monde n'étaient pas le fait d'une princesse vive, timide en public et encore bien jeune. Peu à peu elle se fatigua de ces cercles et les suspendit sans qu'ils aient été rétablis depuis.

Voilà une des grandes douleurs du roi, qui aimait l'éclat et qui n'eut jamais personne pour faire briller à sa cour ce grand ton de l'étiquette et de l'esprit qu'il ambitionna toujours plus qu'il ne put l'atteindre! Son âme fastueuse fut alors obligée de se concentrer dans la vie privée, où elle s'occupait d'une singulière façon. Une femme spirituelle racontait en ce temps-là à la

cour de Meudon ce qui se passait à celle de Versailles, et son récit mérite d'être rapporté. « D'abord madame de Maintenon sort le matin pour aller à la messe, et pendant ce temps le roi est en grande conférence avec son confesseur. M. le duc de Bourgogne ne quitte point sa chapelle, madame la duchesse de Bourgogne court du parc à la ménagerie et de la ménagerie au parc, et, l'après-midi, cette princesse s'applique à divertir le roi par des enfantillages; elle l'embrasse, elle saute devant lui, elle lui tire l'oreille, lui pince le nez, lui donne de petits soufflets sur les joues, s'assied sur ses genoux, joue à colin-maillard avec le jeune duc de Fronsac. Et madame de Maintenon, que fait-elle? Elle lit le *Saint du jour*, ou fait de petites réprimandes bien douces au jeune duc de Fronsac, qui se permet des libertés avec la princesse. Cela donne de l'humeur à son mari, qui ne paraît qu'un moment en sortant de vêpres; alors le roi fronce le sourcil, les jeux finissent. La princesse retourne dans son appartement, et le monarque et sa vieille favorite se mettent en prière pour que le Très-Haut jette un regard de bonté sur cette jeune princesse, et qu'il la garantisse de la corruption. »

Toutefois le roi n'aimait point tant sa petite-fille qu'il ne pensât un jour la faire mourir pour ne rien changer à ses plaisirs. Saint-Simon a raconté cette anecdote de manière à peindre, à propos d'une petite chose, tout le caractère de Louis XIV jusqu'en ses profondeurs.

« Madame la duchesse de Bourgogne était grosse; elle était fort incommodée. Le roi n'en voulait pas moins faire ses voya-

ges de Marly. Sa petite-fille l'amusait fort, il ne pouvait se passer d'elle, et tant de mouvement ne s'accommodait pas avec son état. Madame de Maintenon en était inquiète; Fagon, le médecin du roi, en glissait doucement son avis. Cela importunait le roi, accoutumé à ne se contraindre pour rien, et gâté pour avoir vu voyager ses maîtresses grosses ou à peine relevées de couches, et toujours alors en grand habit. Les représentations sur les Marly le chicanèrent sans les pouvoir rompre. Il différa seulement à deux reprises celui du lendemain de la Quasimodo, mais il y alla le mercredi de la semaine suivante, et y emmena la princesse, malgré tout ce qu'on put faire ou dire pour obtenir qu'elle demeurât à Versailles.

« Le samedi suivant, le roi se promenant après sa messe, et s'amusant au bassin des carpes entre le château et la perspective, nous vîmes venir à pied la duchesse de Lude toute seule, sans qu'il y eût aucune dame avec le roi, ce qui arrivait rarement le matin. Il comprit qu'elle avait quelque chose de pressé à lui dire; il fut au-devant d'elle, et quand il fut à peu de distance on s'arrêta et on le laissa seul la joindre. Le tête-à-tête ne fut pas long. Elle s'en retourna, et le roi revint vers nous, et jusque près des carpes, sans mot dire. Chacun vit bien de quoi il était question, et personne ne se pressait de parler. A la fin le roi, arrivant tout auprès du bassin, regarda ce qui était là de plus principal, et sans adresser la parole à personne dit d'un air de dépit ces seules paroles : « La duchesse de Bourgogne « est blessée. » Voilà M. de La Rochefoucauld à s'exclamer, M. de Bouillon, le duc de Tresmes et le maréchal de Boufflers

à répeter à basse note, puis M. de La Rochefoucauld à se récrier plus fort que c'était le plus grand malheur du monde, et que s'étant déjà blessée d'autres fois, elle n'en aurait peut-être plus. « Eh! quand cela serait, interrompit tout d'un coup le roi « avec colère, qui jusque-là n'avait pas dit mot, qu'est-ce que « cela me ferait? est-ce qu'elle n'a pas déjà un fils? et quand il « mourrait, est-ce que le duc de Berry n'est pas en âge de se « marier et d'en avoir? Et que m'importe qui me succède des « uns ou des autres? ne sont-ce pas également mes petits-fils? » Et tout de suite avec impétuosité : « Dieu merci, elle est bles- « sée, puisqu'elle avait à l'être, et je ne serai plus contrarié « dans mes voyages et dans tout ce que j'ai envie de faire par « les représentations des médecins et les raisonnements des ma- « trones. J'irai et reviendrai à ma fantaisie, et on me laissera « en repos. » Un silence à entendre une fourmi marcher succéda à cette espèce de sortie. On baissait les yeux, à peine osait-on respirer. Chacun de nous demeura stupéfait, jusqu'aux gens des bâtiments et aux jardiniers demeurèrent immobiles. Ce silence dura plus d'un quart d'heure.

« Le roi le rompit, appuyé sur la balustrade, pour parler d'une carpe. Personne ne répondit. Il adressa après la parole sur des carpes à des gens des bâtiments qui ne soutinrent pas la conversation à l'ordinaire; il ne fut question que de carpes avec eux. Tout fut languissant, et le roi s'en alla quelque temps après. Dès que nous osâmes nous regarder hors de sa vue, nos yeux se rencontrant se dirent tout. Tout ce qui se trouvait là de gens furent pour ce moment les confidents les uns des autres. On

admira, on s'étonna, on s'affligea, on haussa les épaules. Quelque éloignée que soit maintenant cette scène, elle m'est toujours également présente. M. de La Rochefoucauld était en furie, le premier écuyer en pâmait d'effroi; j'examinais, moi, tous les personnages des yeux et des oreilles, et je me sus gré d'avoir jugé depuis longtemps que le roi n'aimait et ne comptait que lui, et était à soi-même sa fin dernière. »

Le ministre favori de cette époque dernière était un grand homme qui marchait en dandinant et dont la physionomie ouverte ne parlait que de bonté et tenait parfaitement parole; patient, bon ami, ennemi médiocre, très borné et très opiniâtre comme tous les gens de peu d'esprit, riant jaune avec une douce compassion à qui opposait des raisons aux siennes, aimant le roi sur toutes choses et aimé de lui. Le rare est que sa profonde incapacité était précisément la cause de l'affection que le roi lui témoignait; à chaque pas il avouait sa nullité au roi, qui se complaisait à le diriger et à l'instruire, en sorte que le roi était jaloux de son succès comme du sien propre et qu'il en excusait tout. Du reste il avait un abord facile, une mémoire fidèle, un style net et coulant qui plaisait fort à madame de Maintenon. Cet homme, qui s'appelait Chamillart, fut nommé contrôleur général des finances en 1699 et ministre de la guerre en 1701, après la mort de Barbezieux; ses obscures et pauvres épaules furent ainsi chargées de porter deux fardeaux qui séparément avaient occupé tout entiers Colbert et Louvois.

Il avait fait sa fortune par un singulier moyen. Il était d'abord conseiller au Parlement et aimait beaucoup le jeu, que l'exem-

ple du roi avait mis en grande mode, et qui était à la cour, en l'absence des cercles et de la conversation qu'on n'y put jamais tenir, le seul moyen de chasser l'ennui. Chamillart jouait tous les jeux, mais il excellait au billard. M. de Vendôme, le maréchal de Villeroy, le duc de Grammont, qui eurent l'occasion d'en essayer à Paris, en furent si contents qu'ils en parlèren au roi, qui se plaisait fort à ce jeu et qui y faisait des parties presque tous les soirs d'hiver. Le roi les pria de l'amener la première fois qu'ils iraient à Paris. Chamillart vint donc à Versailles; le roi trouva qu'on ne lui en avait rien dit de trop et finit par l'admettre dans sa partie, où il était le plus fort de tous, sans trop chercher à le faire paraître. Son adroite modestie lui gagna l'affection de Louis XIV, qui peu à peu l'éleva, lui donna un logement à Versailles, chose unique pour un homme de son rang, le mena à Marly, le mit de son jeu au brelan et à d'autres, le présenta à madame de Maintenon, qui en fit son intime, qui lui donna l'administration du temporel de Saint-Cyr et l'aida à passer du billard au conseil des ministres.

Car le temps était arrivé où le génie politique n'était plus qu'une cause de défiance; Vauban perdit son crédit à la cour pour avoir voulu appliquer aux affaires d'administration cette haute intelligence qui avait renouvelé l'art militaire. Madame de Maintenon voulait seule être maîtresse; ses petits appartements étaient devenus le sanctuaire de la monarchie, et le grand fauteuil dans lequel elle était toujours assise était vraiment un trône; rien ne devait se faire que par elle, et pour exécuter ses desseins elle n'employait que des bras aveugles et faibles, afin qu'on

aperçût mieux la main qui les poussait par derrière; ses créatures tinrent tous les hauts emplois et encombrèrent les armées comme le conseil.

Cependant jamais peut-être on n'avait eu autant besoin de bons et véritables capitaines; jamais occasion si périlleuse ne s'était rencontrée où il fallait que la France déployât les ressources de son génie. Au milieu des revers de la vieillesse de Louis XIV, Dieu ménagea un événement qui aurait pu en compenser les désastres, si l'on avait su en profiter, mais qui fut une source de malheurs plus grands et de dangers extrêmes. Charles II, roi d'Espagne, mourut le 2 novembre 1700, sans postérité, un mois après avoir signé un testament qui appelait à sa succession le duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV. Quel rêve plus beau le roi pouvait-il former? Il avait toute sa vie fait la guerre à l'Espagne, qui aspirait encore à la domination universelle au commencement du siècle qui venait de finir; et il se voyait enfin entièrement maître d'elle, il voyait sa race remplacer celle de Charles-Quint, non-seulement en Europe, mais encore au lieu même d'où celle-ci avait dirigé tant de mines et tant d'outrages contre sa dynastie. Cette fortune était trop enivrante pour qu'on pût calculer les périls qu'elle entraînerait avec elle.

La délibération de Louis XIV ne fut pas longue; il n'y avait que quinze jours qu'il avait reçu copie du testament de Charles II lorsqu'après son lever il fit entrer l'ambassadeur d'Espagne dans son cabinet; puis il appela monseigneur le duc d'Anjou et dit à l'ambassadeur : « Vous le pouvez saluer comme votre « roi. » L'ambassadeur se jeta à deux genoux et lui baisa la

main à la manière d'Espagne. Sa Majesté commanda à l'huissier d'ouvrir les deux battants et de faire entrer tout le monde, et dit : « Messieurs, voilà le roi d'Espagne; la naissance l'ap- « pelait à cette couronne; toute la nation l'a souhaité et me l'a « demandé instamment; c'était l'ordre du ciel. » Puis, en se tournant au roi d'Espagne, il lui dit : « Soyez bon Espagnol; « c'est présentement votre premier devoir; mais souvenez-vous « que vous êtes né Français pour entretenir l'union entre les « deux nations; c'est le moyen de les rendre heureuses et de con- « server la paix de l'Europe. Désormais il n'y a plus de Pyrénées. »

Le nouveau roi d'Espagne, qui prit le nom de Philippe V, partit de Versailles le 26 décembre. Toute la maison royale l'accompagna jusqu'à Sceaux. Quelques jours après, le conseil d'Espagne écrivit à Louis XIV pour le prier de vouloir donner ses ordres dans les États du roi catholique comme dans les siens propres. Mais la guerre générale qui suivit ces prospérités inouïes vint abattre l'orgueil du roi, qui s'était relevé au plus haut. Elle commença en Italie, se ralluma bientôt dans les Pays-Bas et en Allemagne, et embrasa de nouveau tout le continent et les deux mers. Elle suscita contre Louis XIV deux ennemis redoutables qui avaient déjà acquis une grande réputation militaire et qui la portèrent au comble; le prince Eugène et Marlborough parurent à la tête de la coalition européenne, le premier en Italie, avec le titre de généralissime des armées impériales, le second en Flandre, comme commandant en chef des troupes de la reine Anne, qui venait de remplacer le prince d'Orange sur le trône d'Angleterre.

A ces deux grands capitaines, qui disposaient par leur réputation et par leur crédit de toutes les forces de l'Europe coalisée, Louis XIV pouvait opposer des généraux habiles. Catinat et Vendôme étaient dans toute la force de leur génie; Villars commençait à montrer le sien. Mais après les premières batailles, où ils soutinrent l'honneur des armes françaises, on les remplaça par des favoris qui le flétrirent; Tallard se fit battre à Hochstedt, Villeroy à Ramillies, Lafeuillade devant Turin. En 1708 toutes nos frontières se trouvèrent entamées et nos armées repoussées jusqu'aux limites que Louis XIV leur avait fait franchir la première fois qu'il s'était mis à leur tête. Pour aider Philippe V à conquérir son royaume, qui se soulevait sur tous les points, le roi avait diminué ses forces; il avait envoyé en Espagne des troupes qui devenaient nécessaires pour réparer nos revers, et dans la personne de Vendôme un général qui aurait pu les conjurer. Ne sachant plus comment soutenir la guerre, il demanda humblement la paix à ces mêmes États-Généraux de Hollande dont trente ans auparavant il avait repoussé les prières avec une cruelle insolence. Les républicains hollandais ne voulurent pas être moins hautains et moins intraitables que lui; c'était leur tour d'ajouter le mépris à leurs victoires, et la fortune avait réservé à Louis XIV ces tristes représailles pour qu'il eût occasion d'être plus véritablement grand qu'il n'avait été dans la fierté de ses triomphes.

Le prince Eugène et Marlborough étaient à deux journées de Paris. Après avoir tant étendu ses frontières, Louis XIV en était à ne pouvoir défendre celles que son prédécesseur lui avait

laissées. L'alarme se mit alors à la cour; on proposa au roi d'abandonner Versailles et de se retirer au château de Chambord, sur les bords de la Loire. Louis XIV n'avait-il donc élevé son palais que pour qu'il fût la proie des ennemis? Les Allemands, les Hollandais et les Espagnols devaient-ils venir effacer de leurs mains victorieuses les peintures où l'on avait représenté leurs défaites et qui avaient si violemment ému leur orgueil? Le prince Eugène devait-il se loger dans la chambre du roi qui lui avait refusé une compagnie dans ses armées? Marlborough devait-il mettre Versailles au nombre de ses maisons de plaisance et en faire une dépendance de ce château de Blenheim qui élève ses couronnes barbares au-dessus des vertes collines de Woodstock?

Pour le roi, abandonner Versailles c'était s'abandonner lui-même, avouer le néant de tous ses efforts, proclamer la fin de la monarchie qu'il avait fondée avec tant de peine et tant de luxe. Car Versailles était la pensée, la vie, la seconde et durable personne de Louis XIV; Versailles était le trophée qu'il avait érigé après avoir vaincu les derniers restes de la féodalité; Versailles était pour ainsi dire sa monarchie elle-même. Fuir à Chambord, dans le palais de François Ier, c'était mettre la puissance des Bourbons à l'abri derrière celle des Valois, reculer dans le chaos du moyen-âge, nier le dix-septième siècle tout entier. Quand on dit à la cour qu'il fallait quitter Versailles, c'était comme si on eût dit que Henri IV avait en vain fondé sur les ruines de l'Espagne la grandeur de son royaume, que Richelieu avait inutilement versé le sang de l'aristocratie, que lors-

que Louis XIV avait voulu agrandir l'héritage de ses deux grands prédécesseurs et couronner leur œuvre, il avait agi contre la destinée; que tout le travail de l'histoire était faux, et que le labeur de quatre générations qui avaient porté le poids lourd du despotisme, qui avaient été immolées dans les discordes civiles, qui avaient péri dans les guerres étrangères, n'avait point avancé d'un pas les affaires de la France et celles du monde moderne. Mais le travail humain ne saurait ainsi être perdu. Les siècles ne se replient pas en arrière; inébranlables combattants, ils succombent à la place que Dieu leur a marquée et meurent la face tournée vers l'avenir, jamais vers le passé. Louis XIV devait achever sa carrière à Versailles. Ce n'était pas pour que la France fût vaincue et partagée, mais au contraire pour que ses prospérités s'en accrussent, que le temps devait chasser de Versailles la puissance que le grand roi y avait établie; et ce n'était pas sous le feu des canons étrangers que la monarchie devait crouler.

Lorsque Louis XIV eut entendu le cri d'alarme que poussaient les courtisans, il comprit tout ce que voulaient dire leurs conseils et il s'indigna de leur lâcheté. Pour se montrer magnanime il lui suffit d'être intelligent. Il déclara qu'il ne bougerait pas de Versailles, et que la guerre était la seule réponse à faire aux insolences de ses ennemis. Mais s'il ne quitta point son palais, il le dépouilla une seconde fois de ses richesses; comme en 1688 il envoya à la Monnaie ses vaisselles et ses meubles les plus précieux, et demanda le même sacrifice aux seigneurs de la cour; puis il manda le maréchal de Villars, qui était en

disgrâce, et lui donna l'ordre d'aller prendre le commandement des armées de Flandre. Villars, fidèle à cet esprit de fanfaronnade que sa conduite ne démentait pas, lui dit : « Adieu, Sire; « je vais combattre vos ennemis, et je vous laisse au milieu des « miens. — Allez, monsieur le maréchal, lui répondit le roi « en l'embrassant; si le sort des armes vous était contraire, « je ramasserais tout ce que j'aurais de troupes, je me mettrais « à la tête de la noblesse, et je saurais faire un dernier effort « avec vous, et périr ensemble ou sauver l'Etat. »

Pendant que la guerre déchirait nos frontières, la cour était en proie à d'autres discordes; ce n'était plus la rivalité des maîtresses qui jetait le trouble à Versailles, mais celle des prêtres. Tellier, confesseur du roi, non content d'avoir détruit le dernier asile des jansénistes, songeait à quelque nouvelle cabale qui pût mettre le comble à la fortune des jésuites, en les rendant arbitres absolus de la doctrine catholique en France. Il fit extorquer au pape Clément XI la fameuse bulle *Unigenitus* qui condamnait le livre des *Réflexions morales* du père Quesnel. Le roi ayant reçu la bulle lui donna force de constitution, et en ordonna l'enregistrement à tous les Parlements du royaume. Les Parlements, à qui Louis XIV, dans sa jeunesse, avait ôté le droit de remontrance, reprirent, au milieu des désastres qui abattaient son orgueil, le courage de protester contre la constitution, qui était contraire à l'esprit du clergé français et aux opinions généralement reçues; ils refusèrent de l'enregistrer si on ne la modifiait.

Tellier aurait voulu que Louis XIV tînt un lit de justice pour

contraindre le Parlement de Paris à l'obéissance. Le roi aima mieux mander les chefs de la compagnie pour s'entendre avec eux. La plupart étaient vendus aux jésuites; mais la France avait les yeux sur le procureur général d'Aguesseau, le plus instruit des magistrats du royaume et l'un des plus honnêtes hommes de son siècle. D'Aguesseau n'avait pas autant d'énergie que de probité, et sa femme, craignant qu'il ne se laissât intimider par la présence du monarque, lui dit : « Allez, « oubliez devant le roi femme et enfants; perdez tout, hors « l'honneur. » Le procureur général parla avec tant de lumière et de force que Louis XIV différa de rien entreprendre contre le Parlement. Tellier, que les obstacles rendaient furieux, monta alors un coup d'État auquel il voulut forcer le roi; il demanda qu'on suspendît d'Aguesseau, qu'on châtiât le Parlement, et qu'on enfermât dans les prisons de l'État le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, vertueux et zélé soutien des jansénistes. Mademoiselle Chausseraie, que le roi avait prise en affection sur ses derniers jours, et qui lui donnait les distractions que l'austérité de plus en plus triste de madame de Maintenon ne savait plus lui procurer, déjoua toute cette machine avec quelques douces paroles de femme, où la politique se cachait sous les apparences de la plus indifférente frivolité. Mais le feu était allumé; les Parlements avaient été éveillés, et après avoir arrêté le grand roi, ils ne se gênèrent pas pour résister à ses successeurs.

De lugubres événements se mêlèrent dans l'intérieur du palais à toutes ces dissensions. Le Dauphin, fils unique du roi, était

mort le 14 avril 1711 ; le duc de Bourgogne prit alors le titre de Dauphin, mais il ne le garda pas longtemps. La duchesse de Bourgogne tomba subitement malade au mois de février 1712; elle se plaignit d'un grand mal de tête et de douleurs cruelles aux tempes; elle dit aussitôt qu'elle avait été empoisonnée avec du tabac dont elle prenait en cachette; mais la rougeole, qui régnait alors à Paris et à la cour avec beaucoup de malignité, donnait une explication plus naturelle de sa maladie; en quelques jours le danger fut extrême. La princesse mourut dans les convulsions le 12 février. Le roi fut témoin de son affreuse agonie et resta à deux genoux au pied du lit de sa petite-fille jusqu'à l'instant de sa mort. La cour partit aussitôt après pour Marly, et dès le lendemain on songeait à remarier le Dauphin; mais ce prince, en qui tant de jeunes esprits avaient mis leur espérance, fut lui-même atteint du mal qui avait emporté sa femme, et mourut six jours après elle, le 18 février. Fénelon, exilé à Cambrai, n'eut pas le temps de revoir son élève, à qui le roi avait permis de le faire venir. Le duc de Bretagne, l'aîné des fils du duc de Bourgogne, et qui n'avait que cinq ans, fut nommé Dauphin; mais le 8 mars il suivit son père et sa mère au tombeau. Le duc d'Anjou, qui fut depuis Louis XV, courut aussi le plus grand danger et ne fut sauvé que parce que madame de Ventadour, sa gouvernante, le remit au lait de femme. Le même char conduisit le père, la mère et l'enfant à leur sépulture, et Paris vit passer à travers ses rues ce convoi funèbre qui semblait emporter tout entière une dynastie naguère si nombreuse et si puissante.

Ainsi Louis XIV vit en moins d'un an s'éteindre les trois générations sur lesquelles reposait l'avenir de sa couronne, et toute son espérance résidait désormais dans un enfant que la maladie ou un crime pouvait promptement enlever. On ne se gênait pas pour dire que toutes ces morts qui venaient d'attrister la cour étaient l'effet du poison, et on les attribuait hautement au duc d'Orléans, neveu du roi, qui par le scandale de sa vie et par l'effronterie des maximes qu'il répandait semblait encourager les accusations. Louis XIV, qui prévoyait toutes les chances, ne voulut pas qu'on forçât à se justifier du crime d'empoisonnement un homme qui pouvait un jour monter sur son trône; et on ne fit rien ni pour diminuer les soupçons ni pour les aggraver.

Tant de calamités, de faiblesses et de désordres jetèrent sur les dernières années de Louis XIV une tristesse profonde. Ces malheurs étaient si grands qu'on ne pensait plus aux prospérités qui avaient signalé le commencement de son règne; et le ciel, qui faisait succéder toutes ses rigueurs au bonheur dont il avait autrefois comblé le roi, semblait condamner son œuvre et déclarer aux bords de son tombeau qu'il n'était pas le complice de son orgueil et de sa tyrannie. Cependant, après l'avoir tant humilié, il voulut lui faire des funérailles plus tranquilles, et ne le fit mourir que lorsqu'il eut ramené la victoire sous ses drapeaux. Villars tint tout ce que son audace avait promis; après avoir lutté quelque temps sans succès contre le prince Eugène, il finit par le battre à Denain le 24 juillet, reprit tout ce qu'il avait enlevé; puis, marchant vers d'autres champs de bataille, le défit

encore à Fribourg, pénétra dans l'Allemagne et y multiplia les conquêtes. La disgrâce dans laquelle Marlborough tomba auprès de la reine Anne avait débarrassé le roi de ce terrible adversaire. Duguay-Trouin et Jean-Bart continuaient à faire respecter le nom français sur la mer et à désoler le commerce de ses ennemis; Vendôme rendit le trône d'Espagne à Philippe V par la victoire de Villaviciosa. Louis XIV vit donc toutes ses guerres, qui avaient failli lui être si cruelles, aboutir en 1713 au traité d'Utrecht, qui reconnut la royauté de son petit-fils, et n'imposa à la France d'autre sacrifice que celui du port de Dunkerque, qu'il fallut démolir.

Cependant les conditions de la paix n'étaient point si avantageuses qu'elles pussent être agréables au roi. Sa tristesse devenait chaque jour plus grande, et chaque jour il était plus difficile de l'amuser. On imagina, pour le distraire, de faire paraître tout à coup un ambassadeur de Perse qui venait, disait-on, témoigner l'admiration de son maître pour le plus grand monarque de la chrétienté. Jamais le roi n'avait montré plus de magnificence que le jour qu'il reçut cet hommage; il portait sur lui toutes les pierreries de la couronne; on ne dut pas voir sans émotion, revêtu de toute la pompe de sa jeunesse, ce triste vieillard qui, après avoir été si grand, descendait si malheureusement dans la tombe.

Quelques personnes, instruites de tous les secrets de la cour, purent apporter à cette solennité un sentiment encore plus profond de pitié. Cet ambassadeur n'était autre chose qu'un jésuite portugais. Après avoir parcouru tous les pays du monde et sur-

tout la Perse, il avait été arrêté par les Turcs et emprisonné à Constantinople; ses confrères l'avaient délivré et instruit pour donner la comédie à Louis XIV. C'était un spectacle digne de compassion que de voir le grand roi devenir le jouet de ces ruses imbéciles. Par une insigne cruauté du destin, il connut lui-même le piége dans lequel on avait fait tomber sa majesté. Dipi, interprète des langues orientales, était mort subitement entre le jour de l'arrivée de l'ambassadeur et celui de son audience. Un curé de campagne, qui fut choisi pour le remplacer, soupçonna le Persan de n'être qu'un aventurier, et le découvrit. Le roi, qui avait ordonné qu'on laissât le trône en place dans la grande galerie pour l'audience de congé, le fit enlever pour qu'elle n'eût pas lieu. On laissa néanmoins l'ambassadeur s'éloigner tranquillement; il disparut dans le nord de l'Europe.

Le roi dépérissait à vue d'œil; cependant, le 9 août 1715, il courut encore le cerf dans sa calèche qu'il mena lui-même. Le dimanche 11, il tint conseil et se promena dans les jardins de Trianon; ce fut sa dernière sortie. Il continua néanmoins de travailler avec ses ministres jusqu'au 23 et mangea en présence des courtisans qui avaient les entrées. Le 25, jour de la Saint-Louis, sur les sept heures du soir, les musiciens se préparaient pour le concert lorsque le roi se trouva mal. On appela les médecins qui jugèrent qu'il était temps de faire recevoir au roi les sacrements. A la nouvelle du danger où il était, les princes accoururent auprès de lui. On y vit d'un côté le duc d'Orléans que ses droits appelaient à la régence du royaume, de l'autre le duc du Maine, en faveur duquel Louis XIV avait fait, à la demande

de madame de Maintenon, un testament qui ne devait pas être respecté.

Les domestiques, qui étaient les seules gens pour qui Louis XIV avait toujours été bon, pleuraient à ses pieds; le roi les vit et leur dit : « Pensiez-vous donc que j'étais immortel? » Puis regardant madame de Maintenon il lui dit : « Ce qui me console « en vous quittant, c'est l'espérance que nous nous rejoindrons « bientôt dans l'éternité. » Madame de Maintenon ne répondit rien et sortit; quand elle eut mis le pied hors de la chambre elle dit : « Voyez le rendez-vous qu'il me donne! Cet homme-là n'a « jamais aimé que lui. » Elle alla aussitôt s'enfermer à Saint-Cyr.

Les jésuites s'agitaient pour préparer l'avénement du duc du Maine, qui leur avait tout promis, et la continuation du règne de madame de Maintenon, qui avait déjà tant fait pour eux. Ainsi ces saints hommes conspiraient contre l'État avec les bâtards et la favorite du roi. Le père Tellier s'employait à ces intrigues qui l'éloignaient du lit du roi. Louis XIV, pendant les intervalles lucides que lui laissait son agonie, remarqua avec humeur l'absence de son confesseur et dit : « Si j'avais suivi « l'exemple de mes enfants, j'aurais eu mon confesseur jusqu'au « dernier moment. » Il témoigna aussi son chagrin de ce que madame de Maintenon l'avait quitté; il la demanda avec instance, et tout le temps qu'il fallait employer pour l'aller chercher à Saint-Cyr il montra beaucoup d'impatience; enfin il la vit arriver. Il lui fit des reproches de son indifférence; elle s'excusa en répondant « qu'elle était allée unir ses prières à celles de ses « filles de Saint-Cyr. »

Tant que le roi conserva sa connaissance il montra un grand sang-froid. Quand tout fut désespéré, il se fit apporter deux cassettes dont il tira beaucoup de papiers qui furent aussitôt brûlés; il fit tirer d'une autre cassette le plan du château de Vincennes, et l'envoya à Cavoie, grand-maréchal des logis, pour préparer les logements de la cour et y conduire le *jeune roi*. Ce furent ses termes. Il fit aussi venir ce prince, qui n'avait pas encore six ans, et lui adressa ces paroles, qui étaient la critique de toute sa vie : « Mon cher enfant, vous allez être bientôt roi d'un grand « royaume ; ce que je vous recommande le plus fortement, c'est « de n'oublier jamais les obligations que vous avez à Dieu... « Tâchez de conserver la paix avec vos voisins ; j'ai trop aimé « la guerre ; ne m'imitez pas en cela, non plus que dans les « trop grandes dépenses que j'ai faites. Prenez conseil en « toutes choses, et cherchez à connaître le meilleur pour le « suivre toujours. Soulagez vos peuples le plus tôt que vous « pourrez, et faites ce que j'ai eu le malheur de ne pouvoir faire « moi-même. »

L'agonie du roi fut longue et lui donna le temps de montrer une grande fermeté d'âme. Pendant près de huit jours qu'elle dura, la cour se tenait tout le jour dans la grande galerie qui était derrière sa chambre; il n'y avait dans l'antichambre la plus proche que les valets familiers et la pharmacie. Les ministres, les secrétaires d'état, les princes du sang, les princesses se tenaient dans le cabinet qui joignait la galerie et n'avançaient pas plus avant, à moins que le roi ne les demandât, ce qui n'arrivait guère. C'est là qu'ils apprirent, le 1er septembre 1715, à

huit heures un quart du matin, que Louis XIV venait de rendre le dernier soupir. Aussitôt qu'il eut succombé, le premier gentilhomme ouvrit la croisée et cria trois fois du haut du balcon : « Le roi est mort! » puis il brisa sa canne, en prit une autre et cria : « Vive le roi! » En même temps on mit l'aiguille de l'horloge du palais sur l'heure à laquelle le roi avait expiré, et le cérémonial voulait qu'elle y restât immobile jusqu'à la mort de son successeur.

Le 9 septembre le corps de Louis XIV fut porté à Saint-Denis. La pompe de ses funérailles fut troublée par les clameurs du peuple; des tentes avaient été dressées sur la route de Saint-Denis; on y buvait, on y chantait, on y riait. C'est par une joie sans regrets que la foule salua le char qui portait les restes du grand roi, et on entendit crier dans la multitude qu'il fallait mettre le feu aux maisons des jésuites avec les torches du cortége. Massillon, qui avait depuis quelque temps remplacé Bourdaloue à la cour, prononça l'éloge de Louis-le-Grand. Le peuple aussi voulut faire une oraison funèbre à sa façon sur la tombe du roi.

huit heures un quart du matin, que Louis XIV venait de rendre le dernier soupir. Aussitôt qu'il eut succombé, le premier gentilhomme ouvrit la croisée et cria trois fois du haut du balcon : « Le roi est mort! » puis il brisa sa canne, en prit une autre et cria : « Vive le roi! » En même temps on mit l'aiguille de l'horloge du palais sur l'heure à laquelle le roi avait expiré, et le cérémonial voulait qu'elle y restât immobile jusqu'à la mort de son successeur.

Le 9 septembre le corps de Louis XIV fut porté à Saint-Denis. La pompe de ses funérailles fut troublée par les clameurs du peuple; des tentes avaient été dressées sur la route de Saint-Denis; on y buvait, on y chantait, on y riait. C'est par une joie sans regrets que la foule salua le char qui portait les restes du grand roi, et on entendit crier dans la multitude qu'il fallait mettre le feu aux maisons des jésuites avec les torches du cortége. Massillon, qui avait depuis quelque temps remplacé Bourdaloue à la cour, prononça l'éloge de Louis-le-Grand. Le peuple aussi voulut faire une oraison funèbre à sa façon sur la tombe du roi.



l'Orangerie de Versailles

XIII.

LA RÉGENCE.

Le perron de la monarchie. — La cour abandonne Versailles. — Monologue de Montesquieu. — Le czar Pierre.

Louis XIV avait tracé lui-même l'itinéraire qu'on devait suivre en visitant son palais ; il avait marqué de sa main les détours qu'il fallait faire dans les jardins et les endroits où il fallait s'arrêter ; il savait comment tous les aspects y étaient ménagés, quelles pensées étaient logées à chaque recoin ; et il voulait qu'on parcourût sa merveille avec ordre, de manière à avoir une juste idée de la majesté qui l'habitait.

à la vue de l'escalier qui l'enferme entre ses deux bras gigantesques, et qui est grand à lui seul et majestueux comme un palais. Arrêté au pied de ses marches immenses, je ne me suis pas borné à considérer leur énormité. Mon esprit, toujours en quête des idées, a voulu y voir autre chose qu'un merveilleux entassement de matière Ce perron monumental m'a présenté l'image de la monarchie. Il a deux rampes : toutes deux mesurent la hauteur de la colline; mais l'une monte, l'autre redescend; la première s'élance dans le ciel et parait s'y plonger en plein lorsqu'on la considère d'en bas, l'autre au contraire ne semble s'y suspendre que pour ramener au niveau de terre les êtres surhumains qui sont parvenus à cette hauteur suprême. La monarchie a deux voies semblables, l'une ascendante, l'autre descendante; l'une qui l'a élevée au-dessus de toutes les puissances humaines, l'autre qui l'a fait tomber au rang de toutes les choses périssables; l'une qui l'a conduite au faîte des prospérités, l'autre qui l'a rejetée aux abîmes.

A l'époque où nous sommes parvenus, la monarchie commence à redescendre les degrés de son mystique perron. Autant elle est montée en haut, autant il faudra qu'elle redescende. Trois pas ont marqué son ascension : Mazarin a consolidé ses fondements en triomphant de la Fronde et en signant le traité des Pyrénées; Colbert alors l'a appuyée sur la paix et sur les actes qu'elle féconde; puis Louvois l'a illustrée par la gloire de ses guerres sans miséricorde. Au-dessus de ces trois œuvres, et sur le faîte qu'on lui avait préparé, Louis XIV a posé son palais comme pour marquer le plus haut point où la monarchie par-

viendrait. Tant qu'il a vécu, il a eu grand'peine à la tenir à cette élévation; mais privée après sa mort du secours que lui prêtaient le souvenir de ses anciens triomphes et le prestige de son nom, elle met le pied sur la pente qu'elle va redescendre avec une rapidité prodigieuse. Trois pas principaux embrassent aussi toute sa décadence; la Régence, le règne de Louis XV et celui de Louis XVI la précipitent au milieu des révolutions d'où Mazarin l'avait retirée. Cette similitude se retrouve encore dans l'escalier de l'Orangerie; chacune de ses deux rampes a trois paliers, comme chacune de ces deux époques de la monarchie se divise en trois périodes. Rien de ce qui est écrit à la surface de la terre n'est dénué de sens.

Lorsque le grand roi eut rendu le dernier soupir, le génie de la monarchie poussa un cri de détresse qui se prolongea sans interruption tant que le siècle dura, et qui alla toujours grandissant jusqu'à ce qu'il fût étouffé par les clameurs de la nation révoltée. Louis XIV avait fait un testament pour conférer la régence du royaume au duc du Maine, pendant la minorité de Louis XV; mais sa volonté, qui était plus respectée que celle de Dieu même pendant qu'il vivait, fut méconnue après sa mort; autrefois Louis XIV était entré au parlement un fouet à la main; maintenant le parlement cassait le testament du grand roi, et préludait ainsi à l'autorité qu'il allait ressaisir. Le duc d'Orléans, nommé régent, porta une autre atteinte plus grave à l'œuvre de Louis XIV; après avoir fait conduire, d'après ses ordres, le jeune roi à Vincennes, il rétablit à Paris le siége du Gouvernement. Voilà donc que la monarchie sortait de sa soli-

tude de Versailles; voilà qu'elle entr'ouvrait le rideau de forêts derrière lequel elle s'était retirée; voilà qu'elle venait se jeter de nouveau au milieu de la grande ville, au milieu des discussions et des regards du peuple ! Ce pas qu'elle fit en dehors de son magnifique désert décida de sa destinée; car le pouvoir absolu n'est pas possible sur la place publique. Ainsi le sort de Versailles est lié à celui de la monarchie. Bâti pour la loger quand elle était dans son grand éclat, ce palais devient désert sitôt qu'elle sort de ses conditions premières; il devait cependant revoir ses hôtes royaux, non plus pleins de gloire et enchaînant les nations étrangères à ses murailles, mais cachant dans ses abris leur honte ou leur faiblesse.

Pendant que la cour était absente de Versailles, un jeune homme visitait souvent le parc désert. D'humeur impartiale, d'une intelligence élevée, d'une âme naturellement calme, n'ayant jamais eu de chagrins, comme il le dit lui-même, qu'une heure de lecture n'eût dissipés, il venait, aux lieux mêmes où Louis XIV avait régné, se rendre un compte exact de son génie et de son pouvoir qui semblait finir avec lui. Il avait voué son existence à juger celle du feu roi; dans ce temps il commençait à exercer sur ce grand sujet de toute sa vie les traits mordants de son esprit, et se préparait, par cette guerre légère et terrible, à un jugement plus long, plus philosophique et plus absolu, où toute la profondeur de sa raison se montrerait avec éclat. Il aimait à se faire ouvrir les grilles des bosquets réservés et à s'y enfermer seul pour méditer. Un jour il s'assit dans la salle de concerts de Louis XIV, qui arrondit ses hautes arcades de

marbre blanc et les entrelace avec le sombre feuillage des arbres.

« La pensée, dit-il, a aussi ses accords. La proportion des nombres établit l'harmonie en toutes choses; le monde est un concert pour qui sait l'écouter. Quand les philosophes anciens parlaient des concerts qu'on entendait résonner dans les astres, ils voulaient désigner par ces mots les lois qui règlent la marche de l'univers. Et mon esprit, qui recherche ces lois et les comprend, fait en ce lieu même une musique tout aussi harmonieuse que celle de Lully!

« Tu as cru faire la loi au monde, grand roi, et tu la recevais de lui. Tu as pensé que tu étais une cause et tu n'étais qu'un effet. Tu t'es attribué l'œuvre de Richelieu, qui s'était attribué celle de Henri IV. Ainsi les enfants étouffent leurs pères. Tu t'es figuré que ton peuple était fait pour ta monarchie; tu t'es trompé: c'était elle qui était faite pour lui; elle était le vêtement, il était la réalité. Le vêtement s'use, la réalité reste, s'en dégoûte et en change. Tu as rêvé que ta monarchie était à toujours; pour qu'elle ne finît point, il faudrait qu'elle n'eût point commencé. Ce qui a une veille a son lendemain; mesure l'avenir au passé, ton grand-père est le fondateur de ta dynastie; prends garde que ton petit-fils ne l'ensevelisse avec lui.

« Tu avais arrangé ta monarchie de manière à ce qu'elle reposât tout entière sur ta personne; tu avais donc oublié que tu devais mourir. Pour transmettre le pouvoir il faut savoir le partager. Tu as souhaité la mort de Fouquet, qui aspirait à être quelque chose à côté de toi; tu voulais donc qu'il n'y eût au monde que toi et le néant.

« Après avoir refusé d'accorder les formes de l'autorité à Fouquet, tu en as laissé prendre la réalité à Colbert, qui en a usé pour le bien des peuples, à Louvois qui en a abusé pour leur malheur, à tes jeunes maîtresses qui l'ont employée à satisfaire leurs caprices, à ta vieille favorite qui ne s'en est servie que pour le plaisir de s'en servir.

« Tu n'enviais donc que les formes de toutes choses, tu n'aimais et ne possédais vraiment qu'elles; tu n'avais que les formes de la justice, de la politique, de la dévotion; tu n'avais que l'air d'un grand roi; tu manquais du fonds de toutes choses, ce qui livrait ta nature à toutes les incertitudes que le manteau de ta majesté ne dérobe pas à mes yeux. Je te vois plein de contrastes, parce que tu étais vide de tout principe véritable; tu n'étais essentiellement ni pacifique, ni guerrier; doux avec tes domestiques, libéral avec tes courtisans, avide avec tes peuples, inquiet avec tes ennemis, despotique dans ta famille, dupe de tout ce qui joue le prince, les ministres, les femmes et les dévots; toujours gouvernant et toujours gouverné, malheureux dans tes choix, aimant les sots, souffrant les talents, craignant l'esprit; dur dans le changement de tes amours, et dans ton dernier attachement faible à faire pitié; aucune force d'esprit dans les succès, de la sécurité dans les revers, du courage dans ta mort. Tu aimas la gloire et la religion, et on t'empêcha toute ta vie de connaître ni l'une ni l'autre. Fuyant le tumulte des villes et te communiquant peu, tu n'étais occupé depuis le matin jusqu'au soir qu'à faire parler de toi; tu ambitionnas les trophées et les victoires, et tu craignis autant de voir un bon

général à la tête de tes troupes que tu aurais eu sujet de le craindre à la tête d'une armée ennemie; tu te plaisais à gratifier ceux qui te servaient, mais sans faire de discernement entre les assiduités des courtisans et les campagnes laborieuses de tes capitaines; souvent tu préféras un homme qui te déshabillait ou qui te donnait la serviette lorsque tu te mettais à table, à un autre qui te prenait des villes ou qui te gagnait des batailles. Et c'est sur cette personne inconstante, variable, toute d'extérieur et d'apparat, que tu pensais fonder une monarchie puissante! Qu'avais-tu pour la diriger? rien qu'un souffle d'âme fière, qu'on faisait tourner où l'on voulait.

« Ta monarchie n'était ni plus durable ni plus solide que ta personne; car il n'y a que ce qui est absolu qui persiste et demeure ferme, et ta monarchie est l'œuvre la plus transitoire, la plus factice, la plus relative que la fortune ait fait prospérer. En effet qu'est-elle par elle-même? Je ne connais que trois formes possibles pour un État : ou le prince est despote et le peuple esclave, ou le prince et le peuple partagent le pouvoir, ou il n'y a point de prince et le peuple se gouverne lui-même. Lequel de ces trois gouvernements est le tien? Aucun.

« Si entier que fût ton pouvoir, oseras-tu jamais dire que l'esclavage fut la condition de tes sujets? es-tu parvenu à faire honorer le titre de despote, à faire aimer la servitude? as-tu persuadé aux hommes que tu gouvernais, même aux plus ignorants et aux plus obscurs, qu'ils étaient des troupeaux qui t'appartenaient, eux, leur lait et leur toison, en toute propriété? Qu'importent les principes que tu professais? qu'importent les maximes que tu

sujets, à toi, à ta famille. Le ciel, qui connaît les vrais avantages, t'a mieux servi par des défaites qu'il n'aurait fait par des victoires. Au lieu de te rendre le seul roi de l'Europe, il te favorisa plus en te rendant le plus puissant de tous; mais tes successeurs paieront cher ta vanité.

« Tu n'as entretenu ton pouvoir qu'en le mettant à l'écart, en te séparant de ton peuple, et en bâtissant ton palais en dehors de ta capitale. Mais le peuple qui t'a laissé faire cette halte dans les bois va maintenant examiner ce que tu y as accompli dans l'ombre. Par la force des choses les secrets de ton palais sont venus, après ta mort, s'ébruiter au milieu de la capitale; ce que tu as édifié dans la solitude est aujourd'hui soumis au jugement de la foule, et les questions que tu as posées à Versailles vont se résoudre à Paris.

« Il n'y a pas d'œuvre qui n'ait ses conséquences, et nous voyons celles de la tienne. La régence est le corollaire de ton règne; l'histoire ne jugera jamais l'un sans l'autre.

« L'hypocrisie régnait à Versailles, Paris se livre à la débauche; ta cour était vieille et dévote, celle du régent est jeune et libertine; tu pensais avoir contenu les mœurs, elles sont plus relâchées que jamais; tu as voulu asseoir la religion sur ton trône, et depuis vingt ans tu n'as épargné ni cruauté ni perfidie pour la faire respecter; on l'insulte publiquement par des saturnales infâmes, dont le souvenir sera plus vif que celui de ta piété. Vois le néant de tes efforts. Mais ce n'est pas tout.

« Tu as enfoui à Versailles des milliards, à Marly des milliards, dans tes plaisirs des milliards, dans tes pompes des milliards,

dans tes guerres des milliards; tu as prodigué l'argent à tes favoris, à tes maîtresses, à tes généraux, à tes valets, à tes palais; tu as déboursé sans compter, comme un prince magnifique. Mais parce qu'il a fallu régler tes comptes, les finances du royaume ont été livrées à Law; parce que tu as bâti Versailles, l'Écossais a bâti son système; parce que tu as dévoré tant d'or, il jette tant de papier dans la circulation; parce que tu as englouti la richesse, il en prodigue le signe; parce que tu as été le roi le plus somptueux de l'Europe, ton peuple en est le plus misérable; tes fêtes ont abouti à la banqueroute nationale. Considère la fin des choses. Mais ce n'est pas tout.

« Tu as envié à la race de Charles-Quint l'autorité qu'elle exerçait en Europe, et tu la lui as ravie; malgré tes revers tu as pu penser en mourant que tu la conservais encore. Sais-tu ce qu'il advient de ta domination et de cette suprématie que tu croyais exercer sur les nations étrangères? Ton sceptre est tombé dans les mains d'un misérable simoniaque qui s'appelle Dubois et qui l'a vendu à l'Angleterre. Tu as vu à ta cour, pendant les dernières années de ta vie, ce lord Bolimbrocke, qui a ramené en Europe la paix que tu en avais bannie. Lorsqu'il s'est présenté à l'Opéra, l'assemblée tout entière s'est levée pour le recevoir. Le peuple saluait dans sa personne les nouveaux maîtres du monde; les whigs et les torys seront désormais les arbitres des monarchies. Comme autrefois l'Espagne, ils règnent déjà sur l'Europe avec l'or du Nouveau-Monde. Leurs idées s'introduisent dans notre pays avec leur pouvoir et leur argent. Les poëtes de la reine Anne imitaient les tiens: sous tes successeurs la poésie va

subir, comme la politique, le joug de l'étranger, et si tu revenais dans quelques années d'ici, tu ne trouverais plus dans la France que l'Angleterre. A quoi donc ont abouti tes desseins? et que reste-t-il de ta puissance?

« Inépuisable sujet d'admiration et de dispute, mon esprit s'attache à toi; mais plus il t'interroge, plus il lui semble que Dieu ne t'a permis d'être si grand et si inutile que pour ouvrir les yeux du peuple sur ses destinées, pour le forcer à se souvenir de lui-même par l'oubli que tu en as fait, pour le décider à mettre les lois immuables à la place des personnes changeantes, à faire consister sa grandeur en lui, et non en d'autres. Tu as épuisé la monarchie... »

Comme Montesquieu conversait ainsi avec lui-même, on rouvrit les grilles du bosquet où il méditait, et tout à coup il vit paraître un homme de haute stature, d'une figure étrangère, d'un regard vif et quelquefois farouche, suivi de plusieurs personnes qui lui parlaient avec un respect plein de crainte. C'était le czar Pierre-le-Grand qui venait tout exprès du fond de la Russie pour étudier, aux lieux mêmes où Louis XIV avait régné si longtemps, les secrets du despotisme qu'il se proposait d'établir dans son empire barbare; il revenait de Saint-Cyr, où madame de Maintenon achevait obscurément sa longue et extraordinaire existence, et où il avait traité cette femme, autrefois si puissante, de manière à lui faire sentir la différence des temps. Il ne prit point garde à Montesquieu; mais Montesquieu le considéra avec un étonnement profond.

« Comment, se dit le philosophe, voilà un homme qui va re-

lever dans son pays ce qui est en ruine dans celui-ci! Tandis que ma pensée déconstruit le despotisme, la sienne le refait! Le monde doit-il être encore longtemps soumis à ces laborieuses expériences? »





Le Jeu de Louis XV.

à Versailles

XIV

RÈGNE DE LOUIS XV.

Dubois ramène la cour à Versailles. — Le duc de Bourbon. — Le cardinal Fleury. — Mesdames de Mailly, de Vintimille, de Lauraguais. — Le château de Choisy. — Madame de Châteauroux. — Maladie du roi.

Qui ramena la cour de Paris à Versailles? qui replaça la monarchie dans sa magnifique solitude? qui se chargea de continuer la pensée du grand roi? Ce fut un valet qui était devenu ministre et cardinal, et qui s'appelait Dubois. Cet infâme débauché dut sa grandeur à l'éducation du duc d'Orléans, dont il orna l'esprit et dont il déprava les mœurs. Il eut dans sa vie deux singulières occurrences : la première, étant le plus vil des hommes, de rem-

placer au siége de Cambrai Fénelon, qui en était le plus vertueux; la seconde, de rentrer en souverain dans le palais de Louis XIV, lui dont, quelques années auparavant, un homme de bonne compagnie n'aurait pas voulu pour son laquais. L'histoire est pleine de ces contrastes qui semblent montrer aux gens qui n'ont aucune puissance combien il est facile de la saisir, et à ceux qui la possèdent quelle est la vanité d'un rang où le plus misérable peut monter après eux.

Deux motifs décidèrent Dubois à transférer le roi dans le palais de Louis XIV. Jaloux de tous les roués qui entouraient le régent et qui cherchaient à s'insinuer dans les affaires au moyen des crapules du Palais-Royal, il voulut rétrécir la cour et pensa que beaucoup de gens qui la fréquentaient à Paris ne pourraient la suivre à Versailles ou perdraient peu à peu l'habitude d'y venir. La seconde raison fut qu'il voulut donner au roi un confesseur jésuite; le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, chef avoué du jansénisme, refusait d'autoriser les jésuites dans son diocèse. Dubois joua au cardinal un tour de sa façon; il conduisit le roi à Versailles, d'où il l'envoyait se confesser à Saint-Cyr, dans le diocèse de Chartres, où les jésuites avaient des pouvoirs. Il est curieux que Louis XV soit venu pour chercher un confesseur dans ce palais qu'il devait bientôt livrer aux orgies de ses maîtresses.

En 1723, Louis XV, âgé de quatorze ans, se déclara majeur, quitta Versailles pour aller se faire sacrer à Reims, puis revint dans son palais, suivi du duc d'Orléans et de Dubois, auxquels il maintint la direction des affaires. Ils ne la gardèrent pas long-

temps. La même année qui avait vu finir la régence les emporta tous les deux à Versailles, le cardinal blasphémant contre ses anciennes débauches qui lui ravissaient si vite le pouvoir, le duc d'Orléans frappé d'apoplexie au sein même des plaisirs auxquels l'altération de sa santé ne l'avait point fait renoncer.

La cour vit alors s'élever un homme dont la physionomie parut mesquine à côté de toutes les grandeurs orgueilleuses ou dépravées que le palais de Louis XIV avait vues. Le cardinal Fleury n'était point fait pour régner à Versailles; modeste jusqu'à la timidité, économe jusqu'à la lésinerie, pacifique jusqu'à la peur, lent, vieux et craintif en toutes choses, il ne paraissait point fait pour commander dans le palais le plus fastueux de la terre, et que tant de fêtes et tant de victoires avaient consacré. Aumônier de la maison du roi, il avait été nommé par lui à l'évêché de Fréjus; il s'en était démis en 1715, prétextant son grand âge et le mauvais état de sa santé; mais rien ne l'empêcha d'accepter la charge de précepteur du jeune roi, par où il savait que son ambition paresseuse, mais sûre, arriverait à se satisfaire.

Bien que septuagénaire, il n'était pas pressé de jouir de sa fortune, et lorsqu'il aurait pu prendre pour lui la place de premier ministre que la mort du duc d'Orléans laissait vacante, il la fit donner au duc de Bourbon, petit-fils du grand Condé, dont il se réservait de balancer l'autorité dans l'esprit du roi son élève. Le duc de Bourbon, glorieux de sa puissance comme un parvenu, ne l'attribua qu'à lui-même et ne soupçonna pas celle du cardinal Fleury. Il mena grand train à Versailles, s'éta-

blit dans l'appartement où le duc d'Orléans était mort, et prit si bien toutes les apparences du pouvoir que les courtisans affluèrent aussitôt dans ses antichambres. Pendant ce temps-là le cardinal Fleury, resserré dans un petit appartement mal meublé, ne changea rien à ses manières; mais étant entré dans le conseil, il se trouvait auprès du roi lorsque M. le duc venait faire la cour au jeune prince et feindre de lui communiquer les affaires; il ne s'écartait pas d'une minute pendant ces entretiens, écoutait tout, et se tenait toujours dans une réserve respectueuse.

La reine de Versailles pendant les deux années que dura le ministère du duc de Bourbon, ce fut la marquise de Prie, sa maîtresse. Belle et spirituelle, mais aussi fausse qu'elle paraissait naïve, violente sous un air de douceur et hardie au fond à l'égal de tout ce qu'on a vu depuis; cette femme, avec l'aide des frères Pâris, gros banquiers de l'époque, tripota les affaires du gouvernement. Elle se fit donner la pension de quarante mille livres sterling que l'Angleterre payait au cardinal Dubois.

Ce fut sur son avis, et sur la liste qu'elle présenta, que le duc de Bourbon, pour s'attacher des amis, fit une nomination de chevaliers du Saint-Esprit. Il y avait soixante-un cordons vacants, dont le régent n'avait pas disposé parce qu'il en avait promis plus qu'il n'en pouvait donner. La chapelle de Versailles fut témoin de cette cérémonie pour laquelle on déploya tout le luxe des traditions et des costumes de la féodalité.

Le duc de Bourbon tremblait à chaque instant que le pouvoir ne lui échappât; les moindres maladies du roi le faisaient fris-

sonner. Comme il couchait dans l'appartement au-dessous de celui du roi, il crut une nuit entendre plus de bruit et de mouvement qu'à l'ordinaire; il se lève précipitamment et monte tout effrayé en robe de chambre. Maréchal, premier chirurgien, qui couchait dans l'antichambre, étonné de le voir paraître à une telle heure, lui demande la cause de son effroi. M. le Duc, hors de lui, ne répond que par monosyllabes : « J'ai entendu du bruit... le roi est malade... que deviendrai-je?... » Maréchal eut peine à le rassurer et l'engagea à s'aller coucher; mais, tout en le reconduisant, il l'entendit dire, comme un homme qui ne croit parler qu'à lui-même : « Je n'y serai pas repris... s'il en revient, il faut que je le marie. »

Il y avait déjà un projet de mariage tout formé pour le roi, et on avait envoyé d'Espagne une princesse encore enfant, qu'on élevait à Versailles en attendant qu'elle en devînt la reine. Mais l'infante n'était pas nubile; le duc de Bourbon, qui était pressé de marier son roi, la renvoya sans politesse, et se mit à chercher en Europe une femme qui pût lui rester toujours soumise par reconnaissance. Il y avait alors, proscrit et errant à travers l'Europe, un malheureux roi de Pologne qui était tombé de son trône depuis que Charles XII ne pouvait plus l'y soutenir. Ce fut dans une vieille masure à demi ruinée de Weissembourg, où la France le pensionnait, que Stanislas Leczinski reçut une lettre particulière de M. le Duc qui lui apprenait que son choix était tombé sur sa famille. Il passe à l'instant dans la chambre où étaient sa fille et sa femme, et leur dit : « Mettons-nous à genoux, et remercions Dieu. — Ah! mon père, s'écria la fille,

vous êtes rappelé au trône de Pologne! — Ah! ma fille, répond le père, le ciel nous est bien plus favorable; vous êtes reine de France! »

Le cardinal Fleury se serait peut-être toujours contenté de la puissance obscure qu'il s'était faite si le duc de Bourbon, pensant qu'il la lui enlèverait facilement, ne l'avait contraint à la déclarer. M. le duc fut exilé à Chantilly, et la marquise de Prie reléguée en Normandie, dans sa terre de Courbe-Épine, où elle mourut au bout de quinze mois d'une maladie qui commençait à être à la mode, qu'on appelait attaque de nerfs, et qui succédait aux vapeurs.

Dès lors l'évêque de Fréjus jouit seul et ouvertement de la confiance du roi; mais il n'en voulut point profiter pour se donner une ostentation qui ne lui convenait pas; il fit supprimer le titre de premier ministre et se contenta d'en avoir l'autorité réelle; il en usa pendant dix-sept années et ne l'employa qu'à faire des économies et à maintenir en Europe une tranquillité qui permit à la France de réparer l'épuisement où le règne précédent l'avait jetée. Le projet de paix universelle que le sage abbé de Saint-Pierre avait mis en circulation, et que Dubois avait appelé *le rêve d'un homme de bien*, semblait être la règle du nouveau ministre. Mais le cardinal Fleury ne comprit pas que ce n'est que les armes à la main qu'on peut imposer la paix. Trop honnête homme pour être salarié par les Anglais, dont la puissance s'accroissait tous les jours à nos dépens, il fut leur dupe; il laissa la marine se perdre; il négligea d'intervenir dans les luttes qui ne cessaient de partager l'Allemagne et où il laissa

prendre à deux puissances nouvelles, la Russie et la Prusse, le rôle que la France avait seule joué depuis Richelieu. La France, plongée dans des voluptés qui l'enivraient, aurait eu besoin d'un vigoureux coup de fouet pour en sortir; la mollesse du vieux cardinal ne fit qu'accroître la langueur générale et contribua peut-être autant à la corruption que le scandale de la régence.

Ainsi les traditions de Louis XIV tombaient en désuétude; sa politique était peu à peu abandonnée par le gouvernement de son successeur. Le palais avait sa manière de rendre compte de ce changement. Louis XIV habitait au centre de son château; mais après sa mort sa chambre resta inhabitée, comme si personne ne pouvait prendre sa place, ce qui était vrai. Le palais semblait donc n'avoir plus de maître, et la monarchie n'était comme lui qu'un grand corps qui n'avait plus que les dehors de la magnificence, dont le cœur était vide, dont l'âme était partie. Le nouveau roi avait pris son logement dans l'aile droite de la cour de Marbre, où étaient les cabinets de son aïeul. Il plaça sa chambre à coucher dans la salle de billard de Louis XIV, à l'endroit même où Chamillart avait fait sa fortune. En quittant le centre du château pour se jeter sur l'un des côtés, Louis XV exprimait clairement toute la déviation que la monarchie avait subie. Les choses les plus indifférentes en apparence sont souvent le signe des plus graves événements.

Ainsi le roi se déshabitua dès l'enfance à se considérer comme le point central de la monarchie; il ne se soucia jamais de mener les affaires par lui-même, et, s'abandonnant tout entier aux

ministres, si leurs opérations n'avaient pas de succès, il se contentait de dire : « Ils l'ont voulu, ils ont cru faire pour le mieux. »

Dans les premiers temps de son règne il ne montrait de goût décidé que pour la chasse, et il allait fort souvent chasser à Rambouillet, chez le comte de Toulouse, avec des jeunes gens de son âge que Fleury avait mis auprès de lui, n'en craignant aucun ombrage, et qui cherchèrent cependant à profiter de la familiarité du roi pour se saisir de la direction des affaires. Fleury apprit leurs projets, en rit de pitié, et les envoya mûrir dans leurs terres, où ils ne devinrent rien. C'est ce qu'on appela la *conjuration des marmousets*.

Cependant il était nécessaire de mettre auprès de ce roi faible, qu'on faisait tourner facilement, quelqu'un dont on pût être sûr, et, comme la reine faisait tout ce qu'il fallait pour l'éloigner, on songea à lui donner une maîtresse. Il se trouva que madame de Mailly, dame d'honneur de la reine, aimait le roi, dont les avantages extérieurs ne cédaient pas à ceux de Louis XIV. Elle était spirituelle, faite pour aimer, d'un âge à savoir l'avouer, et n'étant ni belle, ni jolie, elle possédait au suprême degré l'art de la toilette. Ce fut elle qui donna le signal de ces désordres qui ont souillé tout le règne de Louis XV.

Deux sœurs de madame de Mailly, la comtesse de Vintimille et la duchesse de Lauraguais, lui disputèrent les faveurs du roi et les obtinrent sans les lui enlever. Mais madame de Vintimille mourut en couches, et madame de Lauraguais n'avait rien qui

pût retenir longtemps le roi. Madame de Mailly redevint donc seule maîtresse de son cœur, et se crut assurée d'en jouir longtemps; mais elle en fut bientôt dépossédée par une autre de ses sœurs, madame de La Tournelle, qui ne voulait les partager avec personne.

Les maîtresses que Louis XV avait eues jusqu'alors ne s'étaient pas occupées des affaires du gouvernement; elles avaient laissé le cardinal Fleury les mener à son gré, elles n'avaient songé qu'à étourdir la mélancolie naturelle du roi; elles lui avaient donné tous les goûts qui pouvaient le détourner du travail; pour que le souvenir de la majesté royale ne vînt en rien déranger leurs plaisirs, elles avaient imaginé les *petits appartements et les petits soupers*. Le roi, qui n'aimait pas le faste, céda à cette idée, et fit pratiquer derrière tous ses grands appartements des réduits étroits, délicieusement ornés, où il put se livrer plus à l'aise à tous ses goûts. Louis XIV avait porté un air de majesté dans ses galanteries comme dans les autres choses, et lorsqu'il fêtait ses favorites, il ne cessait pas d'être le roi. Louis XV mettait au contraire son bonheur à faire oublier à ses maîtresses l'orgueil de son rang, et à descendre de cette hauteur où son aïeul avait guindé la monarchie. Ainsi le successeur du grand roi se plaisait à défaire son œuvre; ainsi les majestueux appartements de Versailles furent défigurés pour faire place à ces boudoirs où Louis XV épuisait toutes les ivresses du vin et du libertinage.

Mais malgré les changements qu'on y avait faits, Versailles

devint bientôt importun. Le roi ne pouvait sortir de ses petits appartements sans rencontrer partout les images de la grandeur de son aïeul qui le poursuivaient. Il résolut de chercher ailleurs un asile où il ne retrouverait pas les fantômes de ce glorieux passé qui lui faisait honte; il acheta de l'autre côté de Paris, sur les bords de la Seine, le château de Choisy, et le fit orner à sa manière. Comme Versailles était l'expression de Louis XIV, Choisy fut celle de Louis XV. Versailles était un poëme monarchique; Choisy fut un poëme érotique. Il y avait ici un grand château et un petit château, comme ailleurs il y avait les grands et les petits appartements. Toutes les commodités du plaisir y avaient été ménagées. Le premier étage était livré tout entier aux orgies des infâmes qui n'admettaient plus même leurs valets, pour n'avoir à rougir de rien. Les tables des repas montaient toutes servies du rez-de-chaussée.

C'est pour madame de La Tournelle que Louis XV avait achevé d'orner Choisy; mais cette jeune femme ne se souciait pas d'enfermer sa vie dans ce mauvais lieu. Elle était de la beauté la plus séduisante; elle avait une taille élégante, des manières pleines d'enjouement et le sourire de la volupté. Mais sous cette enveloppe charmante elle cachait plus de force et plus de fierté que n'en avaient la plupart des hommes de son temps; elle ne se contenta point d'amuser le roi, elle voulut le dominer; elle fit ses conditions, demanda le renvoi de madame de Mailly sa sœur, le titre de duchesse de Châteauroux et les honneurs attachés à cette qualité. Elle obtint tout ce qu'elle souhaita. Quand elle fut sûre

de l'empire qu'elle avait sur le roi, elle songea à le tirer de la léthargie dans laquelle il vivait, et voulut lui apprendre à mêler les ivresses de la gloire à celles du plaisir.

L'empereur Charles VI était mort trois ans auparavant, en 1740, ne laissant pour héritière de sa maison que sa fille Marie-Thérèse, qui devint aussitôt reine de Hongrie; mais les souverains de l'Allemagne voulurent empêcher son avénement à l'empire. Le cardinal Fleury désirait que la France n'intervînt pas dans ces démêlés, mais il ne put résister au mouvement de la cour; il envoya donc en Allemagne le comte de Belle-Isle, petit-fils de Fouquet, avec les pleins pouvoirs du roi, pour faire nommer à la vacance de l'empire. L'électeur de Bavière fut élu empereur sous le nom de Charles VII, le 24 janvier 1742, et la France s'engagea à soutenir son élection, de concert avec le roi de Prusse. Belle-Isle passa alors de la diète à la tête de l'armée de Bohême, et tandis que Frédéric arrachait la Silésie à la maison d'Autriche, il battit les troupes autrichiennes à Saï; mais lorsque Frédéric eut emporté de la guerre le lambeau qu'il désirait, Belle-Isle seul aux prises avec toute une nation s'enferma dans Prague; obligé d'en sortir bientôt après, il fit une retraite fameuse, que les contemporains comparèrent à celle de Xénophon. Le cardinal Fleury mourut sur ces entrefaites, avec le regret d'avoir entrepris cette guerre. Il laissait au ministère les deux frères d'Argenson, qui, avec un esprit ouvert aux idées nouvelles, conservaient cependant avec plus de respect les traditions de la politique du dix-septième siècle, et résolurent de

soutenir cette nouvelle guerre avec tout l'éclat que Louis XIV aurait pu lui donner lorsque la maison d'Autriche était encore toute-puissante. Ils sacrifièrent tout à la politique de Louis XIV, et comme les Anglais, levant enfin le masque, se joignaient aux Impériaux contre la France, ils firent en 1744 une déclaration formelle de guerre à l'Angleterre et à Marie-Thérèse.

Madame de Châteauroux avait été l'âme de cette décision. Elle voulait une occasion pour faire un héros de son amant; sitôt que la campagne put s'ouvrir, elle le fit partir de Versailles et lui donna malgré lui la gloire de voir Ypres, Menin, Furnes et le fort de Knoque tomber aux mains de Maurice de Saxe, qui était venu apporter à la France le secours de sa merveilleuse fortune. Tout à coup l'Alsace est attaquée par le prince Charles de Lorraine; madame de Châteauroux y entraîne Louis XV. Mais tant de fatigues inusitées avaient brisé le roi; le héros tomba malade à Metz, et son confesseur obtint de lui le renvoi de la favorite. On craignait qu'il ne mourût; on le surnomma le *Bien-Aimé*, et on accabla de malédictions la femme qui l'avait arraché du fond de son palais et de ses débauches.

Rendu à la santé, Louis XV ne tint pas compte des promesses qu'il avait faites à son confesseur; il voulut revoir sa maîtresse; mais avant qu'elle n'eût eu le temps de revenir à Versailles, madame de Châteauroux mourut presque subitement; on attribua au poison sa mort qui était naturelle. Si elle eût vécu, aurait-elle réussi à donner quelque force et quelque noblesse au caractère de Louis XV? Lorsqu'elle fut morte, le roi s'enfonça

dans des désordres qui montrèrent la plaie irrémédiable de son âme. Désormais Versailles va devenir une sentine d'impuretés dont il faudra se garder de remuer le fond.



XV.

MADAME DE POMPADOUR.

Madame Poisson. — Maurice de Saxe, Lowendall. — Fontenoy. — Les d'Argenson. — Les philosophes. — Voltaire. — Le docteur Quesnay. — La comédie. — L'opéra. — Le Parc-aux-Cerfs.— La guerre de Sept-Ans. — Le duc de Choiseul.— Expulsion des jésuites. — Mort de madame de Pompadour.

On vit un jour arriver à Versailles une bourgeoise tout effarée qui venait demander au roi de la soustraire à la colère d'un mari qui avait droit de se croire offensé. Madame Poisson, sa mère, lui avait mis dans la tête qu'elle était un morceau de roi; et bien que cette dame eût marié sa fille à M. Lenor-

mand d'Etioles, neveu d'un fermier-général dont elle éprouvait les bontés, elle n'avait négligé aucune occasion de la jeter sur les pas de Louis XV. Au bal qu'on donna à l'Hôtel-de-Ville en 1744, quelques mois après la mort de madame de Châteauroux, pour célébrer le mariage du Dauphin, le roi, agacé par un masque, avait reconnu, sous son déguisement, la jeune femme qu'il rencontrait partout depuis quelque temps et jusque dans la forêt de Sénart au milieu de ses chasses. En rentrant aussitôt dans la foule, le joli masque avait laissé tomber son mouchoir; le roi l'avait relevé et le lui avait jeté avec toute la grâce possible à travers les groupes qui les séparaient. La salle entière ne dit qu'un mot : *Le mouchoir est jeté!* Cela était si vrai que quelques jours après, le masque avait un rendez-vous rue Croix-des-Petits-Champs, dans une maison où le roi entra par une porte qui donnait dans la rue des Bons-Enfants. C'est de ce tripot qu'elle était venue à Versailles, où le roi eut d'abord l'air de lui donner asile, mais où elle s'éleva bientôt au rang que la noblesse seule avait jusqu'alors rempli.

Madame d'Étioles fut créée marquise de Pompadour par lettres-patentes de 1745 ; elle prit les armes de la famille de ce nom, éteinte depuis quelques années, et reçut, pour première provision, une pension de 240,000 livres. Elle occupa l'appartement au-dessous de celui du roi, à l'angle où le corps central rencontre l'aile du nord. C'était là qu'avait habité madame de Montespan dans les dernières années de sa faveur, qui étaient les premières de l'ouverture du palais. Madame de Montespan

et madame de Pompadour n'ont pas eu ce seul point de ressemblance. L'une et l'autre ont présidé aux années les plus actives du règne de leurs amants. Mais Louis XIV ne laissa jamais prendre à madame de Montespan l'influence directe que Louis XV abandonna tout entière à madame de Pompadour. Madame de Maintenon elle-même ne fut jamais si puissante que la fille de madame Poisson.

La faveur de la marquise de Pompadour commença dans le feu de ce mouvement patriotique qui était l'œuvre des d'Argenson et qui avait rouvert tous les fameux champs de bataille de la Flandre, où Louis XIV avait remporté tant de victoires et essuyé tant de revers. Mais la France n'en était plus à jeter sur ses frontières une foule de généraux illustres, Turenne et Condé, Luxembourg et Vauban, Vendôme et Villars; les grands capitaines devenaient rares dans notre pays; l'art de la guerre avait fait en Allemagne de rapides progrès, que le pacifique Fleury n'avait pas pris la peine d'introduire chez nous. Ce furent deux étrangers, deux amis, deux aventuriers illustres, Maurice de Saxe et Woldemar de Lowendall, qui conduisirent nos troupes au combat, qui soutinrent dans les Pays-Bas l'honneur de notre drapeau, et qui réorganisèrent nos armées.

Comme si Louis XV avait conservé quelque chose de l'élan que madame de Châteauroux lui avait donné, il voulut reparaître sur le champ de bataille. Il fit, en 1745, la campagne de Fontenoy avec le Dauphin; il y fut accompagné par madame de Pompadour, qui s'empressa de le ramener dans son palais d'où il ne sortit plus. Il laissa les deux grands condottiers qu'il avait pris

à son service faire la besogne. Le maréchal de Saxe battit encore deux fois les Anglais, à Rocoux en 1746 et à Lawfeld en 1747. Pendant ce temps Lowendall emportait d'assaut Gand, Oudenarde, Ostende, Niewport, Berg-op-Zoom, qui passait pour imprenable, et enfin Maestricht. Ces victoires amenèrent la paix d'Aix-la-Chapelle, qui fut signée en 1748 et qui replaça la France, vis-à-vis de l'Europe, dans un rang d'où elle n'aurait pas dû descendre.

Ce traité fut le dernier soupir de la politique de Louis XIV. Le crédit des d'Argenson, qui l'avaient préparé, et qui furent les derniers ministres fidèles à l'esprit que la monarchie avait apporté jusqu'alors dans ses relations extérieures, ne s'étendit pas au-delà. Le marquis d'Argenson, ministre des affaires étrangères, avait été renvoyé avant la conclusion de la paix. Son frère, le comte d'Argenson, ministre de la guerre, évita sa disgrâce en montrant moins de vues et moins de projets. L'influence qui leur succéda entraîna la monarchie sur d'autres pentes, en dehors de la voie que le génie de ses fondateurs lui avait tracée.

Si le ministère du cardinal Fleury avait laissé périr l'esprit militaire dans la nation, il avait vu s'y élever des intelligences vigoureuses qui portaient dans le domaine des idées toute l'audace que les grands capitaines déployaient autrefois sur les champs de bataille. A la littérature du grand siècle, pleine de grandeur et d'imagination, avait succédé une littérature moins savante et moins majestueuse, mais plus vive, et poursuivant, avec l'ensemble de toutes les forces et de tous les talents de

l'époque, l'émancipation définitive de la raison humaine. L'ironie philosophique s'était répandue partout où l'on voyait, au siècle précédent, la foi religieuse; elle portait en elle-même des conséquences qu'elle ignorait encore; elle n'allait à rien moins qu'au renversement de toutes les autorités qui existaient et au renouvellement entier de la face du monde. Elle s'appuyait sur des doctrines qui devaient plus tard être reniées, mais que la corruption du siècle lui avait imposées; c'était au nom du matérialisme qu'elle annonçait le règne de l'esprit nouveau. Elle avait suscité une foule d'hommes puissants dans des carrières diverses, quelquefois séparés par des rivalités personnelles, toujours réunis par l'identité dernière de but où ils marchaient.

Ces hommes formaient pour ainsi dire une autre monarchie sous celle que Louis XV ne pouvait pas retenir dans sa destinée. Voltaire était le souverain reconnu de cet empire nouveau; il présidait à tout, se mêlait à tout, menait tout. Sous lui ses rivaux ou ses disciples avaient différents ministères: Montesquieu celui des lois, d'Alembert celui des sciences, Diderot celui de l'industrie et des arts. Tous ces hommes, et bien d'autres encore, peu connus quelques années auparavant, avaient maintenant pour eux l'opinion, le succès et la renommée; ils inondaient la France et l'Europe de leurs tragédies, de leurs pamphlets, de leurs poëmes, de leurs préfaces, de leurs mémoires, de leurs romans, de leurs dictionnaires; ils enveloppaient leurs idées sous toutes les formes, et les dispersaient dans mille ouvrages divers sur mille routes différentes. Leur puissance était devenue si grande que Diderot avait senti le besoin

de la concentrer; comme font les grands conquérants pour les peuples qu'ils ont soumis, il avait voulu donner un code à son empire, et venait de dédier au ministre d'Argenson le premier volume de l'Encyclopédie, où il se proposait de remuer jusqu'à la dernière toutes les connaissances humaines pour les reconstruire autour du nouveau point dont il avait fait le centre du monde.

Louis XIV avait fondé sa monarchie dans la solitude de Versailles; le régent l'avait, après sa mort, traînée au grand jour de Paris et exposée au jugement du peuple. Le peuple avait répondu à la monarchie du grand roi en élevant en face d'elle une monarchie contraire. Mais cette puissance nouvelle ne se contentait pas de trôner dans Paris; elle voulut faire invasion à Versailles, et ce fut madame de Pompadour qui se chargea de l'y introduire. Dieu sait cependant si la marquise avait sujet de se louer d'elle. Elle était la première et la plus chère victime de cet esprit railleur que la philosophie avait jeté partout; on faisait sur elle plus d'épigrammes, plus de couplets, plus de pont-neufs, plus de vers mauvais et bons que sur les généraux vaincus et sur les financiers enrichis. Elle était terrible dans ses ressentiments; pour un quatrain elle fit exiler le ministre Maurepas, pour un mot elle fit emprisonner Latude, dont le nom seul est une image d'atroce barbarie. Mais envers messieurs les philosophes elle ne fut pas si difficile; elle leur fit des avances, et fut pour eux si complaisante qu'elle finit par leur arracher des vers à son éloge.

Voltaire parut donc à Versailles; il y vint avec le titre de

gentilhomme de la chambre. L'ombre du grand roi dut frémir à la vue de cet illustre railleur qui ne se contentait plus comme Molière de se moquer de la noblesse en la faisant rire, mais qui avait pris à parti ouvertement toutes les puissances humaines et divines, et qui leur infligeait les sarcasmes de son esprit sans pitié. Louis XV lui-même ne put s'empêcher, malgré les promesses qu'il avait faites à madame de Pompadour, de témoigner sa froideur à ce courtisan de nouvelle espèce. On raconte que, comme la cour sortait d'un ballet de Trajan, Voltaire qui en était l'auteur s'étant approché du roi et lui ayant dit : « Eh bien! Trajan est-il content? » le roi ne lui répondit que par un sourire plein de hauteur.

Madame de Pompadour, oubliant la différence des temps, souhaitait que Louis XV accordât aux lettres la protection spéciale dont Louis XIV avait donné l'exemple. Elle pressait surtout le roi d'honorer Voltaire particulièrement. Comme elle revenait sur ce sujet, le roi répondit : « Je l'ai aussi bien traité que Louis XIV a traité Racine et Boileau; je lui ai donné une charge de gentilhomme ordinaire et des pensions. Ce n'est pas ma faute s'il a la prétention d'être chambellan, d'avoir une croix et de souper avec un roi. Ce n'est pas la mode en France, et comme il y a plus de beaux-esprits et de plus grands seigneurs qu'en Prusse, il me faudrait une bien grande table pour les réunir tous. » Et puis il compta sur ses doigts : Maupertuis, Fontenelle, Lamotte, Voltaire, Piron, Destouches, Montesquieu, le cardinal de Polignac. Quelqu'un qui était là dit : « Votre Majesté oublie d'Alembert et Clairaut. — Et Crébillon, dit-il,

et La Chaussée. — Crébillon le fils, ajouta un autre; il doit être plus aimable que son père, et il y a encore l'abbé Prévost et l'abbé D'Olivet. — Eh bien! dit le roi, *tout cela*, depuis vingt-cinq ans, aurait dîné ou soupé avec moi! » Quelques années après, ces puissances que Louis XV ne trouvait pas d'assez bon ton pour les admettre à sa table avaient remplacé la monarchie.

Mais l'Encyclopédie proscrite par la cour avait à Versailles un représentant audacieux, qui émettait dans l'intimité royale des idées dont on était loin de soupçonner toutes les conséquences. Quesnay, le père des économistes, était médecin ordinaire du roi et jouissait de toute sa confiance. Louis XV aimait à causer avec lui et à l'entendre développer sa doctrine sur la richesse des peuples; il prenait plaisir à ces conversations qui portaient en germe toute une révolution, comme à des utopies ingénieuses et innocentes; il l'appelait le penseur, et en lui accordant des lettres de noblesse il lui avait donné pour armoiries trois fleurs de pensée avec cette devise : *Propter cogitationem mentis*. Quesnay groupait autour de lui des disciples qu'on traitait de rêveurs; au nombre des plus assidus se trouvait le marquis de Mirabeau, dont le fils ébranla la monarchie. Versailles répéta souvent avec le sourire du scepticisme ce terrible nom qui devait bientôt faire trembler tous ses échos.

Déjà on prévoyait l'avenir et on le prophétisait; mais madame de Pompadour disait : « Après nous le déluge ! » Elle se souciait peu de la monarchie, et ne s'inquiétait guère non plus de la philosophie. Elle était pleine de talents dont elle voulait pren-

dre d'autres témoins que les seigneurs entichés de leur noblesse et de leur ignorance; et comme elle aimait les arts, elle voulait s'entourer des gens qui les cultivaient. Elle maniait également bien le crayon et le burin, elle gravait elle-même les événements de son règne. Elle avait une belle voix, sonore et étendue, et brillait dans les concerts qu'elle donnait à la cour avec les meilleurs artistes du temps. La reine, qui n'assistait pas aux représentations des petits appartements, pria la marquise, un jour qu'elle venait lui offrir des fleurs de la part du roi, de vouloir bien chanter devant elle, et, comme elle s'excusait de ne pas céder à cette prière dont elle sentait l'offense secrète, la reine changea son désir en un ordre formel. La marquise, ne pouvant s'y refuser, se mit à chanter aussitôt le fameux monologue d'Armide, dont les paroles commencent ainsi : *Enfin il est en ma puissance*. La reine pâlit de dépit.

Madame de Pompadour aimait à jouer la comédie, et elle en voulut donner le divertissement au roi; elle forma une troupe, dans laquelle ce que la cour avait de plus distingué brigua la faveur d'être admis. Elle avait fait dresser un théâtre dans la salle des médailles; la première pièce qu'on y joua fut *l'Enfant prodigue* de Voltaire. L'auteur ne fut admis qu'à la seconde représentation. Mais ce théâtre ne suffisait pas aux grands goûts de madame de Pompadour; elle voulut avoir une salle pour jouer la comédie et une autre salle d'opéra pour faire entendre sa belle voix.

Versailles avait vu bien des fêtes brillantes, pour lesquelles les grands poëtes dramatiques du dix-septième siècle avaient

travaillé; Molière avait fait des comédies pour ce palais, Racine des tragédies, Quinault des opéras. Mais le génie de ces hommes illustres n'était point admis dans le sein du palais; il n'avait accès que dans les bosquets, où il faisait ses jeux au milieu de la décoration naturelle des arbres et des fontaines. Une fois il s'approcha plus près du monument, arriva jusqu'à la porte sans l'ouvrir, et se contenta d'occuper la cour de marbre, qui devint un théâtre pour l'*Alceste* de Lully. Louis XIV avait dansé et chanté dans les ballets; mais il n'avait pas songé à mettre ce plaisir au niveau des affaires politiques, et à faire de l'opéra une partie de son château, qui était tout entier consacré à la grande idée de la monarchie. Il était réservé à la Pompadour de changer tout cela; elle fit construire deux salles de spectacle au lieu d'une, et elle les plaça sur le même rang que la chapelle, qui se trouva prise entre elles deux. Ainsi les deux femmes qui ont eu la plus haute puissance sous la monarchie ont laissé à Versailles des traces qui rappellent leurs génies différents : madame de Maintenon y avait élevé un temple, madame de Pompadour y érigea deux théâtres.

Madame de Pompadour était en effet une grande comédienne; elle portait au plus haut point l'afféterie de son siècle et les mensonges qu'il mêlait au dévergondage de ses plaisirs; elle eût inventé les mouches, le rouge, la poudre et le musc, si on ne s'en était servi avant elle; et on ne saurait dire si elle avait rien de naturel, hormis ce besoin de se farder et de feindre toujours; elle passait sa vie dans des travestissements continuels, et sa personne changeait sans cesse de décoration. Sa

beauté se prêtait admirablement à ces fictions. Elle pouvait tour à tour paraître imposante ou espiègle, superbe ou friponne, belle ou jolie. Au don de la majesté et à celui de l'esprit elle joignait encore le don des larmes, et savait à propos prendre le ton langoureux et sentimental. Elle eût fait la fortune d'un directeur de théâtre si elle n'eût été la maîtresse du roi; elle pouvait jouer les grandes magiciennes de Quinault, les reines de Racine, les bergères de Dancourt, les héroïnes de La Chaussée, les soubrettes de Destouches, les ingénues de Marivaux, les grivoises de Collé, les marquises de Carmontelle. Elle n'aurait pas mis grande vérité dans tous ces rôles, mais une certaine manière qui était du goût de son temps, qui était en elle plus qu'en aucune autre personne, et qu'on appelle aujourd'hui *rococo*.

Il fallait bien faire quelque chose pour amuser le roi; et sa mélancolie était encore plus forte que les enjouements sans cesse renouvelés de sa maîtresse. Quand on racontait devant ce prince des histoires plaisantes, il souriait à peine et les interrompait avant la fin. Il ne parlait que de morts et d'enterrements. S'il passait devant un cimetière, il dépêchait son écuyer pour savoir s'il y avait des fosses nouvellement faites. Il disait aux gens enrhumés : « Vous avez là une toux qui sent le sapin. » Chassant un jour dans la forêt de Sénart, une année où le pain avait été très cher, il rencontra un homme qui portait une bière : « Où portez-vous cette bière? dit le roi. — Au village, répond le paysan. — Est-ce pour un homme ou pour une femme? — Pour un homme. — De quoi est-il mort? — De faim, »

répond brusquement le villageois. Le roi n'en demanda pas davantage et piqua vivement son cheval.

Madame de Pompadour avait grand'peine à divertir cet homme-là, et bientôt elle fut forcée de renoncer aux moyens qui lui réussissaient mieux. Elle prit son parti de cette mésaventure; en cessant d'être la maîtresse du roi, elle trouva le moyen de ne pas cesser d'être son amie. Elle avait fait construire dans les bois, sur la route de Saint-Germain, un ermitage qui conservait au dehors l'air d'une ferme, mais qui était plein de toutes les peintures et de tous les ornements qui convenaient à une maison de plaisir. Les meubles des chambres étaient de fine perse; des paysages, de jeunes amants, des Tircis, des bergères, un vieil ermite, y avaient été figurés par les peintres les plus célèbres de cette école des nudités, florissante alors, et dont Boucher était le maître. Les jardins n'avaient pas la belle monotonie des parcs dessinés par Le Nôtre; des allées tortueuses y favorisaient la rêverie et l'amour. Il y avait au milieu un bosquet de roses dans lequel s'élevait un Adonis de marbre blanc, et tout à l'entour des berceaux de myrtes et de jasmins, des pièces d'eau, des terrasses et des allées dessinées dans le dernier goût. La marquise recevait souvent le roi dans cette chaumière anacréontique. Quand on y avait marqué les rendez-vous, elle prenait les devants, et son amant la surprenait déguisée tantôt en bergère, tantôt en sœur grise, un jour en jardinière, un autre en abbesse, quelquefois en servante aux vaches offrant au roi du lait tout chaud. Mais lorsqu'elle perdit, avec l'éclat de ses lèvres, les charmes qui lui

avaient attaché Louis XV, elle se fit remplacer dans cet endroit pour ne pas être remplacée à Versailles.

Ce fut là le Parc-aux-Cerfs. On y faisait d'abord passer une à une les maîtresses subalternes du roi, qui les y visitait sous des noms empruntés; mais on finit par y emprisonner des femmes qui n'étaient que ses victimes; la séduction et quelquefois la violence peuplaient ce sérail. Mais ce n'était pas tout. Madame de Pompadour, redoutant qu'une rivale de son pouvoir ne sortît de ce lieu, finit par mettre auprès du roi des femmes dont la raison n'était pas assez développée pour comprendre le parti qu'elles pouvaient tirer de leur honte.

Pendant que Louis XV régnait sur le Parc-aux-Cerfs, madame de Pompadour gouvernait la France. Pour conserver son autorité, ce n'était pas assez de fournir aux plaisirs du roi; elle imagina, de concert avec le cardinal de Bernis, qui s'était poussé auprès d'elle à force de madrigaux et de galanteries, un système qui pût donner du mouvement à la cour et au pays. Son coup d'essai fut le renversement définitif de la politique du grand siècle; elle biffa d'un trait de plume les plans que Henri IV, Richelieu et Louis XIV avaient si laborieusement conduits, et fit, par le traité de Versailles, alliance avec la maison d'Autriche, qui avait été jusqu'alors notre ennemie. Une lettre de Marie-Thérèse qui l'appelait son amie, un mot de Frédéric qui appelait sa faveur le règne de *Cotillon*, avaient suffi pour opérer ce grand changement. Ainsi commença en 1755 la guerre de Sept-Ans; les Anglais, que nous trouvions toujours au nombre de nos ennemis, se liguèrent cette fois avec la Prusse, comme ils

avaient soutenu l'Autriche dans la guerre précédente, et achevèrent de détruire notre marine, que la trahison de nos ministres avait déjà ruinée. Le grand Frédéric s'immortalisa par une guerre héroïque soutenue contre les efforts réunis de toutes les puissances continentales. Nos armes n'y eurent aucune gloire; Maurice de Saxe et Lowendall étaient morts; nous n'avions plus de généraux; le dévouement d'un soldat obscur, le capitaine d'Assas, fut le seul trait qui rappela le nom de la France au milieu de toutes ces batailles où la gloire ne fut que pour nos alliés et pour nos ennemis.

L'infamie au dedans, la honte au dehors, une aveugle démence partout, voilà où la monarchie en était venue. Le roi avait bien perdu de son ancienne popularité. Et tout à coup, le 5 janvier 1757, comme il descendait dans la cour de marbre, il fut arrêté sur le seuil de la porte par un homme qui lui enfonça une lame dans le haut du corps. On arrêta aussitôt l'assassin, et on sut qu'il s'appelait Damiens; on l'emmena à Paris, on le condamna, et on lui fit souffrir toutes les barbaries les plus raffinées du dernier supplice. Mais la nation ne s'émut point tant de l'horreur de sa mort que de l'audace de son crime; elle s'étonna que la majesté royale, élevée si haut par Louis XIV, n'eût pas préservé son successeur. Les partis qui luttaient s'attribuèrent réciproquement cet attentat; mais alors même qu'il eût été l'effet d'une exaltation solitaire, il fallait que la monarchie fût tombée bien bas pour qu'un homme osât s'attaquer à sa tête.

Ainsi il ne restait plus rien de l'établissement de Louis XIV, ni la réalité, ni le prestige, et on se demandait si la royauté allait

périr. Il se rencontra alors un génie hardi qui entreprit de la transformer, et qui voulut fonder un gouvernement véritable sur les bases que les caprices de madame de Pompadour avaient fournies. L'œuvre était considérable; il ne s'agissait de rien moins que de remplacer par des ressorts nouveaux la vieille machine que le temps avait ruinée. Le duc de Choiseul eut la hardiesse de croire qu'il y réussirait. Dévoué à la favorite, partisan de Voltaire, lié aux parlements, il représentait toute une génération qui pensait qu'on pouvait sauver la monarchie en la faisant incliner vers les idées nouvelles. Cette alliance des trônes et de la philosophie fut alors tentée dans la plupart des monarchies européennes. Carvalho Pombal chez les Portugais et le marquis d'Aranda en Espagne faisaient la même œuvre au même temps. Le duc de Choiseul réunit trois portefeuilles dans sa main et disposa ainsi de tout le pouvoir. Acceptant le renversement de la politique du grand siècle et l'alliance de l'Autriche comme son point de départ, il chercha à dédommager la France de la puissance qu'elle perdait en Allemagne en lui donnant ailleurs des appuis naturels; et il fit signer le fameux *pacte de famille*, qui formait une ligue à tout jamais entre les Bourbons d'Espagne, de Naples et de France.

Mais en remplaçant au dehors le système de Louis XIV, le nouveau ministre acheva de renverser au dedans ce qui restait encore de sa politique. Il seconda la haine que le parlement n'avait cessé de témoigner aux jésuites pendant toute la durée du siècle et le poussa à les abolir. La dissolution de leur ordre fut prononcée par le parlement de Paris, ratifiée par la

couronne et confirmée bientôt par la sagesse du pape Ganganelli. En quelques années cette société qui, au commencement du siècle, dirigeaït la conscience de tous les rois, fut expulsée de l'Europe. Louis XIV, qui avait fondé son trône sur elle, dut en gémir au fond de sa tombe, et l'ombre de Pascal dut tressaillir de joie dans les champs dévastés de Port-Royal. Alors il ne resta plus rien dans la monarchie de ce que le grand roi y avait mis.

La paix qui fut conclue en 1763 fut aussi honteuse que la guerre l'avait été; elle consacra la destruction de notre marine, nous dépouilla de nos lointaines colonies, et fut tout entière au profit des Anglais, à qui elle assura l'empire des mers. Le duc de Choiseul ne put moins faire que de se résoudre à l'accepter; il fallait qu'il subît la conséquence de la politique de madame de Pompadour, dont il avait accepté les données. Mais la favorite ne survécut pas longtemps à ce traité dont elle avait rendu la honte nécessaire. Son crédit, un moment interrompu par l'attentat de Damiens, lui avait été rendu tout entier après la prompte guérison du roi. Elle en jouit jusqu'à sa dernière heure, quoique la maladie qui la minait eût complétement altéré sa beauté. Son état de langueur étant devenu mortel, le roi la fit transporter de Choisy, où elle se trouvait, à Versailles, où elle expira le 15 avril 1764, à l'âge de quarante-deux ans. Sitôt qu'elle fut morte on se hâta de faire sortir son corps du palais des rois, comme s'il le souillait. Louis XV se mit à la fenêtre pour le voir passer, et dit froidement qu'il arriverait à dix heures à Paris.

Le pouvoir du duc de Choiseul survécut à celui de sa protectrice, et le ministre continua de systématiser le chaos des

caprices de la maîtresse et de féconder les idées qu'elle avait jetées en se jouant. Il s'efforça de s'élever au niveau des circonstances, et de prendre, vis-à-vis des puissances nouvelles qui surgissaient en Europe, une position où la monarchie pût retrouver quelque énergie et quelque fierté. Il voulut réparer autant qu'il était en lui les pertes que nous avions faites dans la dernière guerre, et, en dédommagement des colonies que les Anglais nous avaient enlevées dans l'Océan, il trouva moyen de soumettre la Corse à la France. Ses plans étaient vastes et s'étendaient au loin dans le temps et dans l'espace; il prévoyait les menaces que le colosse naissant de la Russie ferait un jour à la civilisation de l'Europe; il voulait lui donner une barrière solide en constituant fortement la Pologne. Mais, poussée par la fatalité, la monarchie ne voulait pas qu'on lui rendît la vie qu'elle avait perdue: il était de sa destinée de se souiller encore davantage au lieu de se régénérer, et le ministre qu'une maîtresse avait élevé devait bientôt tomber devant une maîtresse nouvelle, suprême honte que la royauté ait subie.

XVI.

MADAME DUBARRY.

M. Gabriel. — Le duc de Richelieu. — Jeanne Vaubernier. — Les Dubarry. — Disgrâce du duc de Choiseul. — Le duc d'Aiguillon, l'abbé Terray, le chancelier Maupeou. — Dissolution du parlement. — Beaumarchais. — Mort de Louis XV.

Il y avait en ce temps-là un architecte qui s'appelait Gabriel; il avait conquis sa réputation par des travaux importants; c'était lui qui avait dressé le plan des deux colonnades qui ornent la place de la Concorde; il s'était ainsi poussé très haut et avait la confiance du roi. Il avait été chargé de construire à Versailles la salle de l'opéra où madame de Pompadour devait faire

entendre sa belle voix dans la musique de Rameau; mais il ne bornait point là son ambition, il voulait refaire tout le château. Son projet ne manquait pas de raison. Le palais qui avait été bâti pour Louis XIV ne pouvait plus convenir à Louis XV; élevé pour loger la monarchie, il n'abritait plus que le libertinage et mentait à sa destination. Mansard avait fait une demeure pour le grand roi; Gabriel voulait l'accommoder aux désordres de son successeur et déranger le palais comme on avait dérangé la monarchie dont il était l'expression. Mais il ne put réaliser ses plans; à peine ajouta-t-il une aile nouvelle en avant de la cour de Marbre. Déjà l'heure de la décadence était bien avancée, et on ne devait plus rien achever à Versailles.

Au même temps il y avait à la cour un homme qui représentait d'une manière merveilleuse tous les changements survenus dans le gouvernement et dans les mœurs. Déjà au commencement du siècle nous l'avons vu jouant dans les petits appartements de madame de Maintenon avec la duchesse de Bourgogne, qui l'appelait sa jolie poupée; on le nommait alors le duc de Fronsac; il se nomme maintenant le duc de Richelieu. Cet homme résume à lui seul tout le déclin de la monarchie. Après avoir été le protégé de la prude Maintenon, il est devenu le protecteur de toutes les courtisanes éhontées qui règnent à la cour. Héritier du plus illustre nom de France, il partage, avec Lebel, le valet de chambre de Louis XV, le laborieux emploi de satisfaire ses caprices. Voltaire avait fait de cet homme un héros; c'était un héros en effet tel qu'il s'en pouvait trouver alors, héros de galanteries, de duels sans

nombre, d'orgies sans fin, conservant un courage qui savait briller à propos sur un champ de bataille, portant la témérité de ses aventures dans la guerre et la vivacité de son esprit dans les affaires, modèle accompli du courtisan, servant son maître de toute sa personne, et pouvant indifféremment se couvrir d'honneur ou de honte pour lui être agréable; homme extraordinaire qui fut de toutes les crapules de son siècle et de toutes ses gloires, qui avait vu Louis XIV mourir au milieu de sa cour hypocrite, qui aida Louis XV à vivre dans sa cour débauchée, qui vit Louis XVI chanceler sur le seuil de la révolution, qui embrassa toutes les époques du dix-huitième siècle, et qui avait aussi toutes ses qualités et tous ses vices.

C'était à Richelieu que revenait de droit le soin de choisir la femme qui remplacerait à Versailles madame de Pompadour; mais cette mission était difficile à remplir. Louis XV était tombé dans un état d'apathie où il n'était pas aisé de l'émouvoir; sa dégradation était telle qu'il ne considérait plus la monarchie que comme un lourd fardeau dont il voulait s'alléger autant qu'il pourrait. Il avait séparé en lui la personne royale de la personne privée. La première prêtait son nom à des ministres qu'elle ne surveillait même plus, la seconde usait la vie de son mieux; elle avait une épargne particulière qui servait à défrayer les fantaisies occultes, elle avait des affaires particulières qu'elle se plaisait à traiter dans l'ombre, comme si l'homme voulait dédommager le roi de l'oisiveté à laquelle il se résignait.

Il s'était mis à fréquenter le peuple, non pas pour connaître

son malheur et le soulager, mais pour jouir des plaisirs plus grossiers qu'il trouvait dans ses réunions; il aima avec passion pendant plusieurs hivers les bals à *bouts de chandelles :* c'est ainsi qu'il appelait les parties des ouvriers; il se faisait indiquer les piques-niques que se donnaient les petits marchands, les coiffeuses, les couturières de Versailles, et s'y rendait en domino noir et masqué. Son grand bonheur était de s'y faire traîner en brouette; quelques serviteurs l'y suivaient masqués aussi; il suffisait que quelqu'un de la compagnie se démasquât et se nommât pour que tous ceux qui la composaient eussent le droit d'entrer dans les bals bourgeois. Il se plaisait à courir la nuit dans les rues, et s'il n'y battait pas les gens, comme Néron faisait dans celles de Rome, c'est sans doute parce qu'il avait un tempérament moins fougueux.

Dans toutes ces sociétés il avait pris une foule d'expressions triviales qu'il répétait ensuite à la cour, et qui faisaient songer aux endroits où il avait passé la nuit. Pour dire qu'un homme avait un vieil habit, il disait : *Voilà un habit bien examiné.* Pour dire qu'une chose était vraisemblable, il disait : *Il y a gros.* Il se servait de ces termes vulgaires même avec sa famille. Madame Campan raconte qu'elle se trouvait seule un jour dans le cabinet de madame Victoire, lorsque le roi entrant tout à coup lui demanda où était *coche*... « Comme j'ouvrais de grands yeux, ajoute-t-elle, il renouvela sa question, mais sans que je le comprisse davantage. Quand il fut sorti je demandai à madame de qui il voulait parler. Elle me dit que c'était d'elle, et m'expliqua d'un grand sang-froid qu'étant la plus grosse de ses filles, le

roi lui avait donné le nom d'amitié de *coche*, qu'il appelait madame Adélaïde *loque*, madame Sophie *graille*, madame Louise *chiffe*. »

Tous les matins il descendait, par un escalier dérobé, dans l'appartement de madame Adélaïde; il y apportait le café qu'il avait fait lui-même dans une cuisine qu'on avait disposée au-dessus de sa chambre pour qu'il pût satisfaire ses goûts, et qu'on appelait son laboratoire. Voilà où était tombée la majesté royale. Madame Adélaïde tirait un cordon de sonnette qui avertissait madame Victoire de la visite du roi; madame Victoire, en se levant pour aller chez sa sœur, sonnait madame Sophie, qui à son tour sonnait madame Louise. Tout l'emploi de ces quatre princesses consistait à goûter la cuisine de leur père. Elles n'avaient du reste aucune influence; madame Louise, petite et contrefaite, était seule capable de prendre quelque empire sur l'esprit du roi. Elle avait des instincts de noblesse qui aiguillonnaient son ambition; mais elle s'y prit d'une singulière façon pour parvenir à son but. Elle crut qu'un coup d'éclat étonnerait Louis XV et lui imposerait; pour être puissante elle commença par se retirer au couvent, et quitta le palais pour une cellule. On la laissa s'y consumer.

Louis XV était donc abandonné aux mille impressions contraires qui pouvaient se disputer son âme lassée. Le duc de Choiseul menait les affaires en souverain; il y avait longtemps qu'un ministre n'avait joui d'un si absolu pouvoir. Mais les factions cherchaient à le lui ravir; les jésuites qu'il avait expulsés, les courtisans qu'il avait humiliés, les dilapidateurs qu'il

avait punis se liguèrent pour le renverser. Richelieu, voulant soustraire son neveu le duc d'Aiguillon aux vengeances des parlements à qui Choiseul l'avait livré, fut l'âme de la conjuration, et c'est en donnant au roi une nouvelle maîtresse qu'il parvint à faire disgracier le ministre. Tantôt les maîtresses des rois s'entendaient avec leurs ministres, tantôt elles leur faisaient la guerre; l'histoire de leurs luttes et de leur accord est, à proprement parler, toute l'histoire de Versailles.

Où alla-t-on chercher la nouvelle favorite? On avait choisi madame de Châteauroux dans la noblesse, madame de Pompadour dans la bourgeoisie; on prit madame Dubarry dans un tripot.

Cette courtisane était née à Vaucouleurs, qui avait aussi donné naissance à Jeanne d'Arc, pour qu'on vît sortir du même lieu la plus héroïque et la plus vile de toutes les femmes. Son père était inconnu; sa mère, qui était couturière, s'était mariée avec un commis aux barrières qui s'appelait Vaubernier, et qui donna son nom à la mère et à l'enfant. Jeanne Vaubernier fut élevée, par les soins d'un financier qui était son parrain, dans la communauté de Sainte-Anne; elle en sortit pour entrer dans le magasin de modes de madame Labille, dans la rue Saint-Honoré. Elle commença alors ses aventures précoces, changeant souvent de nom et d'habitation, jamais de honte. Un coiffeur la tira de là, se ruina pour elle et l'abandonna; elle finit par entrer chez une madame Duquesnoi, qui donnait à jouer deux fois par semaine, et qui amorçait les dupes en remplissant son salon de femmes perdues.

C'est en cet endroit qu'elle rencontra le comte Jean Dubarry, espèce de chevalier d'industrie répandu dans le monde, noble escroc vivant aux dépens du jeu et des femmes, et qui, en voyant les grâces folâtres qu'elle étalait, comprit tout le parti qu'il pourrait en tirer. Il ouvrit donc dans son hôtel un tripot dont elle devint la reine; elle amenait l'or chez le comte par tous les moyens imaginables, et le comte le jetait par les fenêtres.

Lebel, valet de chambre de Louis XV, qui recrutait partout, s'adressa un jour au comte Jean, qui s'écria aussitôt qu'il avait ce qu'il fallait au roi. Lebel vint à l'hôtel Dubarry, vit la courtisane qui en faisait les honneurs, et demeura convaincu qu'il était impossible de rien voir de plus séduisant; il ne tarda pas à l'introduire dans les petits appartements de Versailles; il la présenta au roi comme la femme de Guillaume Dubarry, frère du comte Jean. Ce ne fut point par cette feinte noblesse qu'elle subjugua le roi, mais au contraire parce qu'elle lui fit aussitôt comprendre la grossièreté de son éducation. Du reste, à toutes les roueries de son infâme métier la Dubarry joignait une beauté rare; elle avait la taille élégante et souple, le visage d'un ovale admirablement dessiné, de grands yeux pleins de volupté et de feu, un teint éblouissant, une bouche charmante, une chevelure magnifique. Le roi en devint bientôt si épris que Lebel crut devoir le prévenir de son imposture avant que sa passion n'arrivât au comble. « Tant pis, dit le roi; qu'on la marie promptement, et qu'on me mette ainsi dans l'impossibilité de faire une sottise. »

On suivit ses instructions; on amena facilement Guillaume Dubarry, qui n'était qu'un ivrogne sans esprit, à réaliser le mariage qu'on avait supposé; et quelque temps après, le roi, dont l'amour n'avait plus de bornes, fit présenter publiquement sa maîtresse à la cour par une vieille plaideuse, madame de Béarn, qui reçut cent mille francs pour lui servir de marraine. La comtesse Dubarry fut fort bien reçue par Mesdames; elle montra une assurance qui la fit passer pour une femme de bonne compagnie; puis elle invita les plus grands seigneurs et les ministres à venir souper chez elle; et on lisait au bas de ses invitations : *Sa Majesté m'honorera de sa présence*. Son appartement était immédiatement au-dessus de celui du roi. Une courtisane était devenue la reine de Versailles et posait son pied sur la tête royale.

C'est cette femme qui fut choisie par la faction Richelieu pour renverser le duc de Choiseul et le duc de Praslin, son parent et son appui; elle y parvint par mille menées sourdes et par mille propos effrontés. Un jour elle renvoya son cuisinier parce qu'elle crut lui trouver quelque ressemblance avec le ministre, et le soir elle dit au roi : « J'ai renvoyé mon Choiseul; quand renverrez-vous le vôtre? » Puis elle prenait de chaque main une orange qu'elle s'amusait à lancer alternativement en l'air, en disant : « Saute, Choiseul! saute, Praslin! » Le roi se laissa faire et expédia des lettres de cachet le 24 décembre 1770. La chute du duc de Choiseul ressembla à un triomphe; toute la cour le suivit dans sa terre pour lui faire honneur, et Versailles devint presque désert. On semblait sentir qu'avec cet homme s'en allait l'espoir de la monarchie.

Trois hommes nouveaux arrivèrent au pouvoir, avec la prétention de lui rendre sa vigueur et de rétablir les anciens plans de la couronne; mais leur fidélité à la politique du dix-septième siècle ne fit qu'achever sa ruine. Le duc d'Aiguillon, ministre des affaires étrangères, l'abbé Terray, contrôleur des finances, et le chancelier Maupeou, qui représentaient les vieilles traditions, inaugurèrent leur triumvirat au milieu des huées de la nation et au grand scandale des amis sincères de la monarchie, qui ne croyaient déjà plus qu'on pût la maintenir dans son antique forme. Cependant, malgré les quolibets et l'indignation publique, chacun de ces personnages songea à sauver l'État à sa façon.

Le chancelier Maupeou avait le rôle principal dans cette factieuse entreprise du pouvoir; il ne voulait rien moins que dissoudre ces parlements remuants qui s'étaient agités pendant toute la durée du siècle, comme pour se dédommager du silence auquel on les avait réduits pendant le siècle précédent. Avec le secours du duc de Choiseul les parlements avaient triomphé des jésuites; les jésuites triomphèrent à leur tour des parlements avec l'aide de la Dubarry. Sous prétexte que les Dubarry étaient d'origine anglaise, la favorite avait fait acheter à Londres le portrait de Charles Ier qu'on voit aujourd'hui au Louvre, et elle l'avait fait placer dans son boudoir, en face du sopha où Louis XV avait l'habitude de s'asseoir; elle montrait ce tableau au prince en lui disant : « *La France*, si tu laisses faire ton parlement, il te fera couper la tête comme le parlement d'Angleterre l'a fait couper à Charles. » Cependant le roi ne se décidait pas facile-

ment. Il commença par appeler la compagnie à Versailles, où il tint dans la grande salle des gardes un lit de justice pour la forcer à effacer les traces de la procédure qu'elle avait faite contre les déprédations du duc d'Aiguillon; mais le parlement ayant protesté, Maupeou prit le parti de le dissoudre en 1771 et d'établir à sa place une commission royale.

On trouvait le coup si dangereux qu'on admira sa réussite. On regarda Maupeou comme le restaurateur de la monarchie, et son nouveau parlement allait peut-être faire oublier l'ancien, lorsqu'un homme qui avait autant le génie des affaires que celui des arts, qui était sorti d'une boutique d'horloger et qui avait été à Versailles maître de harpe de Mesdames, ayant eu par hasard devant ces juges un procès dont l'issue n'était point équitable, écrivit contre le conseiller Goesmann des mémoires qui sont un chef-d'œuvre d'esprit. L'envie qu'eut Beaumarchais de s'illustrer par un pamphlet ruina dans l'opinion ce parlement auquel le chancelier avait attaché le sort de la monarchie.

Les deux collègues de Maupeou ne se signalaient pas moins que lui. Le duc d'Aiguillon, porté au ministère par son infamie, vendit les intérêts de la France à l'Angleterre et laissa partager la Pologne, dont Choiseul avait voulu faire une citadelle avancée de la civilisation. Terray opéra son coup d'état dans les finances; il réduisit les rentes de cinq à deux et demi pour cent. Mais comme si le peuple n'avait pas encore assez à souffrir de cette banqueroute, une association de financiers et de courtisans, à la tête de laquelle se trouvait le roi, spéculait sur sa misère en

accaparant les grains et en réglant le taux des marchés. Et le roi, qui se disait le père du peuple, n'usait plus du peu de pouvoir qui lui restait que pour l'affamer.

Pendant que les ministres irritaient ainsi, par leurs iniquités, le torrent des colères populaires qui allait bientôt engloutir tout ce monde rapace et dépravé, la jeune maîtresse du vieux roi jetait sur la couronne la déconsidération de ses folies et la honte de ses vices. Jamais on n'avait eu l'exemple du délire auquel elle s'abandonnait; et c'était Versailles, le berceau de l'étiquette et le temple de la monarchie, qu'elle prenait pour témoin de ses impudiques extravagances! Un jour, en présence du roi et de son notaire, elle sortait de son lit et se faisait donner une de ses pantoufles par le nonce du pape et la seconde par le grand-aumônier; un autre jour elle faisait accorder la croix de Saint-Louis à un commissaire de la marine qui lui avait fait cadeau d'une perruche; un autre jour elle s'amusait à faire fouetter les dames du palais; un autre jour elle commandait une toilette d'or, quoique la Dauphine n'en eût pas et que la reine n'en eût jamais eu, et elle faisait surmonter le miroir de deux petits amours tenant une couronne suspendue sur sa tête toutes les fois qu'elle s'y regardait; un autre jour elle entrait au conseil des ministres, s'asseyait sur le bras d'un fauteuil et faisait mille singeries; un autre jour elle arrachait des dépêches des mains du roi et les jetait au feu avant qu'il n'eût pu les lire. Ne trouvant pas que ce fût encore assez pour elle d'étaler impunément le cynisme de ses mœurs et de son langage dans le palais de Louis XIV, elle voulut se faire construire une demeure à son image et

dépensa six millions pour faire élever auprès de Marly le pavillon de Luciennes, qu'elle décora plus somptueusement que Versailles.

Cette orgie dura cinq ans sans qu'un seul moment l'argent ait cessé de couler hors des coffres de l'État, sans que toutes ces âmes avilies aient laissé une heure de repos à leurs corps épuisés. Louis XV avait peine à suivre l'élan de cette ivresse; pour le réveiller de son apathie, qui devenait de plus en plus grande, la Dubarry le mena un jour à Trianon, où elle lui avait ménagé une de ces parties dont madame de Pompadour avait eu la première idée. Le roi y reçut le germe de la petite vérole, et bientôt il fut à l'extrémité. On le transporta à Versailles. Il infecta l'air du palais; plus de cinquante personnes gagnèrent sa maladie pour avoir seulement traversé les appartements, et dix en moururent. Les médecins eux-mêmes prenaient toutes sortes de précautions pour se préserver de la contagion; mais les trois filles qui restaient au roi ne quittèrent pas sa chambre et y passèrent le jour et la nuit, assises près de son lit et sous ses rideaux. Le 10 mai 1774 une bougie placée sur une fenêtre du roi fut éteinte; c'était le signal de sa mort. Le concierge du château déplaça l'aiguille qui marquait, sur le cadran de la cour de Marbre, l'heure à laquelle Louis XIV avait cessé de vivre; il ne devait pas la déplacer une fois de plus. Un règne avait suffi pour fonder la monarchie; un autre règne avait suffi pour la rendre désormais impossible.

Dès que le roi eut expiré, le château devint désert. On fuyait avec horreur ce cadavre pestilentiel, qui fut placé à la hâte sur

un carrosse de chasse et traîné la nuit dans cet équipage, avec une escorte de quarante hommes, de Versailles à Saint-Denis. Il était tombé en putréfaction avant que d'atteindre son tombeau; la pourriture de sa mort était l'image de celle de sa vie.

C'est au milieu de cet avilissement suprême que vous aviez fait entendre les accents de votre âme indignée, ô Rousseau! Votre voix, pur et éloquent écho de la nature, avait jeté sur cette époque ivre, sur ses dépravations et sur ses frivolités aveugles, les anathèmes de la vérité et de la vertu. Tandis que tout le vieux monde hâtait ainsi sa propre fin et trompait son agonie par les folies du plaisir et par les excès encore inconnus de la débauche, vous appeliez de tous vos vœux un meilleur avenir; et votre génie, comme un souffle rafraîchissant descendu du haut des Alpes, réveillait, dans les profondeurs de cette société croupissante, les cœurs généreux et les esprits hardis qui devaient l'arracher violemment à la corruption.



XVII.

REGNE DE LOUIS XVI.

M. Micque. — M. Turgot. — M. Necker. — Marie-Antoinette. — Le comte de Provence, le comte d'Artois. — Cercle de la reine. — Affaire du collier. — M. de Calonne. — Assemblée des Notables.

Lorsque Louis XVI monta sur le trône, il trouva le palais de Versailles défiguré par toutes les distributions nouvelles que son prédécesseur y avait ordonnées. Fidèle image de la monarchie, le château avait été profondément altéré comme elle. Ce n'étaient plus que petits appartements, portes secrètes,

escaliers dérobés. Un changement important donnait la clef de tous les autres. Le grand escalier, qu'on appelait aussi l'escalier des ambassadeurs, avait été supprimé; il servait aux entrées de la cour et aux grandes cérémonies monarchiques. Il était devenu inutile sous un prince qui n'avait plus aucun souci de sa couronne, qui regardait comme une charge insupportable la majesté royale et qui mettait tout son bonheur à vivre comme un particulier et à se livrer dans l'ombre à ses fantaisies les plus basses. Ainsi l'axe public du château avait disparu; dans la monarchie comme dans le château, la pensée de Louis XIV avait été mutilée, et on ne devait plus la rétablir.

Louis XVI annonça dès les premiers jours le désir de réformer l'œuvre d'iniquité de son prédécesseur; il songea à effacer à Versailles la trace du libertinage qui l'avait souillé et à donner à sa demeure l'air qui convenait au gouvernement réparateur qu'il se proposait d'y installer. Il ordonna à M. Micque, son architecte, de dresser des plans pour la restauration du palais; il lui demanda ce qu'il fallait dépenser d'argent pour les exécuter et combien d'années il y emploierait. M. Micque demanda des millions et dix années pour réaliser le projet dont il avait montré les dessins. Le roi remit à l'année 1790 le commencement de cette entreprise et dit : « Cela occupera le reste du siècle. » Mais au lieu de rendre sa grandeur primitive au palais, la fin du siècle la lui ravit pour toujours.

Cependant le roi commença par accomplir dans le pouvoir les réformes qu'il se proposait de faire ensuite dans le château.

Il détruisit le honteux triumvirat que d'Aiguillon, Maupeou et Terray avaient formé; il cassa les parlements que le chancelier avait organisés et rappela les anciens; il prit pour ministre Maurepas, qui était initié à tous les secrets de la vieille monarchie et qui en conservait les souvenirs avec modération. Mais le choix le plus décisif qu'il fit fut celui de Turgot, élève de Quesnay, et qui apporta dans l'administration la doctrine des philosophes économistes. On s'étonna que le duc de Choiseul ne rentrât point dans les affaires; mais le temps marchait vite; les vues habiles du ministre de Louis XV n'étaient déjà plus au niveau des besoins de l'époque. Choiseul avait tenté de former une alliance entre la monarchie et l'esprit nouveau; Turgot fit plus que lui; il éleva l'esprit nouveau aux affaires et l'y établit avec une rigueur si absolue que les plans exécutés alors laissent bien en arrière les améliorations que nous avons conquises par quarante ans de révolutions et de sacrifices. Mais la puissance de ce philosophe ne fut pas longue; les intrigues de cour minèrent son crédit, et la faiblesse du roi le laissa tomber peu après l'avoir élevé. M. Necker, qui le remplaça, tenta des réformes moins radicales; mais si mesuré qu'il fût, il échoua encore et fut forcé à la retraite; ainsi on s'aperçut promptement que la monarchie était également incapable de résister à l'esprit nouveau et de le satisfaire.

Louis XVI, avec la volonté d'être un bon prince, n'avait que les qualités d'un honnête homme. Madame Campan, dont les Mémoires sont l'expression sincère des dernières grandeurs de Versailles, a laissé de lui un portrait qu'on ne peut accuser de partialité : « Il avait, dit-elle, des traits assez nobles, em-

preints d'un teinte mélancolique; sa démarche était lourde et sans noblesse, sa personne plus que négligée; ses cheveux, quel que fût le talent de son coiffeur, étaient promptement en désordre par le peu de soin qu'il mettait à sa tenue. Son organe, sans être dur, n'avait rien d'agréable; s'il s'animait en parlant, il lui arrivait souvent de passer du médium de sa voix à des sons aigus... Son précepteur lui avait donné le goût de l'étude; il savait parfaitement la langue anglaise. Il montrait malheureusement un goût trop vif pour les arts mécaniques. La maçonnerie, la serrurerie lui plaisaient au point qu'il admettait dans son intérieur un garçon serrurier, avec lequel il forgeait des clefs, des serrures; ses mains, noircies par le travail, furent plusieurs fois, en ma présence, un sujet de représentations et même de reproches assez vifs de la part de la reine, qui aurait désiré pour le roi d'autres délassements. »

Il avait montré dans sa jeunesse l'humeur la plus sauvage, et il lui en restait des fantaisies bizarres. Au dehors de l'appartement où étaient sa forge et son enclume, il avait fait construire un belvédère qui dominait les cours de Versailles; là, caché dans un grand fauteuil et armé d'un télescope, il observait tout ce qui se passait dans les avenues et dans les jardins; et le soir, s'il paraissait au cercle de la reine, il se plaisait à embarrasser les courtisans par le récit des aventures dont il avait surpris le secret. Ce n'était pas pour observer quelque intrigue de cour qu'il aurait dû se retirer dans les combles du château. Du haut de Versailles il aurait pu interroger l'horizon plus au loin et voir s'il n'apercevrait pas sur la route de Paris le flot de peuple

qui devait bientôt envahir l'asile dans lequel Louis XIV avait pensé que sa monarchie serait inviolable.

Il avait été marié en 1770 à Marie-Antoinette, fille de Marie-Thérèse, par le duc de Choiseul, qui regardait cette union comme la consécration de sa nouvelle politique et comme un gage de sa durée. Mais le crédit du ministre avait peu survécu à cet acte; et l'archiduchesse d'Autriche qu'il mit sur le trône de France, au lieu de le proteger, fut l'occasion de sa ruine.

Le caractère de Marie-Antoinette offrait un mélange de la fierté autrichienne et des grâces piquantes qui sont naturelles aux femmes de France. Sa beauté reflétait ces deux côtés de son âme; son sourire était aimable, ses yeux doux, l'attitude de sa tête et de ses épaules pleine d'orgueil. Légère dans ses fantaisies, elle était impérieuse pour les réaliser; tout le charme de sa personne et de sa jeunesse n'eut d'abord aucun pouvoir sur Louis XVI, dont les goûts méthodiques et invariables ne s'accordaient pas avec l'humeur vive et hardie à laquelle elle s'abandonnait tout entière. Délaissée par le roi pendant les premières années de leur union et de leur règne, elle pleura d'abord dans l'ombre, et finit par se créer une vie capricieuse et animée où elle voulait s'étourdir, et qui fixa sur elle dès l'origine une curiosité qui devait bientôt se tourner en haine.

La cour avait alors un air de plaisir qui ne laissait pas soupçonner les orages qui allaient bientôt éclater. Les deux frères du roi qui, après vingt ans d'exil, sont venus redemander son dangereux héritage, étaient nouvellement mariés. Le comte de Provence cultivait les lettres; le comte d'Artois était recherché

dans sa mise et faisait parler de ses galanteries. Tout un monde jeune et brillant s'agitait autour d'eux. Marie-Antoinette s'y jeta sans réserve; mais dans cette cour en quête de plaisirs et de gaîté, elle fit elle-même un petit choix de femmes et de courtisans, qui devinrent sa société habituelle. Elle ne les recevait pas chez elle, pour que leur réunion n'eût point à subir la gêne du cérémonial; elle les voyait d'abord dans les appartements de la princesse de Guéménée, surintendante de sa maison, et, quand cette dame fut morte, chez la duchesse Jules de Polignac, à qui elle en donna l'emploi. La princesse de Lamballe, qui était la dernière descendante du duc du Maine, et la seule survivante de cette nombreuse famille que Louis XIV avait légitimée, avait été d'abord l'amie intime de la reine, ou, comme on le disait alors, son inséparable. La comtesse Jules de Polignac fut l'inséparable après elle; la comtesse Diane de Polignac, MM. de Guines, de Coigny, d'Adhémar, de Bezenval, de Polignac, de Vaudreuil, de Guiche et le prince de Ligne, complétaient ce cercle choisi.

Cette intimité fut l'occasion d'une foule de bruits et de couplets qui s'attaquèrent, dès l'origine, à l'honneur de la reine. Marie-Antoinette ne ménageait rien, et se livrait à ses goûts sans se soucier de ce qu'on en pourrait dire. Elle venait à Paris, aux bals de l'Opéra, déguisée et en petite compagnie. Un jour elle s'y rendit en fiacre et en répandit elle-même la nouvelle, qui lui paraissait piquante; elle s'y mêlait avec la foule et se plaisait à y jouer le rôle de tous les masques, croyant qu'on ne la reconnaissait pas. Un hiver, comme la neige était dure et

épaisse, elle imagina d'introduire à Versailles le plaisir des traîneaux, qui est en usage dans les cours du Nord. Les traîneaux sillonnèrent d'abord le parc; on voulut ensuite leur faire fournir une plus longue course; on les poussa du côté de Paris, jusqu'aux Champs-Élysées; il y en eut qui pénétrèrent jusque dans la ville et qui coururent le long des boulevards. Comme les femmes élégantes qui les ornaient portaient des masques, on pensa que la reine était parmi elles.

Marie-Antoinette prolongeait ses plaisirs fort avant dans la nuit, ce qui n'empêchait pas le roi, qui partageait sa chambre, de se coucher tous les soirs à onze heures. Mais à la fin, fatigué de voir son sommeil interrompu par les retours tardifs de sa femme, il prit le parti de se retirer dans l'appartement qu'avait occupé Louis XV. Madame Campan, que ses fonctions auprès de la reine tenaient au courant des choses les plus secrètes, assure qu'à cette époque le roi, bien loin d'accorder aucune influence à Marie-Antoinette, n'avait pas encore joui de ses droits d'époux. Mais lorsqu'il eut pris son logement à part, il renonça à sa réserve ou à son indifférence et il remarqua enfin les charmes qui faisaient l'admiration de tout le monde.

Pendant sa grossesse la reine restait enfermée tout le jour; mais elle aimait à respirer l'air frais de la nuit, avec les princesses et ses frères, sur la terrasse qui était au-dessous de son appartement. Les musiciens de la chapelle exécutaient des morceaux sur un gradin que l'on avait fait construire au milieu du parterre. La terrasse était éclairée par les bougies allumées dans l'appartement du rez de-chaussée, que le comte de Provence habitait. La reine

restait assise sur un banc, ou se promenait; mêlée à la foule des curieux qui venaient à ces concerts nocturnes, elle causait familièrement même avec les personnes qu'elle ne connaissait pas; et comme le roi n'assistait pas à ces promenades, on tira parti de son absence pour appuyer toutes les suppositions qu'on faisait déjà. Une nuit, la reine voulut avoir un concert particulier dans l'enceinte de la colonnade où se trouve le groupe de Pluton et de Proserpine; elle s'y rendit avec mesdames de Polignac, de Châlons, d'Andlau, MM. de Polignac, de Coigny, de Besenval, de Vaudreuil. Des factionnaires, placés à l'entrée du bosquet, ne laissaient entrer que les personnes munies d'un billet. Le public, exclu de ce concert après avoir été admis aux autres, se demanda pour quelle raison on l'en tenait éloigné.

Deux reines avaient habité le palais de Versailles avant Marie-Antoinette; elles n'y avaient pas excité grand bruit; Marie-Thérèse, sous Louis XIV, et Marie Leckzinska, sous Louis XV, ne s'étaient fait remarquer que par l'obscurité dans laquelle elles s'étaient tenues. Mais pendant qu'elles se résignaient à ce rôle secondaire de la vertu sans éclat, les favorites avaient épuisé le crédit public par leurs prodigalités et corrompu la morale par l'exemple de leurs vices. D'abord la nation ne s'en était pas émue, ou ce n'était que par des chansons qu'elle avait exprimé son ressentiment. Cependant sa conscience, éveillée par des doctrines plus pures et plus mâles, avait fini par donner cours à toute son indignation; mais sa colère, que la honte des maîtresses des rois avait soulevée, tomba sur la reine Marie-Antoinette, qui, comme toutes les grandes victimes de l'histoire, était belle et digne, sans

doute, d'un sort meilleur. Ainsi les fautes sont punies; et lorsque le mal a triomphé, il est toujours nécessaire qu'un sacrifice purifie les traces qu'il a laissées.

Une fois que l'attention se fut attachée à Marie-Antoinette, il n'y eut rien qu'on ne fît tourner contre elle; comme si la rumeur publique ne trouvait pas assez d'aliments dans l'indépendance de ses goûts, elle en vint à lui reprocher de ruiner l'État par son luxe. Rien ne prouve que ce blâme sévère fût mérité. Une intrigue, qui fournit alors mille prétextes obscurs d'accuser le faste de la reine, paraît au contraire l'absoudre sur ce point, aujourd'hui qu'on en connaît mieux les détails. Je veux parler de la fameuse affaire du collier.

Bœhmer, joaillier de la couronne, avait rassemblé les diamants les plus beaux qui fussent alors dans la circulation; il en avait composé un collier magnifique qui valait environ seize cent mille francs et qu'il comptait d'abord vendre à madame Dubarry; mais il ne put l'achever qu'après la mort de Louis XV et après la disgrâce de sa favorite; il le présenta alors à Marie-Antoinette, qui refusa de l'acheter, le trouvant trop cher et ayant déjà un écrin assez riche. Bœhmer était ruiné par ce refus, lorsqu'une intrigante vint à son secours. Madame la comtesse de Lamotte, qui descendait de la famille royale des Valois et qui n'avait d'autre ressource que les escroqueries qu'elle pratiquait dans le grand monde, trouva un moyen de faire acheter le collier sans le livrer, et de mettre en tiers dans son intrigue un des plus grands personnages de la cour, dont la fortune pourrait répondre pour le prix auquel il était estimé.

Elle s'adressa au cardinal de Rohan, grand-aumônier de France, que de sourdes menées avaient brouillé avec elle; elle lui fit entendre que Marie-Antoinette voulait lui rendre ses bonnes grâces, mais qu'elle lui demandait, comme une preuve de son dévouement, de se faire intermédiaire entre elle et le joaillier Bœhmer, dont elle désirait acheter le collier à l'insu du roi. Le crédule cardinal, qui croyait aux sortiléges de Cagliostro, ajouta foi à cette fable. On fit, du reste, tout ce qui était nécessaire pour lui persuader que c'était une vérité; on supposa des lettres de la reine, et on l'aboucha dans les bosquets du parc avec une courtisane de Paris qu'il prit pour Marie-Antoinette. Délivré alors de ses derniers scrupules, il fit prendre chez Bœhmer l'écrin contenant le collier et le fit porter chez madame Lamotte; là il se cacha derrière une porte vitrée, et vit bientôt paraître un valet vêtu de la livrée royale, qui dit en entrant : *De la part de la reine*, et à qui l'on remit l'écrin. Le cardinal crut que désormais sa faveur allait être sans égale; mais le collier disparut et fut, à ce qu'on croit, emporté hors de France. Quelque temps après, Bœhmer se présenta à Versailles pour réclamer le prix du joyau qu'il avait livré. La reine refusa de payer ce qu'elle n'avait pas acheté et fit aussitôt arrêter le cardinal de Rohan. Ce prince de l'Église figura devant un tribunal, entre madame de Lamotte et Cagliostro; mais l'honneur de la reine et la majesté du trône perdirent plus que lui dans ce célèbre procès.

Depuis quelque temps la reine exerçait un empire absolu sur le roi, dont la faiblesse n'avait échappé au joug de Maurepas

que pour prendre celui de sa femme. Le gouvernement, qui avait d'abord tenté les réformes, se replia tout à coup vers les exemples du désordre et de la corruption d'autrefois. M. de Calonne, homme spirituel et dépravé, ministre prodigue et inhabile, fut porté au pouvoir par cette réaction; mais la révolution était tellement nécessaire qu'elle fut provoquée par ce courtisan, qui s'offrait pour lui disputer ce qui restait encore des vieilles traditions monarchiques. Ne voyant plus d'autre moyen de relever l'Etat, il proposa l'abolition des priviléges les plus criants, et réunit à Versailles l'Assemblée des notables. La mesure qu'il avait prise fut cause de sa chute, et quoique les notables fussent peu disposés à satisfaire tous les vœux de la nation, ils réclamèrent le renvoi de M. de Calonne, qui fut le dernier ministre des doctrines de l'absolutisme.

L'archevêque de Toulouse, qui le remplaça, appartenait à un autre système. Descendant direct de Martial de Léoménie, que nous avons vu accueillir la réforme dans son donjon de Versailles au seizième siècle, il avait continué l'esprit d'innovation naturel à sa famille. Bien venu de tout le parti philosophique et réformateur, ami de Voltaire, de Turgot et de Necker, il ne lui manqua que d'avoir un talent au niveau de sa réputation. Dénué de l'initiative des idées, il n'avait pas même cette promptitude de l'audace qui les fait réussir; il se brisa contre la volonté du Parlement, qui, après avoir fait pendant un siècle de l'opposition à tous les envahissements de la monarchie, finissait par mettre obstacle à ses concessions. Il manda la Compagnie à Versailles, où Louis XVI tint un lit de justice dans la salle



XVIII

LE PETIT-TRIANON.

Le jardin anglais. — Le temple de l'Amour. — Le village suisse. — La grotte. — La comédie. — Le *Mariage de Figaro*. — Visite des rois de l'Europe. — Franklin à Versailles. — Guerre d'Amérique.

C'était au milieu des pelouses vertes et des tortueuses allées du Petit-Trianon que Marie-Antoinette attendait l'instant du sanglant sacrifice où elle devait expier les vices et les fautes de la monarchie. Par un de ces contrastes qu'on retrouve fréquemment dans l'histoire, les idylles qu'elles jouait tous les jours en

ce lieu charmant servent de prologue au drame terrible de la révolution française.

C'est Louis XV qui avait commencé à orner le Petit-Trianon; il avait fait bâtir ce château à côté du Grand-Trianon comme à Versailles il avait fait pratiquer les petits appartements derrière les grands; il avait voulu qu'on le disposât pour ses plus obscurs caprices; il y avait donné un appartement à madame Dubarry, et c'était là qu'il avait pris le germe du mal dont il était mort.

Lorsque Louis XVI monta sur le trône, il fit don du Petit-Trianon à sa femme, qui y régnait personnellement, et qui y faisait afficher ses ordres avec ce titre : *De par la reine*. C'était la première fois que, le roi vivant, la reine donnait publiquement des ordres absolus. Ces affiches causèrent un grand scandale dans Paris.

Cependant il semblait qu'en cet endroit délicieux Marie-Antoinette voulait bien plus oublier son pouvoir qu'usurper celui du roi. Sur son avis l'architecte Micque y avait partout répandu l'air de la plus grande simplicité; au mépris des traditions de Louis XIV et de Le Nôtre, le jardin avait été dessiné dans le genre anglais. A côté du parc de Versailles, où tout respirait le despotisme de la monarchie, où la forêt se pliait, comme un troupeau d'esclaves, aux commandements d'une volonté régulière et absolue, le parc de Trianon étalait ses beaux arbres variés, jetés en désordre, s'élevant à leur gré, et imitant les paysages les plus affranchis de la domination de l'homme. Ainsi à côté de l'ancienne servitude, la liberté nou-



Le Village Suisse

Petit Trianon

velle se trouvait figurée; et Marie-Antoinette, qui devait mourir victime de la révolution, avait commencé par l'inaugurer à Trianon sous les formes de la nature.

Presque à l'entrée du parc de Trianon on voyait se dresser le temple de l'amour, funeste génie auquel la monarchie avait sacrifié ses trésors, sa puissance et son avenir. Les colonnes élégantes qui soutenaient la coupole ne protégeaient pas le petit dieu, qui grelottait sur son autel, exposé à toutes les injures de la pluie et du vent. On lui bâtissait des temples en plein air, au moment même où le peuple irrité allait le chasser pour toujours du palais somptueux où on l'avait réchauffé pendant deux siècles.

Plus loin un lac décrivait sa courbe négligente et gracieuse, semblable à celle du Léman. Sur ses bords on avait semé un hameau au milieu des arbres; on y voyait la chaumière du curé, celle du bailli, celle du meunier, celle de la laitière. Qu'est devenue la pompe de Louis XIV? qu'est devenu l'imposant cérémonial de sa monarchie et de sa cour? Voici que ses successeurs n'ont pas d'autre plaisir que de descendre des hauteurs où il voulait qu'ils se tinssent dans les conditions les plus humbles de la société. Les héritiers du grand roi passent leur vie à imiter la vertu modeste des républicains. Après avoir demandé une littérature nouvelle à l'Angleterre, la France demande des mœurs nouvelles à la Suisse; après l'influence de Voltaire et de Montesquieu, celle de Rousseau se fait sentir au milieu de la cour, et le hameau de Trianon est encore debout pour nous apprendre que la profession de foi du Vicaire Savoyard avait pénétré jusque dans Versailles.

La reine se plaisait à parcourir les fabriques du hameau de Trianon, à pêcher dans le lac, à voir traire les vaches ; elle passait les journées dans ces occupations. Sa mise était des plus simples : une robe de percale blanche, un fichu de gaze, un chapeau de paille étaient sa seule parure. S'il en faut croire les traditions, elle se travestissait souvent en laitière, et sous ce costume elle remplissait son rôle dans des pastorales que son intime société improvisait sur ce théâtre naturel. Chaque personnage avait son rôle d'habitude qu'il reprenait toujours dans ses amusements ; le comte de Provence jouait, dit-on, celui du meunier, le comte d'Artois celui du fermier, M. de Polignac celui du bailli, et, dans l'origine, le cardinal de Rohan celui du curé. Dans les chaumières, sous l'ombre des sapins, sur le lac, ces derniers champions de la monarchie imitaient la naïveté du peuple et la liberté des montagnes. Bosquets délicieux, vous avez vu des passions ardentes se cacher sous les airs de la nature, et vos échos ont mêlé des paroles enjouées au bruit que faisaient déjà dans cet asile les inévitables tempêtes qui approchaient.

Quand on avait quitté le lac et traversé des pelouses couvertes de grands arbres touffus, on trouvait, sur la hauteur, une grotte pratiquée dans le roc à côté d'un abîme. Une eau claire qui se faisait jour à travers ces rochers venait écumer dans un petit bassin pierreux qu'il semblait que la nature seule eût creusé. Ceci était le lac des hautes régions ; ainsi le charmant lac de Chède était autrefois suspendu au sommet des montagnes qui servent de marche-pied au Mont-Blanc.

Un pavillon de musique s'élevait au-dessus du lac et de la grotte, comme pour rappeler que l'homme avait pris possession de cette retraite. Là on venait rêver aux désirs combattus ou aux illusions envolées; quand les passions avaient agité l'âme dans la plaine où se trouvaient le grand lac et le village, on remontait les pentes du jardin et celles de la vie pour se rafraîchir dans une solitude plus haute et plus calme. Il fallait que le pèlerinage de la Nouvelle Héloïse fût complet, et que, de l'autre côté de Clarens, s'élevassent aussi les rochers de Meillerie, où l'on pourrait confier aux vents élevés les secrets brûlants du cœur.

Telle était la nouvelle tournure des idées; les princes suivaient l'impulsion du peuple; la nature était devenue la nécessité de toutes les âmes, et on l'inventait lorsqu'on ne pouvait la posséder. Versailles devint pour la cour un séjour importun; Mesdames tantes du roi jouissaient du château de Belle-Vue; Madame, comtesse de Provence, avait acheté une petite maison à Montreuil; Monsieur avait Brunoy; la comtesse d'Artois fit construire Bagatelle; la reine acheta Saint-Cloud; mais c'est au Petit-Trianon qu'elle passait sa vie. Elle y séjournait quelquefois un mois de suite, et y avait établi, dit madame Campan, tous les usages de la vie de château; elle entrait dans son salon sans que le piano-forté ou les métiers de tapisserie fussent quittés par les dames, et les hommes ne suspendaient ni leur partie de billard ni celle de trictrac. Les dames d'honneur et les dames du palais n'y étaient point établies; la reine y était seule avec madame Élisabeth, sœur du roi, et quelques femmes; elle couchait dans le lit de madame Dubarry; sur les invitations qu'elle faisait, on

y arrivait de Versailles pour l'heure du dîner. Le roi et les princes y venaient régulièrement souper.

L'idée de jouer la comédie, comme on le faisait alors dans presque toutes les campagnes, suivit celle qu'avait eue la reine de vivre à Trianon dégagée de tout cérémonial. Il fut convenu qu'à l'exception de M. le comte d'Artois aucun jeune homme ne serait admis dans la troupe, et qu'on n'aurait pour spectateurs que le roi, Monsieur et les princesses qui ne jouaient pas; mais que, pour animer un peu les acteurs, on ferait occuper les premières loges par les lectrices, les femmes de la reine, leurs sœurs et leurs filles : cela composait une quarantaine de personnes. Cependant la reine permit aux officiers des gardes-du-corps et aux écuyers du roi et de ses frères d'entrer à ce spectacle; on donna des loges grillées à des gens de la cour, on invita quelques dames de plus, et la salle finit par se remplir.

Le roi assistait à toutes les répétitions. Caillot, acteur célèbre, retiré depuis quelque temps du théâtre, et Dazincourt, connus l'un et l'autre par des mœurs estimables, furent choisis pour donner des leçons, le premier pour l'opéra-comique, dont le genre plus facile fut préféré, le second pour la comédie.

La Gageure imprévue fut au nombre des pièces représentées à Trianon. La reine jouait le rôle de Gotte, la comtesse Diane celui de madame de Clainville, madame Élisabeth la jeune personne et le comte d'Artois un des rôles d'homme. On représenta aussi *le Devin du village*, et, les années suivantes, *le Roi et le fermier*, *Rose et Colas*, *le Sorcier*, *l'Anglais à Bordeaux*, *On ne s'avise jamais de tout*, *le Barbier de Séville*.

Pendant qu'on jouait ces pièces à Trianon, on en jouait à Paris une autre que la censure avait longtemps défendue, et dont on avait parlé comme d'une révolution tout entière. Beaumarchais, sorte de génie mixte, aussi capable de se développer dans les oisivetés d'une cour corrompue que dans les péripéties d'un bouleversement politique, homme à deux faces, fait d'une moitié de courtisan et d'une moitié de peuple, tempérament fougueux destiné à servir de transition entre les orgies de l'aristocratie et les colères de la nation soulevée, esprit habile à qui la vie avait donné de bonnes leçons de rhétorique, s'était avisé d'étaler tous les vices, tous les murmures et toutes les espérances de son époque dans une comédie qu'il avait appelée *le Mariage de Figaro*. Le roi voulut la connaître avant que de donner son consentement; après l'avoir lue il le refusa; mais il ne tarda pas de revenir sur sa décision. Depuis *Tartufe*, le Théâtre-Français n'avait rien vu de si audacieux, de si capital et de si flagrant.

Comme, par la faiblesse du roi, la reine était devenue le principal personnage de l'État, c'était à Trianon, dans son asile préféré, qu'on fêtait tous les princes étrangers qui descendaient de leurs trônes pour venir incognito admirer la cour de France. Les rois n'avaient pas cessé, pendant toute la durée du siècle, de faire le pèlerinage de Versailles et de rendre hommage à la mémoire et à l'œuvre de Louis XIV. Le czar Pierre-le-Grand y vint le premier pendant la régence; Christian III, roi de Danemarck, y arriva sous le règne de Louis XV, en 1763; et le roi de Suède, Gustave III, sous celui de Louis XVI. Marie-Antoinette y reçut son frère, l'empereur Joseph II, prince éclairé, simple dans ses

mœurs, franc dans ses paroles, réformateur par ses idées, et qui ne voulait pas que le grand Frédéric eût seul la gloire d'être un roi intelligent. La reine lui donna à Trianon une fête d'un genre nouveau; elle fit éclairer le jardin anglais par mille feux invisibles et de différentes couleurs qui lui prêtaient toute l'apparence d'un lieu féerique. Elle renouvela les mêmes plaisirs quelque temps après pour le grand-duc de Russie, qui succéda plus tard à Catherine II, sa mère, sous le nom de Paul I[er].

Mais à côté de ces souverains on vit à Versailles le représentant d'un peuple libre et d'une république naissante. « Franklin parut à la cour, dit madame Campan, avec le costume de cultivateur américain; ses cheveux plats sans poudre, son chapeau rond, son habit de drap brun, contrastaient avec les habits pailletés, brodés, les coiffures poudrées et embaumantes des courtisans de Versailles. Cette nouveauté charma toutes les têtes vives des femmes françaises. On donna des fêtes élégantes au docteur Franklin, qui réunissait la renommée d'un des plus habiles physiciens aux vertus patriotiques qui lui avaient fait embrasser le noble rôle d'apôtre de la liberté. J'ai assisté à l'une de ces fêtes, où la plus belle, parmi trois cents femmes, fut désignée pour aller poser, sur la blanche chevelure du philosophe américain, une couronne de laurier, et deux baisers aux joues de ce vieillard. »

Franklin venait en France pour y chercher des alliés contre l'Angleterre. Sa vertu enflamma toute la noblesse; le jeune marquis de La Fayette se dévoua aussitôt à cette cause, qui a jeté sur le reste de sa vie l'éclat d'une gloire nouvelle et toute populaire; le général Rochambeau le suivit de près et seconda Washington

à la bataille de York-Town, qui assura l'indépendance des États-Unis d'Amérique. Le temps était venu de reprendre sur les Anglais les avantages qu'ils avaient eus sur nous depuis la chute des Stuarts et peut-être de leur ravir le sceptre des mers. Tandis qu'on leur enlevait les Antilles, le bailli de Suffren les fatiguait dans l'Indoustan par son génie digne des plus belles époques de notre marine. Mais l'épuisement des finances et la faiblesse du pouvoir empêchèrent qu'on ne tirât d'eux de complètes représailles. Du moins les hontes de Louis XV et la vénalité de ses ministres furent-elles effacées!

L'insurrection, qu'on avait été secourir en Amérique, gronda bientôt aux portes de Versailles. Le 5 octobre 1789 la reine se promenait toute seule à Trianon; après avoir parcouru les allées dépouillées, elle était montée dans sa grotte et s'y livrait à de douloureuses réflexions. Le temps des fêtes était passé, la saison des orages était venue; du haut de sa solitaire retraite, Marie-Antoinette comptait tous ses plaisirs qui étaient tombés un à un comme les feuilles sèches que son pied venait de fouler, et sa pensée était occupée tout entière par cet automne glacial qui attristait son âme autant que la nature. Sur le soir elle reçut un billet de M. de Saint-Priest qui la suppliait de rentrer promptement à Versailles; elle obéit à cet avis. En traversant le parc elle fut encore forcée de voir l'image de la destruction dans tous les arbres des bosquets que le froid avait flétris. La monarchie était découronnée comme le parc; car le peuple arrivait à grand bruit de Paris pour arracher le pouvoir du fond de cette solitude où Louis XIV l'avait établi.

XIX.

LA RÉVOLUTION.

Les Etats-Généraux. — Le jeu de paume. — Mirabeau. — Le 4 août. — Le banquet des gardes-du-corps. — Le 5 octobre. — Invasion du palais. — Le roi quitte Versailles. — La Terreur. — Le général Hoche.

La dernière heure de ce pouvoir que le grand roi avait cru éternel venait de sonner; le palais qui avait vu la dynastie si puissante allait assister à son agonie. Il ne s'était guère écoulé plus d'un siècle entre le jour où Louis XIV, dans tout l'éclat de son despotisme, prit possession de Versailles, et celui où Louis XVI en fut arraché par le peuple révolté.

Mais, à vrai dire, la monarchie n'existait plus lorsque le peuple se présenta devant les grilles du château, qui ne renfermait depuis longtemps que son fantôme. Nous avons suivi sa décadence et nous l'avons rendue manifeste. Il y avait déjà près d'un demi-siècle que les bases sur lesquelles Louis XIV avait élevé son œuvre politique étaient minées. Au dedans tous les ressorts étaient usés et rompus; toutes les relations étaient changées au dehors. L'Autriche, dont la rivalité entretenait l'ardeur des Bourbons au dix-septième siècle, était devenue leur alliée au dix-huitième, et, dans l'affaiblissement de tous les États du continent, l'Angleterre avait saisi la prédominance que la France avait possédée jusqu'alors. Le trône avait commis des fautes plus dangereuses encore; il avait abattu l'une après l'autre les puissances qui le soutenaient, les jésuites d'abord, les parlements ensuite. Ainsi il finit par se trouver seul, ne sachant plus où prendre ses amis ni ses ennemis, ayant coupé toutes les racines qui l'attachaient au passé, incapable d'en jeter de nouvelles dans l'avenir. Le peuple n'eut donc rien à renverser; tout était par terre, et sa mission devait se borner à déblayer le sol que les ruines encombraient.

Le palais de Versailles n'avait pas assez expié le faste de ses premiers jours par la honte de ceux qui les avaient suivis; Louis XIV en avait voulu faire un temple pour sa propre idolâtrie, mais Louis XV avait pollué le sanctuaire et l'avait changé en un mauvais lieu. Il fallait qu'une punition plus éclatante frappât cette œuvre du despotisme et que la colère détruisît ce que l'orgueil avait élevé.

Louis XVI, honnête homme, prince éclairé, roi inhabile, ne trouvant pas dans la monarchie que son aïeul lui avait transmise les moyens de la sauver, en déféra à la nation, qui participait autrefois au gouvernement, mais à qui Louis XIV avait cru ravir pour toujours le droit de se mêler de ses propres affaires. Il assembla donc les États-Généraux; mais on sentait bien que ce n'était pas seulement pour régler quelques questions d'impôt que la France était convoquée; et dès l'origine le tiers-état, que les Bourbons avaient pensé réduire à rien, fit comprendre qu'il voulait être tout. Ainsi la couronne proclamait elle-même son impuissance et reconnaissait enfin une souveraineté au-dessus de la sienne.

On agita la question de savoir dans quel endroit on convoquerait les États-Généraux; la reine voulait qu'on fixât le lieu de leur réunion à soixante lieues de Paris; mais Necker, qui venait de rentrer au ministère en triomphateur et qui était l'homme indispensable du moment, décida qu'ils seraient assemblés à Versailles pour qu'ils fussent plus à portée de secourir ou d'intimider la cour. La ville de Versailles s'était rapidement augmentée; dans les dernières années du règne de Louis XIV elle s'était peuplée de tous les grands seigneurs qui, pour faire leur cour au roi, avaient fait bâtir des hôtels autour du palais; sous le règne de Louis XV elle s'était complétée par la bourgeoisie que les besoins des courtisans y avaient appelée et que leur luxe y engraissait. Mais voici que cette ville, qui n'avait été encore que la servante du château, vit tout à coup s'établir dans son sein une puissance qui rivalisa avec la monarchie. Elle

s'était accrue à l'ombre de la cour; le temps était venu où elle allait s'élever au-dessus d'elle.

Ce fut le 4 mai 1789 que le roi ouvrit à Versailles, dans la vaste salle des Menus, la réunion des États-Généraux; il s'y rendit avec la reine, qui parut pour la dernière fois avec tout l'apparat de la magnificence royale. Dès les premières séances on vit clairement que la révolution allait sortir du sein de cette assemblée; le tiers-état, qui avait obtenu que le nombre de ses représentants fût égal à celui des deux ordres du clergé et de la noblesse réunis, demandait le vote par têtes, qui était la conséquence de cette première concession. Comme on le lui refusait, il proclama que la nation résidait en lui seul et se constitua dès le 17 juin en Assemblée nationale. La cour, émue de cette hardiesse, crut qu'elle en pourrait venir à bout et fit fermer la salle dans laquelle l'assemblée se réunissait. Le 20 juin, les députés, trouvant les portes de leur réunion gardées par des soldats, se rendirent dans un jeu de paume où, sous la présidence de Bailly, ils prêtèrent le serment de ne jamais se séparer et de se réunir partout où les circonstances l'exigeraient. Cet exemple d'énergie était digne des plus beaux jours de l'antiquité; le peuple reprenait ainsi, par un acte héroïque, la souveraineté qu'on lui avait ravie.

La cour essaya de résister au mouvement qui se prononçait avec un enthousiasme si élevé; le comte d'Artois, qui était à la tête du parti le plus obstiné dans ses priviléges, envoya dire au maître de la salle où les députés s'étaient réunis qu'il irait jouer à la paume chez lui le lendemain. Influencé par le patronage

de la cour, cet homme fit prévenir les députés qu'il ne pourrait plus leur prêter sa salle pour tenir leurs séances; l'assemblée s'établit alors dans l'église Saint-Louis, où elle reçut de nouveaux serments et où la majorité du clergé vint se réunir à elle. Pour ne pas laisser cette fièvre d'indépendance se propager davantage, le roi tint le lendemain une séance solennelle, dans laquelle, en présence des trois ordres réunis, il fit prononcer l'annulation de toutes les délibérations prises par le tiers-état depuis le 17 juin; il termina la séance par ces mots : « Je vous ordonne, messieurs, de vous séparer tout de suite et de vous rendre demain matin chacun dans les chambres affectées à votre ordre pour y reprendre vos séances. »

La noblesse et une partie du clergé obéirent; le reste de l'assemblée demeura dans la salle. M. de Dreux-Brézé, grand-maître des cérémonies, vint sommer les membres récalcitrants d'exécuter les ordres du roi; mais une voix tonnante s'éleva dans l'assemblée. C'était celle de Mirabeau, qui, depuis l'ouverture des États-Généraux, avait fait vibrer si admirablement la fibre toute neuve de l'éloquence démocratique. Génie brûlant, que le désordre des passions avait préparé à tous les enthousiasmes, hormis à celui de la vertu, Mirabeau était né, comme Beaumarchais, pour servir une époque nouvelle avec des armes trempées dans la corruption de l'époque antérieure. Il s'avança alors vers M. de Dreux-Brézé, et, en lui présentant cette figure que les orages de toute espèce avaient sillonnée, il prononça ces paroles célèbres : « Allez dire à votre maître que nous sommes ici par la volonté du peuple, et qu'on ne nous en arra-

craint ; eh bien ! c'est moi qui me fie à vous. » C'était l'abdication de la monarchie. Louis XVI revint à pied de la salle des États-Généraux jusqu'à son palais ; les députés le suivirent et formèrent son cortége. Une femme s'approcha du roi et lui demanda si ce qu'il venait de faire était bien sincère et si on ne le ferait pas changer. Le peuple remplit bientôt les cours du château ; le roi, la reine et ses enfants parurent au balcon ; mais sous leurs fenêtres on entendait des paroles qui annonçaient que la colère populaire n'était pas encore désarmée et qui prédisaient l'avenir.

Sur les ruines de la Bastille Paris venait de créer deux institutions : la commune et la garde nationale. L'Assemblée nationale les reconnut aussitôt, et Paris prit deux de ses membres pour les mettre à la tête des deux pouvoirs nouveaux qu'il venait d'établir ; Bailly fut nommé maire de la commune, et La Fayette commandant de la milice citoyenne. Il fallut que la monarchie elle-même allât rendre hommage à l'insurrection dans le lieu où on l'avait couronnée ; le roi se rendit le 16 juillet à l'Hôtel-de-Ville, où Bailly, en le recevant, lui présenta les clefs de Paris offertes jadis à Henri IV et lui dit : « Ce bon roi avait conquis son peuple ; c'est aujourd'hui le peuple qui a conquis son roi. » Puis le roi prit des mains de Bailly la cocarde aux trois couleurs et l'attacha à son chapeau. Louis XVI rapporta à Versailles, le soir même, ce signe de la victoire du peuple ; le parti qui conservait les traditions de l'ancienne monarchie comprit que le roi avait descendu les degrés de son trône sans se réconcilier avec la nation, et il s'empressa de quitter la

chera que par la puissance des baïonnettes. » Un instant après, l'abbé Sièyes, le théoricien de l'assemblée dont Mirabeau était l'orateur; se leva et dit : « Nous sommes aujourd'hui ce que nous étions hier, délibérons. » L'assemblée déclara sur-le-champ qu'elle persistait dans toutes les délibérations qu'elle avait prises, et, en face des soldats qui entraient pour faire vider la salle, décréta que la personne des députés était inviolable et que ceux qui se prêteraient à la violence qu'on voudrait leur faire seraient déclarés traîtres à la nation et coupables de crime capital. C'est ainsi que cette génération se rendait digne de la puissance qu'elle allait acquérir. Seul dans notre temps, Manuel a imité son héroïque courage.

La cour cherchait les moyens de se défaire de ces tribuns; le parti le plus exagéré triomphait : après avoir forcé Necker à quitter le ministère, il avait réuni une grande quantité de troupes autour de Paris; le maréchal de Broglie cernait Versailles avec une armée de dix mille hommes. On donnait un air de fête à tous les préparatifs menaçants qu'on faisait; tandis que des régiments entiers occupaient les cours du château, on dansait dans le parc; et les soldats, enivrés aux sons de la musique dans le parterre de l'Orangerie, se livraient, pêle-mêle avec les courtisans et les femmes du château, à toutes les joies brutales d'un triomphe. L'insurrection de Paris et la prise de la Bastille sauvèrent l'Assemblée nationale.

Le lendemain matin, 15 juillet, le roi se rendit à l'Assemblée avec ses frères, sans cortége, sans gardes, y parla debout et découvert, et prononça ces paroles : « Messieurs, vous avez

craint; eh bien! c'est moi qui me fie à vous. » C'était l'abdication de la monarchie. Louis XVI revint à pied de la salle des États-Généraux jusqu'à son palais; les députés le suivirent et formèrent son cortége. Une femme s'approcha du roi et lui demanda si ce qu'il venait de faire était bien sincère et si on ne le ferait pas changer. Le peuple remplit bientôt les cours du château; le roi, la reine et ses enfants parurent au balcon; mais sous leurs fenêtres on entendait des paroles qui annonçaient que la colère populaire n'était pas encore désarmée et qui prédisaient l'avenir.

Sur les ruines de la Bastille Paris venait de créer deux institutions : la commune et la garde nationale. L'Assemblée nationale les reconnut aussitôt, et Paris prit deux de ses membres pour les mettre à la tête des deux pouvoirs nouveaux qu'il venait d'établir; Bailly fut nommé maire de la commune, et La Fayette commandant de la milice citoyenne. Il fallut que la monarchie elle-même allât rendre hommage à l'insurrection dans le lieu où on l'avait couronnée; le roi se rendit le 16 juillet à l'Hôtel-de-Ville, où Bailly, en le recevant, lui présenta les clefs de Paris offertes jadis à Henri IV et lui dit : « Ce bon roi avait conquis son peuple; c'est aujourd'hui le peuple qui a conquis son roi. » Puis le roi prit des mains de Bailly la cocarde aux trois couleurs et l'attacha à son chapeau. Louis XVI rapporta à Versailles, le soir même, ce signe de la victoire du peuple; le parti qui conservait les traditions de l'ancienne monarchie comprit que le roi avait descendu les degrés de son trône sans se réconcilier avec la nation, et il s'empressa de quitter la

France. Le comte d'Artois, le prince de Condé, la famille de Polignac, toute l'intimité de la reine donna dès lors le signal de la première émigration.

La France entière s'était émue en même temps comme par l'effet d'un coup électrique; le peuple, partout soulevé, avait incendié les châteaux dont il avait si longtemps reçu la loi. Le 4 août La Fayette monte à la tribune de l'Assemblée nationale et propose de poser dans la déclaration des droits de l'homme le fondement de l'état nouveau que la France veut élever sur les ruines encore fumantes de la féodalité; la noblesse prend elle-même l'initiative du sacrifice qu'on lui demande; avant que le jour ne fût levé, tous les priviléges qui pesaient sur la nation, et qui s'étaient accumulés depuis l'invasion des Barbares, avaient cessé d'exister. Lorsque l'aristocratie, renversée par le peuple, eut été effacée dans les lois par ses représentants, le fantôme de la monarchie qu'elle soutenait encore resta seul exposé aux menaces de la révolution qui ne devait s'apaiser qu'après avoir aboli le passé tout entier.

Le roi n'avait désormais plus d'autre soutien que l'armée; pour exciter son dévouement, on eut l'idée de faire fraterniser avec les gardes-du-corps les officiers du régiment de Flandre qui était nouvellement arrivé à Versailles. A cette occasion un repas fut donné dans la grande salle de spectacle du château; les tables étaient dressées sur le théâtre, les loges étaient remplies de spectateurs; un orchestre nombreux était dans la salle et jouait l'air : *O Richard, ô mon roi, l'univers t'abandonne!* Le roi et la reine y parurent pour rendre l'enthousiasme plus vif; l'or-

chestre leur joua un air du Déserteur : *Peut-on affliger ce qu'on aime?* L'ivresse fut au comble, on n'entendait plus que des cris et des battements de mains. Quelques jeunes gens de la garde nationale de Versailles qu'on avait invités rougirent de leur uniforme populaire et retournèrent leurs cocardes tricolores; tous les convives reconduisirent la famille royale jusqu'à ses appartements. L'orgie alors dégénéra en folie; on dansa sous les fenêtres du roi en vociférant la mort de ses ennemis, et un militaire escalada jusqu'au balcon de Louis XVI pour crier *Vive le roi!* à la fenêtre de sa chambre. Des soldats ivres, voilà les courtisans qui restaient pour assister au coucher du descendant de Louis XIV!

Le bruit de ce banquet et des menaces qu'on y avait proférées contre l'Assemblée et la Commune se répandit aussitôt dans Paris et y excita un terrible soulèvement; la disette, qui était grande, ajoutait à l'exaspération. Au milieu des rassemblements qui grossissaient, deux cris se mêlaient: *Du pain!* et *Le roi à Paris!* Une troupe d'hommes et de femmes qui étaient sortis de Paris en grondant firent retentir ces deux cris devant les grilles de Versailles, le 5 octobre au soir. Le roi revint de Meudon où il chassait, et la reine quitta sa grotte de Trianon, pour entendre, du fond des appartements témoins de tant de grandeurs évanouies, ces deux cris également formidables : *Du pain!* et *Le roi à Paris!* Voilà où aboutissaient les magnificences et le despotisme de Louis XIV!

Les femmes, qui composaient en grande partie l'attroupement venu de Paris, pénétrèrent dans la salle de l'Assemblée nationale, et, après avoir exposé leur misère, forcèrent le président

Mounier à les présenter au roi. Six d'entre elles furent en effet introduites auprès de Louis XVI, qui fit une concession à l'effroi qu'elles inspiraient, et accepta purement et simplement *la déclaration des droits de l'homme*, qu'il avait jusqu'alors refusé de ratifier; puis on crut que la sédition était apaisée; et princes et représentants, tout s'endormit dans cette confiance.

Mais le toscin n'avait pas cessé de sonner à Paris; les faubourgs étaient sur la route de Versailles; La Fayette les suivait à la tête de la garde nationale, par ordre de la Commune; et ce fut au milieu de la nuit que cette multitude arriva devant le palais. La Fayette n'accompagnait l'insurrection que pour la contenir; mais on lui refusa la garde du château, et son pouvoir ne put empêcher une bande armée de s'y introduire avant le jour par une grille qui était restée ouverte. Cette poignée de gens désespérés gagna l'escalier des princes et s'avança par là vers les appartements de la reine qu'on désignait publiquement comme la source de toutes les calamités du peuple et comme le dernier obstacle de la révolution. Le garde qui veillait à la porte n'eut que le temps de crier à l'une des femmes de la reine : *Madame, sauvez la reine, on vient pour l'assassiner*. Cette femme court au lit de la reine et lui dit : *Madame, levez-vous, ne vous habillez pas, sauvez-vous chez le roi*. La reine se jette hors du lit, elle traverse l'Œil-de-Bœuf; elle ne trouve pas chez lui le roi, qui courait chez elle par un autre chemin. Tandis qu'enfin ils se rejoignent et embrassent leurs enfants qui ne devaient pas régner, l'émeute est arrêtée sur la porte de l'Œil-de-Bœuf par la fermeté d'un officier; et les Parisiens fraternisent avec les gardes-du-corps.

Le jour, en se levant, montra la multitude qui remplissait toutes les cours du château, la place d'armes et l'entrée de l'avenue. On demande que la reine paraisse au balcon; elle s'y présente avec Madame et le Dauphin. On crie : *Pas d'enfant!* La reine brave le terrible hasard que ce cri semblait présager; elle renvoie ses enfants, et, les yeux et les mains levés vers le ciel, elle s'avance comme une victime qui se dévoue. Mais La Fayette ne tarda pas à paraître à côté d'elle, à la rassurer et à calmer la colère du peuple; sa milice s'était emparée du château pour le garder, et avait fait reculer les troupes désordonnées qui l'avaient assailli, et qui s'en retournèrent à Paris emportant deux têtes de gardes-du-corps au bout de deux piques.

Alors on n'entendit plus qu'un seul cri : *Le roi à Paris!* Mais il devint général. Le roi se présenta au balcon et dit : « Mes amis, j'irai à Paris avec ma femme et mes enfants; c'est à l'amour de mes bons et fidèles sujets que je confie ce que j'ai de plus précieux. » Le départ eut lieu à une heure après midi. Comme l'Assemblée nationale avait décrété qu'elle était inséparable de la personne du roi, une députation de cent membres accompagna le monarque; ce fut au milieu d'une multitude furieuse que la famille royale fit son entrée dans la capitale. Quelques jours après l'Assemblée entière quitta Versailles et alla s'établir à Paris, qui fut désormais le lieu de ses séances.

Jetée au milieu de cette fournaise où tant d'idées et de pas sions brûlaient ensemble, la monarchie eut bien vite disparu; après avoir vainement essayé pendant trois ans de vivre dans la sphère nouvelle où elle avait été entraînée, elle se vit attaquée

dans les Tuileries le 10 août 1792, comme elle l'avait été à Versailles le 5 octobre 1789. La Convention nationale, qui fut réunie aussitôt après sa chute, eut la plus difficile tâche qui ait jamais été donnée à une assemblée politique; elle fut chargée par son mandat de faire succéder un pouvoir nouveau à celui qui venait de s'écrouler, et de défendre le sol de la patrie envahi par la coalition de toutes les dynasties de l'Europe. Dans ce péril extrême elle se fit une arme de la mort et mit la terreur à la place des lois. L'échafaud dévora avec une rapidité terrible tout ce que Versailles avait vu naguère de majesté et de grandeurs. Le roi et la reine frayèrent cette route sanglante aux courtisans dont les conseils les avaient perdus, aux amis dont le courage avait tenté vainement de les défendre; puis lorsque les victimes aristocratiques manquèrent à l'insatiable guillotine, les partis républicains se chargèrent de lui fournir sa pâture; les Montagnards lui envoyèrent les Girondins, et les Thermidoriens lui envoyèrent les Montagnards. Robespierre lui-même périt sous le coup des passions qu'il avait entretenues. Car le même siècle, qui avait vu mourir Louis XIV, vit aussi mourir Robespierre; et quand on songe à l'effroyable distance qu'il y a de l'un de ces hommes à l'autre, on est confondu que la Providence puisse, en si peu de temps, tirer les dernières conséquences des choses qu'elle a posées.

En maintenant la terreur au dedans, la Convention put exciter l'enthousiasme sur les frontières, et s'assurer la victoire sur les ennemis extérieurs. La France eut à soutenir le choc du monde entier, comme elle avait fait sous Louis XIV. Mais ce n'était

plus l'orgueil d'un roi ni l'envie d'ajouter quelques lambeaux de terre à son territoire qui la poussait au combat; la cause de la civilisation moderne l'animait dans cette lutte universelle, et sur les innombrables champs de bataille qu'elle rencontra en Europe, elle semait la liberté en même temps qu'elle y cueillait la gloire.

Les nécessités d'une si grande guerre devaient livrer tôt ou tard le gouvernement de la France à un soldat. Parmi les capitaines qui purent aspirer à cet honneur suprême se distingua un pauvre enfant sorti des faubourgs de Versailles. Le général Hoche, qui commandait alors les armées de la république à l'âge de vingt-trois ans, et qui après avoir battu les ennemis sur les frontières de l'Est fut seul jugé capable de pacifier la Vendée, pouvait espérer qu'un jour il marcherait en maître dans ce palais sous les murailles duquel il avait joué pendant son enfance; mais il mourut à vingt-huit ans à la tête de son armée, qui voyait déjà en lui plus qu'un général; quand il fut mort l'étoile de Napoléon Bonaparte resplendit sans rivale sur l'horizon.



J. T. Willmore

XX.

LE MUSÉE HISTORIQUE.

Le Musée du Louvre. — Le Musée de Versailles. — École de Louis XIV. — École de l'Empire. — École contemporaine. — Distribution nouvelle. — La galerie des Batailles.

Lorsque l'œuvre de l'insurrection eut été consommée, le palais dont le peuple s'était emparé resta vide; pour que sa solitude fût plus triste encore et plus entière, on enleva les innombrables tableaux qui lui servaient d'ornement. Ces magnifiques peintures furent transportées à Paris. Dès l'année 1760, Marigny, frère de madame de Pompadour et surintendant des bâtiments, en avait

exposé une partie dans la galerie du Louvre où elles alternaient avec les œuvres des artistes vivants. Cette fois Paris ne les rendit pas à Versailles; et telle est l'origine du Musée du Louvre.

Tous les tableaux de Raphaël, du Titien, de Paul Véronèse, des Carrache, du Guide, du Dominiquin, de Caravage, de Poussin, qui décoraient les appartements du roi et des princes, furent placés dans les galeries qu'ils occupent aujourd'hui. Si on joint aux œuvres que nous venons d'indiquer la galerie que Rubens avait peinte au Luxembourg pour Marie de Médicis et la collection de l'histoire de saint Bruno que Lesueur avait tracée dans le réfectoire des Chartreux, on aura le compte de toutes les richesses que le Musée renferme. Ainsi la révolution fit descendre l'art, des palais où il était emprisonné, au milieu de la nation.

Mais comme si ce n'était pas assez pour la révolution d'avoir brisé les portes de Versailles et d'en avoir arraché toutes les puissances et tous les chefs-d'œuvre qui y étaient renfermés, elle a voulu en prendre possession et s'y installer en souveraine face à face avec Louis XIV. Un prince, cherchant à donner un emploi à ces vastes appartements qui étaient restés déserts pendant plus de quarante ans, n'a rien trouvé de mieux à y faire que d'assembler les souvenirs de la nation où on n'avait encore vu que les images des rois. Les batailles de la république sont donc venues se fixer sur ces murailles qui avaient abrité toutes les grandeurs de l'ancien régime; et dans le palais bâti par Louis XIV, le régulateur de la monarchie, on a percé des galeries entières

pour loger la gloire de Napoléon, le régulateur de la révolution. Par ce point les restaurations qu'on vient de faire à Versailles attestent le progrès des temps.

Mais si on envisage la manière dont ce dessein a été réalisé, on n'en saurait faire les mêmes éloges. Les distributions qui suffisent aux besoins ordinaires de la vie ne conviennent pas aux œuvres de l'art; là où les plus grands seigneurs étaient magnifiquement logés, les tableaux les plus médiocres peuvent se trouver mal à l'aise. Les appartements qui sont destinés à être habités reçoivent la lumière de face; mais les peintures veulent être éclairées d'en haut. Les larges et nombreuses fenêtres qui font l'ornement le plus réel d'un palais sont un défaut capital dans un musée, où un jour trop brillant produit le même effet qu'une obscurité complète.

Quoique la plupart des hommes dont les tableaux couvrent aujourd'hui les murs de Versailles professent un dédain public pour les artistes qui en ont autrefois peint les plafonds, ils sont loin de justifier par leurs œuvres la hauteur de leurs discours. Si les peintres de l'époque de Louis XIV n'avaient pas la beauté du dessin et l'éclat du coloris qui caractérisent les grandes écoles, du moins savaient-ils se pénétrer encore de l'esprit des travaux dont on leur confiait l'exécution; ils avaient foi en quelque chose, et sans doute Lebrun ne croyait pas moins à la monarchie que Louis XIV lui-même. Aujourd'hui, pour rendre aux arts la splendeur qu'ils ont perdue depuis longtemps, on s'est figuré qu'il n'en fallait cultiver que la forme; et tous ces jeunes et brillants esprits, que l'espoir d'une seconde renaissance a

séduits, se sont plongés dans un scepticisme sans fond et dans une indifférence coupable à l'égard des pensées qui font la vie des peuples. Sans savoir si leur pinceau était le fidèle interprète des idées dont il représentait les résultats historiques, ils ont rempli Versailles d'une foule de toiles où l'on ne recónnaît ni le génie de la monarchie ni celui de la révolution, et où l'on ne trouve la trace d'aucune inspiration véritable.

Aussi, après avoir parcouru les salles innombrables où l'on a rassemblé des pages de tous les temps, nous en sommes sortis avec ce sentiment pénible que l'art contemporain était loin d'atteindre le rang où nous le voudrions voir, et que, si notre époque est plus avancée sous une foule de rapports que toutes celles qui l'ont précédée, les œuvres d'art qu'elle produit marquent une infériorité bien évidente. Un seul fait éclatant et incontestable est ressorti de toute cette réunion de peintures; c'est la gloire de l'école de l'Empire, qui est, depuis quelques années, l'objet de tant de critiques aveugles et injustes. Les belles compositions de David ont apparu à Versailles avec tout l'éclat d'une nouveauté imprévue et ont conquis une seconde fois l'admiration publique. Gros, son élève, s'y montre son rival; et la verve de son brillant pinceau fait ressortir, par un heureux contraste, l'art profondément réfléchi et raisonneur de son maître. Ce n'est pas en vain que ces hommes de cœur avaient éprouvé l'enthousiasme de la révolution. Le sentiment des grandes choses qui était dans leur âme a passé sur leurs toiles; et ils ont immortalisé l'époque à laquelle ils avaient emprunté leur génie.

On a gravé sur la façade du palais ces mots : *A toutes les gloires de la France*. Voilà sans doute une pensée grande et nationale ! Mais comment a-t-elle été exprimée par les distributions intérieures? L'aile du midi et celle du nord sont remplies de tableaux dont le plus grand nombre représente les batailles de la République et celles de l'Empire ; mais le corps central est presque tout entier réservé au souvenir de Louis XIV. Cela veut-il dire que le grand roi est le centre autour duquel tournent les destinées de la France? Si tel est le fil conducteur qui doit nous guider à travers les salles restaurées de Versailles, pourquoi ne l'a-t-on pas fait paraître plus clairement? pourquoi n'a-t-on pas cherché des transitions pour lier la décoration des appartements de Louis XIV à cette immense collection de peinture que renferme tout le reste du palais?

Les trois étages de l'aile du nord qui sont compris entre la Chapelle et l'Opéra, et qui logeaient autrefois les personnages les plus importants de la cour, sont tout entiers consacrés à un mélange de bonnes et de médiocres peintures, qu'on a de la peine à expliquer. Au rez-de-chaussée on voit d'admirables pages de Van der Meulen confondues avec des productions de notre temps dont elles font trop ressortir la faiblesse. Au premier étage, deux belles pages de Gros sont perdues au milieu de toiles qui n'auraient jamais dû les coudoyer. La magnifique collection de portraits qui remplit l'attique est encore déparée par un grand nombre de figures qui ont été exécutées par des écoliers. Cependant cette partie est, sans aucun doute, la meilleure ; on y remarque un portrait de Charles Ier par Van Dyck, qui n'a jamais donné

plus de mélancolie et un pressentiment plus vif de la fatalité à ce roi qu'il a peint si souvent. Les portraits du siècle de Louis XIV sont infiniment curieux, mais incomplets; ceux du siècle de Louis XV ne manquent pas non plus d'intérêt, et on distingue sous leurs grands cadres deux petits chefs-d'œuvre, sans signature, qui représentent deux intérieurs des salons du prince de Conti, très précieux pour la connaissance du temps et pour la délicatesse avec laquelle ils sont touchés.

Les grands appartements, la grande galerie des Glaces, l'appartement du roi, celui de la reine, qui composent le premier étage du corps central, ont été restitués tels qu'ils étaient aux différentes époques où chacun d'eux a le plus marqué. On a restauré les salles d'apparat dans le style du siècle de Louis XIV; on a rendu à peu près à la chambre du grand roi l'air qu'elle avait dans les dernières années de sa vie. La chambre de Louis XV et les petits appartements de Marie-Antoinette ont reçu des décorations conformes au goût des époques où ils ont été habités. Au rez-de-chaussée de l'avant-corps et sous les appartements royaux on a placé les portraits des connétables, des amiraux, des maréchaux, de tous les guerriers célèbres qui se sont tenus sur les degrés du trône pour le défendre.

L'aile du midi, qui s'appelait autrefois l'aile des princes, a été réservée aux faits d'armes de l'époque la plus récente. Au rez-de-chaussée les grands événements de l'Empire sont retracés dans une longue galerie par des toiles qui ne sont pas dignes d'eux. La sculpture, qui remplit tous les corridors du palais, a été chargée de faire derrière cette galerie une suite de monu-



ments pour les capitaines morts sur le champ de bataille dans les guerres de la Révolution. Tous ces bustes, au pied desquels on lit la date d'une mort glorieuse sous un nom illustre, causent une émotion véritable.

C'est dans la partie supérieure de l'aile du midi qu'on a pratiqué, en réunissant le premier étage et l'attique, la grande galerie des Batailles; il est évident que M. Fontaine, en dressant le plan de cette énorme salle, a cru s'élever à la hauteur de Mansard; mais il suffit de comparer la galerie des Glaces à celle des Batailles pour connaitre la différence des temps. La première est un véritable chef-d'œuvre de grandeur; une majesté sans pareille éclate dans toutes ses proportions si robustes et si bien prises; la magie des lignes y est poussée si loin que le regard nage dans l'infini, et que, soit qu'il se porte en avant, soit qu'il se lève vers le plafond, il rencontre partout une immensité qu'il ne peut mesurer. La seconde, qui est plus longue et plus haute, offre au contraire l'image de je ne sais quelle fausse splendeur qui ne peut atteindre le but vers lequel elle se guinde; le plafond est lourd et plat, bien qu'il donne passage à la lumière, et les colonnes qui le partagent par le milieu, pour dissimuler la disproportion de la longueur et de l'élévation, sont en stuc.

En comparant ces deux monuments de deux siècles, la royauté actuelle doit avoir senti ses bornes, et constaté les progrès de notre époque. L'œuvre nécessaire du despotisme est accomplie. Nous avons donné le tableau de son développement le plus brillant qu'une honteuse décadence a bientôt suivie; nous avons

vu le temps flétrir et moissonner avec une rapidité inouïe ce qu'il s'était plu à parer et à élever. Est-ce un caprice du sort qui a détruit ce qu'un autre caprice avait fondé? et l'aveugle fortune se plairait-elle à raffermir une seconde fois ce qu'elle a si violemment ébranlé?

Montesquieu, dont nous avons dû donner le jugement pour représenter fidèlement la diversité successive des époques, était plus sévère envers la monarchie que nous n'avons besoin de l'être. Il méconnaissait l'immense service qu'elle a rendu à la France en constituant son unité d'une manière définitive et en passant un premier niveau sur les inégalités sociales. Sous ce point de vue Louis XIV a été, sans contredit, l'un des plus grands bienfaiteurs de notre pays. Il a complété son territoire; il en a uni, autant qu'il était en lui, les provinces diverses par l'uniformité de l'administration, et, à quelques égards, de la justice; il a rassemblé en un faisceau, désormais inséparable, toutes les facultés de la nation qui, dans ce premier concert, ont produit des œuvres admirables et ont déterminé à tout jamais l'essence même de notre génie. Mais plus il a eu de force pour réaliser ce dessein providentiel, plus il devenait inutile que sa puissance se perpétuât après lui dans une personne au-dessus de la loi comme était la sienne. Si une fois la patrie a conquis son unité sans qu'il y ait danger qu'elle la puisse perdre jamais, qu'est-il besoin qu'on la détourne des autres conquêtes qu'elle doit faire? La centralisation est une nécessité universellement reconnue; et la Convention l'a proclamée plus hautement encore que la monarchie n'avait fait

avant elle. Estimons à sa valeur le bien que nous possédons; mais préparons-nous à en acquérir de nouveaux, de plus précieux et de plus solides; sachons que la meilleure manière d'être dignes de nos pères c'est de faire notre tâche à notre tour comme ils ont fait la leur, et d'agrandir leur œuvre comme ils avaient agrandi celle de leurs aïeux; et, en voyant ces beaux palais, faits à leur image, dont ils ont couvert le sol, au lieu de nous consumer en stériles regrets ou en idolâtries coupables, songeons que notre génération doit aussi élever son monument et placer un jalon de plus sur la marche triomphale du temps.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES.

TABLE

DES PLANCHES.

TABLE DES PLANCHES.

